
LES VAUTOURS
DE LA SAVANE
MAME
KARL MAY

LES
VAUTOURS
DE LA SAVANE

*

SERIE 31[A]



N°3140



Le plus petit de ces deux hommes s'appelait Jacob Poivret.

LES VAUTOURS *DE LA SAVANE*

Par Karl MAY

ILLUSTRATIONS DE L. MAITRE JEAN



TOURS

MAISON MAME

Agence à Paris, 6, rue Madame. VI

LES VAUTOURS DE LA SAVANE

PREMIÈRE PARTIE

LE FILS DU CHASSEUR D'OURS

I

LE LONG DAVY ET LE GROS JEMMY

Non loin de l'endroit où les trois États de Dakota, Nebraska et Wyoming se rencontrent dans l'Amérique du Nord, chevauchaient deux hommes dont l'aspect, en tout autre lieu, n'eût pas manqué d'exciter une curiosité bien justifiée.

Ils étaient de taille très différente. L'un, haut de plus de deux mètres, accusait une maigreur presque effrayante ; son compagnon, sensiblement plus petit, était au contraire si replet, que son corps avait la forme d'une boule. Et pourtant leurs visages se trouvaient à la même hauteur, car le plus petit montait un cheval trapu haut sur pattes, tandis que le plus grand était assis sur un chétif petit mulet. Le premier semblait donc suspendu en l'air, alors que le second, en se penchant un tant soit peu de côté, pouvait poser à terre une de ses longues jambes sans bouger de la selle. En fait de selle, du reste, l'un avait une peau de loup et l'autre une couverture si déchirée, qu'il n'y en avait guère entre lui et le dos de son mulet.

Leur costume n'était pas moins étrange. Le plus grand portait un pantalon de cuir destiné certainement à un homme deux fois plus large que son propriétaire actuel. Sous l'influence successive du froid et de la chaleur, de la sécheresse et de la pluie, l'objet en question s'était tellement racorni, qu'il arrivait à peine au-dessous des genoux du cavalier. Ses pieds étaient nus dans des chaussures indescriptibles qui semblaient remonter à Mathusalem et auxquelles chaque possesseur avait dû ajouter quelque pièce, sans y mettre beaucoup de cirage, car elles avaient tous les reflets des sept couleurs de l'arc-en-ciel.

Le buste décharné du cavalier était enfoui dans une chemise de cuir qui, par manque de boutons ou d'agrafes, laissait sa poitrine nue et dont les manches atteignaient à peine les coudes.

Autour du cou, l'homme avait un fichu de laine de couleur tellement indécise, qu'il était impossible de se rendre compte s'il avait été jadis blanc, jaune ou rouge.

Mais la partie la plus brillante du costume était sans contredit le chapeau juché sur le sommet de la tête. Il avait été gris et de la forme que les gens irrespectueux appellent tuyau de poêle. Il avait sans doute couronné jadis la tête de quelque lord anglais avant de dégringoler l'échelle sociale pour tomber entre les mains d'un chasseur de prairies. Celui-ci,

du reste, loin d’avoir le goût raffiné d’un aristocrate de la vieille Angleterre, avait mutilé les bords, qu’il jugeait inutiles, et n’en avait laissé que la grandeur d’une visière pour protéger ses yeux du soleil. De plus, persuadé que la tête d’un homme des prairies a besoin d’air, il avait tailladé le fond et les côtés à coups de couteau, en sorte que les vents des quatre points cardinaux pouvaient s’y rencontrer.

Le plus grand des deux voyageurs avait pour ceinture une corde enroulée plusieurs fois autour de la taille et dans laquelle étaient passés des revolvers et un couteau, sans compter le sac à balles, la blague à tabac, la peau de chat pour contenir la farine, un briquet et autres objets des plus énigmatiques pour les non-initiés. Sur sa poitrine pendait une pipe attachée à une lanière de cuir, et quelle pipe ! Le chasseur l'avait fabriquée lui-même, et comme il avait l'habitude d’en mâchonner le tuyau quand il n’avait plus de tabac, il avait dû remplacer le tuyau à demi mangé par une tige creuse de sureau.

Par contre, son habillement ne se composait pas seulement de souliers, pantalon, chemise et chapeau, il comprenait encore un vêtement que tout le monde ne possède pas : un imperméable, un américain véritable qui, à la première averse, se ratatine au point de diminuer de moitié en longueur comme en largeur. Et comme pour cette simple raison il n’était plus portable, son propriétaire s’en servait à la manière d’un dolman de hussard jeté négligemment sur ses épaules, où il était maintenu à l'aide d’un cordon. De plus un lasso pendait de son épaule gauche sur sa hanche droite. Enfin une de ces longues carabines avec lesquelles un chasseur expérimenté manque rarement son coup était posée devant lui, en travers de la selle.

Quel âge pouvait bien avoir cet homme ? Il était difficile de s’en rendre compte à première vue. Son visage maigre était sillonné d’une quantité de rides et de plis en dépit de l'expression presque enfantine de ses traits. Chaque pli semblait une fossette malicieuse. Ses grands yeux bleus bien ouverts avaient le regard perçant et en même temps naïf que l'on rencontre chez les marins et les habitants des grandes plaines.

Quant au mulet qui le portait, il était plus robuste qu’il n’en avait l’air, et s’il avait parfois des velléités d’échapper à son rôle, une rude pression des interminables jambes de son cavalier lui ôtait vite l'envie de toute résistance.

L’autre voyageur, malgré l'ardeur d’un soleil brûlant, portait une fourrure dont le poil était à peu près entièrement absent, à l'exception d’une petite touffe par-ci par-là semblable à une oasis dans le désert.

Sous cette fourrure apparaissaient deux gigantesques bottes à revers. Un panama à larges bords recouvrait la tête beaucoup trop petite pour lui, en sorte qu’il siégeait généralement sur la nuque de son propriétaire. Les manches du vêtement étaient si longues, qu’elles cachaient complètement les mains ; bref, le visage seul du cavalier était visible, mais il était intéressant. Rasé comme celui de l'autre, ses joues rouges étaient si pleines, que le nez avait peine à trouver sa place entre elles. Il en était de même des deux petits yeux noirs cachés entre les cils et les joues et qui étaient à la fois bienveillants et rusés.

On lisait sur ce visage : « Regardez-moi bien, je suis un brave petit homme et il fait bon d’entrer en relations avec moi, à condition toutefois que vous soyez courageux et sensés ; sans cela, rien à faire. »

Un coup de vent ayant soulevé la fourrure montra un pantalon de laine bleue et une blouse semblable, serrée à la taille par une ceinture dans laquelle était aussi passé un tomahawk indien. A sa selle étaient suspendus un lasso et une petite carabine du Kentucky, qui semblait avoir servi d’arme offensive ou défensive dans plus d’un combat.

Le plus petit de ces deux hommes s’appelait Jacob Poivret et le plus grand, David Couronné. Si l'on avait prononcé ces deux noms devant un homme de l'Ouest, un squatter ou un trappeur, il aurait dit en secouant la tête qu’il n’avait jamais entendu parler de ces chasseurs : ce qui était faux, seulement, dans la prairie, dans la forêt vierge et surtout parmi les Peaux-Rouges, on ne s’occupe pas d’acte de naissance ou de baptême ; chacun reçoit un surnom en rapport de ses aventures ou de ses qualités. Couronné, qui était un Yankee de pure

race, n’était connu que sous le nom du « long Davy » ; Poivret, d’origine française, à cause de son embonpoint avait reçu celui de « gros Jemmy », c’est-à-dire gros Jacquot.

Et c’est sous ces deux noms que nos deux compères étaient connus dans tout l'Ouest, où chacun avait quelque chose à raconter de leurs exploits. On les tenait pour inséparables et personne n’aurait cru possible de les voir l'un sans l'autre. Si le gros Jemmy apparaissait tout à coup dans un campement, on cherchait le long Davy, et si Davy entrait dans un magasin pour acheter de la poudre ou du tabac, on lui demandait aussitôt ce qu’il voulait emporter pour Jemmy.

Leurs deux montures n’étaient pas moins attachées l'une à l'autre. Le grand cheval, aussi altier qu’il fût, n’avait jamais bu dans un fleuve ou un ruisseau si le petit mulet n’y avait bu en même temps, et celui-ci, de même, n’aurait pas touché à un brin d’herbe si celui-là ne l'avait d’abord flairé comme pour dire : « Puisque nos cavaliers sont en train de manger leurs rognons de buffle rôtis, déjeunons nous aussi. »

Hommes et bêtes ne se seraient pas davantage laissés dans l'embarras. Les maîtres s’étaient déjà sauvé mutuellement la vie au péril de la leur, et leurs animaux, à leur exemple, s’étaient rendu service réciproquement, qu’il s’agît de soulager son camarade ou de le défendre à coup de pied contre l'ennemi.

Depuis le matin les deux coursiers emportaient gaiement leurs cavaliers vers le Nord ; le soleil, après avoir atteint son zénith, descendait maintenant peu à peu à l'horizon. Il faisait très chaud, mais un vent rafraîchissant soufflait sur la prairie. Aussi le tapis d’herbe émaillé de fleurs multicolores n’avait pas les couleurs brunes et rousses de l'automne. Sa fraîche verdure égayait la vue, et les montagnes rocheuses qui surgissaient de la vaste plaine, semblables à des quilles géantes, étaient éclairées par les rayons verticaux du soleil et prenaient à l'Ouest tous les tons de pourpre et d’or, tandis que le versant opposé se couvrait d’ombre.

« Quelle distance allons-nous encore parcourir aujourd’hui ? demanda le « Gros » après plusieurs heures de silence.

— Celle que nous avons parcourue tous les jours, répondit le « Long ».

— *Well*, reprit le petit en riant, cela veut dire jusqu’à l’endroit du campement.

— *Yes*. »

II y eut un nouveau silence. Jemmy ne voulait pas s'attirer une autre réponse du même genre. De temps en temps il observait son camarade du coin de l'œil et n’attendait que l'occasion de se venger.

Le Long, en effet, fut vite fatigué de se taire et, montrant la direction qu’ils suivaient :

« Connais-tu cette contrée ? demanda-t-il.

— Très bien.

— Comment s’appelle-t-elle ?

— L’Amérique. »

Le Long, dans un geste d’impatience, donna de l'éperon à son mulet en disant :

« Mauvais garnement !

— Qui ?

— Toi.

— Ah ! non ! Pourquoi ? Es-tu rancunier ?

— Pas plus que toi.

— Pas du tout ; mais quand tu me réponds des sottises, je ne vois pas pourquoi je devrais être spirituel.

— Spirituel, oh là là ! Toi, spirituel ! Il y a tellement de viande sur tes os, qu’il n’y a pas de place pour l'esprit.

— Oh ! as-tu oublié ce que j’ai fait là-bas, au vieux pays ?

— Eh ! non. Une classe au lycée ! Je sais bien. Il me serait du reste difficile de l'oublier, car tu me le rappelles au moins trente fois par jour. »

Le Gros se rebiffa.

« J’y suis bien forcé, répondit-il, je devrais même te le répéter quarante ou cinquante fois, afin que tu m’apprécies mieux à ma juste valeur. D’ailleurs, je n’ai pas fait qu’une classe, j’en ai fait trois.

— Tu n’aurais pas eu assez d’esprit pour en faire davantage.

— Allons donc ! j’avais plus d’esprit qu’il n’en fallait. Du reste, je sais très bien ce que tu en pensais alors. Pour moi, je n’oublierai jamais ce pays. Sais-tu bien que c’est là, derrière ces hauteurs, que nous avons fait connaissance ?

— Hélas ! c’était un jour de malchance. J’avais épuisé toute ma poudre et étais pourchassé par les Sioux. Les bandits finirent par s’emparer de moi, mais le soir tu arrivais.

— Oui, les imbéciles avaient allumé un tel feu, qu’on eût pu l'apercevoir du Canada. Je le vis et vis aussi, en me baissant, cinq Sioux qui avaient garrotté un blanc. Je n’avais pas fait comme toi, heureusement ; il me restait encore de la poudre. Je visais deux d’entre eux, tandis que le reste de la bande s’enfuyait, croyant avoir affaire à de nombreux ennemis. Tu recouvras ainsi ta liberté.

— J’étais libre, sans doute, mais combien furieux après toi.

— Parce que je n’avais pas tué les Indiens ? Mais ne sont-ils pas des hommes comme nous et pourquoi tuer un homme sans absolue nécessité ? Je suis un Français, moi, et non un cannibale.

— En suis-je un ?

— Hum ! grommela le Gros, tu as changé, car tu étais autrefois de l'avis de ceux qui voulaient se débarrasser au plus vite des Peaux-Rouges. Je t’ai ramené à nos idées.

— Oh ! tes idées d’humanité font vite place à de bons coups quand il s’agit de te défendre.

— J’ai la prétention d’être comme tout le monde... Mais vois donc, il y a comme un passage ici dans l'herbe. »

Il arrêta son cheval et montra du doigt un rocher au pied duquel aboutissait une trace foncée parmi l'herbe.

Davy arrêta aussi son cheval.

« Dans la prairie, toute trace est à étudier, dit-il il est prudent de savoir qui l'on a devant ou derrière soi, sinon celui qui se couche dans l’herbe le soir risque fort de ne pas se relever le lendemain. Donc, en avant ! »

Ils se dirigèrent vers le rocher. Jemmy sauta à terre. Son vieux coursier, comme s’il avait compris cette conversation, enfonça ses naseaux dans l'herbe en reniflant doucement, et le mulet s’approcha aussi, en agitant la queue et les oreilles, comme pour examiner l'empreinte de ses gros yeux.

« Eh bien ! dit Davy, qui trouvait l'inspection un peu longue, est-ce quelque chose d’important ?

— Je crois bien, un Indien a passé par ici à cheval, je reconnais leur manière de ferrer.

— C’était peut-être un blanc sur le cheval d’un Indien.

— C’est ce que je me disais, mais... »

Il secoua la tête d’un air soucieux et suivit la piste un moment.

« Viens, cria-t-il tout à coup, le cheval n’était pas ferré et il était très fatigué, bien qu’il galopât. Son cavalier devait donc être très pressé. »

Davy s’approcha, suivi des deux animaux, et se mit en devoir d’examiner la trace.

« Le cheval était en effet bien fatigué. Ou bien son maître était poursuivi ou il avait hâte d’arriver à un but.

— Je crois plutôt à ce dernier cas, car il n’y a pas de traces de poursuivants ; mais où pouvait être ce but ?

— Non loin d’ici. »

Le Long regarda le Gros d’un air surpris.

« Tu m’as l'air bien sûr de ce que tu avances ; j’ai beau chercher, je ne vois pas ce qui peut te faire supposer cela.

— Je n’en suis pas surpris. Tu es si long, qu’il faut au moins une année avant qu’une idée monte jusqu’à ton cerveau. Je soutiens que le but de l'homme ne devait pas être éloigné, sans quoi il eût ménagé sa monture.

— Tu as raison pour une fois.

— Je dirai même que cet homme était chargé d’une mission de la plus haute importance, et comme un Indien ne peut guère être envoyé qu’à d’autres Indiens, je crois pouvoir affirmer qu’il y a des Peaux-Rouges dans le voisinage. »

Davy poussa un léger sifflement et regarda tout autour de lui.

« C’est fatal, grommela-t-il. Le garçon va d’indiens à Indiens. Nous nous trouvons donc entre eux sans savoir où ils se tiennent. Nous courons le risque de tomber sur une tribu et d’avoir nos cheveux scalpés.

— C’est à craindre, suivons cette piste.

— Nous aurons du moins l'avantage d’avoir vent de leur présence, tandis qu’ils ignorent la nôtre. Je me demande à quelle tribu ils peuvent bien appartenir.

— Moi aussi ; mais c’est difficile à deviner. Serait-ce par hasard des Sioux ? As-tu entendu dire qu’ils aient déterré ces derniers temps le tomahawk de la guerre ?

— Non.

— Ne nous cassons donc pas la tête à chercher et soyons plutôt prudents. Cette contrée nous est très familière et, si nous ne faisons pas de bêtises, nous pourrons nous en tirer sains et saufs. En route ! »

Ils remontèrent à cheval et suivirent la piste pendant plus d’une heure, tout en regardant de côté et d’autre si quelque ennemi était en vue.

Le soleil déclinait, le vent s’élevait et la chaleur du jour diminuait peu à peu. Ils remarquèrent bientôt que le cavalier avait été forcé à la fin d’aller au pas, et même, à un endroit, le cheval avait dû tomber sur les genoux. Jemmy mit pied à terre pour mieux voir.

« C’est bien un Indien, dit-il, témoin ce piquant de porc-épic ici qui a dû tomber de son mocassin quand il est descendu de cheval ; de plus, c’est un jeune.

— Pourquoi ?

— Parce que le terrain sablonneux laisse voir distinctement l'empreinte d’un pied, on dirait un pied de femme.

— Bêtise ! Une femme ne serait pas venue seule ici.

— Alors c’est un jeune homme, dix-huit ans au plus.

— Ça c’est plus grave, car dans certaines tribus ce sont justement les adolescents qui servent de messagers. Attention ! »

Les buissons qui surgissaient çà et là dans la plaine constituaient un certain danger et les forçaient à être prudents. Davy allait devant. Jemmy le suivait. Tout à coup ce dernier s’écria :

« Le cheval était noir.

— Comment le sais-tu ?

— Un crin noir est attaché à cet arbuste.

— Ah ! voilà quelque chose de plus ; mais ne parle pas si haut, nous risquons à chaque instant de tomber sur des gens qui nous enverront un coup de fusil avant même que nous les ayons vus.

— Pas de danger. Je connais mon cheval, il se mettrait à hennir dès qu’il sentirait un ennemi. Nous pouvons continuer sans crainte. »

Le long Davy allait repartir, quand il s’arrêta subitement.

« Ah ! diable, s’écria-t-il, il s’est passé quelque chose ici. »

En effet, devant eux, au pied d’un de ces rochers en forme de quilles qui abondent dans la prairie, d’autres empreintes venaient s’ajouter à la première.

« Qu’est-ce que cela t’inspire ? reprit-il.

— Qu’il y a dû avoir derrière ce rocher d’autres hommes qui se sont mis à la poursuite de l'Indien en l'apercevant.

— Peut-être y sont-ils encore ?

— Ou tout au moins quelques-uns d'entre eux. Reste derrière ce buisson, je vais aller mettre mon nez là-bas.

— Tâche de ne pas le mettre au bout du canon d'un fusil à partir.

— Non, car le tien ferait mieux l'affaire. »

Et, lançant les rênes de son cheval au Long, il sauta à terre et courut à toutes jambes vers le rocher.

« Qu'il est malin ! se dit Davy tout joyeux ; il aurait fallu trop de temps en rampant. On ne croirait pas que ce gros puisse courir aussi bien. »

Jemmy venait de disparaître derrière le rocher qu'il avait atteint, mais il ne tarda à reparaître en faisant signe à Davy de le rejoindre en décrivant une courbe.

« Que dis-tu de cela ? lui demanda-t-il en lui indiquant un endroit où se trouvaient différents objets, entre autres : une marmite de fer, des crochets, une pelle, un moulin à café, un mortier et des paquets plus ou moins grands.

— Dame, répondit l'autre en hochant la tête, ceux qui s'étaient si bien installés ici manquaient de prudence ou d'expérience. Il y a eu ici au moins quinze chevaux, dont pas un n'était entravé. Plusieurs même étaient des bêtes de somme. Où sont-ils passés ?

— L'Indien a dû arriver ici ne se doutant de rien et, dès qu'il les a aperçus, il a préféré fuir à fond de train que de retourner sur ses pas, et les autres ont dû se mettre à sa poursuite.

— Es-tu sûr qu'ils veulent le traiter en ennemi ?

— Naturellement, sans quoi, ils ne se seraient pas



Ils se glissèrent vers l'endroit d'où venaient les voix.

mis à sa poursuite, et c'est justement ce qui est dangereux pour nous : l'Indien se venge sur qui il trouve.

— Alors, hâtons-nous, pour empêcher un malheur. »

Ils repartirent au galop. Tout à coup Jemmy s'arrêta, il venait d'entendre des voix qui semblaient sortir d'un fourré vers lequel il se dirigea, suivi de son ami. Tous deux tendirent l'oreille.

« Ce sont eux sans doute, dit le petit ; mais comme les voix ne se rapprochent pas, c'est que les hommes restent à la même place. Épions-les.

— Faut-il entraver les chevaux ?

— Non, cela pourrait nous trahir. Nous allons les attacher afin qu'ils n'aillent pas plus loin que nous ne voulons. »

Ceci fait, ils se glissèrent vers l'endroit d'où venaient les voix. Au centre d'une courbe formée par un ruisseau assez profond, mais peu pourvu d'eau en ce moment, neuf hommes à l'aspect sauvage se tenaient, les uns debout, les autres couchés. Au milieu d'eux gisait un jeune Indien, pieds et poings liés. Son cheval gisait également, les flancs palpitants, de l'autre côté du ruisseau, au bas de la rive, qu'il n'avait pu gravir. Les autres chevaux étaient près de leurs maîtres.

Ces derniers ne faisaient pas très bonne impression. Un homme de l'Ouest reconnaissait aussitôt en eux un échantillon de ces vauriens que seule la loi du lynch peut punir. Ils chuchotaient entre eux et semblaient délibérer sur le sort du prisonnier.

« Est-ce qu'ils te plaisent ? demanda le Gros tout bas.

— Autant qu'à toi, c'est-à-dire pas du tout.

— Des têtes à gifles ! Le pauvre Peau-Rouge me fait pitié. A quelle tribu crois-tu qu'il appartienne ?

— Je ne sais guère, il n'est pas tatoué et n'a pas de signe distinctif. Il n'avait certainement pas d'intentions belliqueuses. Le prenons-nous sous notre protection ?

— Cela va de soi, car je ne crois pas qu'il ait provoqué l'hostilité de ces vautours de prairies. Essayons d'échanger quelques mots avec eux.

— Et s'ils ne nous écoutent pas ?

— Nous aurons le choix de les y obliger par la force ou par la ruse. Ce n'est pas que j'aie peur d'eux, mais la balle d'un lâche tue aussi bien qu'une autre. Il faut leur laisser ignorer que nous sommes venus à cheval, et il vaut mieux leur arriver de l'autre côté de l'eau, afin qu'ils ne sachent pas que nous avons vu leur campement en passant. »

II

FRANÇOIS LE BOITEUX

Les deux chasseurs, après avoir pris leurs fusils, se rendirent par un détour de l'autre côté du ruisseau. Ils descendirent la berge, traversèrent l'eau et remontèrent du côté opposé pour arriver près des Indiens, à la vue desquels ils prirent un air très surpris.

« Hallo ! s'écria le gros Jemmy, qu'est-ce que cela ? Je croyais que nous étions seuls ici et nous tombons au beau milieu d'un véritable meeting. J'espère qu'il est permis d'y prendre part. »

Les gens, couchés dans l'herbe, se levèrent et tous les regards se fixèrent sur les nouveaux venus. Ils ne semblèrent pas très satisfaits au premier abord ; mais quand ils eurent remarqué l'extérieur et l'accoutrement des deux personnages, ils éclatèrent de rire.

« Tonnerre ! dit l'un, qui portait un véritable arsenal autour de sa ceinture. Sommes-nous en carnaval, ou s'agit-il d'une mascarade ?

— Eh ! leur répondit le Long, il nous manque encore quelques fous, c'est pourquoi nous venons vers vous.

— Vous vous trompez d'adresse.

— Je ne crois pas. »

Et d’un seul pas de ses immenses jambes, Davy passa par-dessus la berge et arriva devant son interlocuteur, tandis que le Gros le rejoignait en deux bonds.

« Nous voilà ! Bonjour, messieurs, leur dit ce dernier. N’auriez-vous pas quelque chose à nous offrir à boire ?

— Voilà de l'eau, répondit l'un des hommes en montrant le ruisseau.

— Fi ! pensez-vous que j’aie envie de me laver l'intérieur. Si vous n’avez rien de mieux avec vous, vous ferez aussi bien de rentrer chez vous tranquillement.

— Prenez-vous la prairie pour un restaurant ?

— Dame, qu’est-ce qui a bien pu vous amener ici, si ce n’est l'espoir d’un bon rôti ?

— Nous avons su nous y amener nous-mêmes.

— Pas possible ! Vous n’avez pas la tête de gens qui savent trouver leur chemin tout seuls.

— Et la vôtre indique que vous n’y voyez pas plus loin que le bout de votre nez. Depuis quand êtes-vous sorti de l'école ?

— Je n’y suis pas allé, parce que je n’ai pas encore la taille ; mais vous m’apprendrez bien au moins la table de multiplication ?

— Je n’ai pas le temps, j’ai autre chose à faire de plus important que d’instruire les ânes.

— Et quoi donc ? » Et, jetant un regard autour de lui, il fit semblant d’apercevoir seulement le jeune Indien. « Un prisonnier, et un Peau-Rouge par-dessus le marché, continua-t-il en reculant comme s’il avait peur.

— Ne tombez pas en pâmoison ; quoique la vue de ces gens semble effrayante au premier abord, il faut quelque temps pour s’y habituer. Je parie que vous n’en aviez encore jamais rencontré ?

— Si, quelques apprivoisés ; mais celui-ci a l'air vraiment sauvage.

— Oui, ne vous approchez pas trop.

— Est-ce si dangereux ? Il est ligoté, » reprit-il faisant un pas vers le prisonnier.

Mais celui qui semblait le chef l'arrêta :

« Ne l'approchez pas, vous n’avez pas à vous en occuper. Du reste, je voudrais bien savoir qui vous êtes et ce que vous venez faire parmi nous.

— Vous allez le savoir de suite. Mon ami s’appelle Couronné et moi Poivret. Nous...

— Poivret, n’est-ce pas là un nom français ?

— Pour vous servir.

— Allez au diable, je ne peux pas sentir les gens de votre nation.

— Cela vient sans doute de votre nez, qui n’est pas habitué aux parfums, et quant à la nation, c’est que vous la jugez d’après la vôtre, » répliqua Jemmy d’un ton redevenu sérieux.

L’homme fronça les sourcils.

« Que voulez-vous dire ? reprit-il d’une voix menaçante.

— La vérité, rien de plus.

— Pour qui nous prenez-vous ? Parlez donc. »

Et il saisit le couteau passé dans sa ceinture

Jemmy fit de la main un geste de mépris.

« Laissez donc votre couteau à sa place, mon bonhomme, ce n’est pas avec cela que vous nous ferez peur. Vous avez été assez grossier pour moi, pour que je ne vous asperge pas d’eau de Cologne. Ce n’est pas de ma faute si je vous déplais et je n’ai pas l'intention, pour vous être agréable, de me mettre en habit et en gants. Ici, ce n’est pas l'habit qui fait le moine. J’ai répondu à votre question et je veux savoir maintenant qui vous êtes. »

A ces mots, tous les auditeurs ouvrirent des yeux comme des portes cochères, plusieurs saisirent leurs armes ; mais l'attitude décidée du Gros incita le chef à répondre.

« Je m’appelle Brake, cela vous suffit, je pense. Vous ne vous rappelleriez certainement pas les huit autres noms.

— Fort bien, au contraire ; mais je ne tiens pas à les savoir. Le vôtre suffît, car qui vous voit sait à quoi s’en tenir sur les idées de la bande.

— Est-ce une insulte et voulez-vous en venir aux mains ? s'écria le chef.

— Je ne vous y engage pas. Nous avons à notre disposition vingt-quatre coups de revolvers, dont plus de la moitié vous atteindraient avant que vous ayez pu diriger vos armes sur nous. Vous nous tenez à tort pour des novices. Si vous voulez nous mettre à l'épreuve, nous ne demandons pas mieux. »

Prompt comme l'éclair, il avait sorti ses deux revolvers. Davy tenait également les siens, prêt à tirer. Brake voulut ramasser son fusil.

« Laissez cette arme, ou je vous envoie une balle. D'après la loi de la prairie, c'est celui qui tire le premier qui a raison et est le vainqueur. »

Tous les autres hommes, qui avaient imprudemment laissé leurs fusils dans l'herbe, n'osaient plus les ramasser maintenant.

« Ne dirait-on pas que vous allez nous avaler ! reprit Brake.

— Voilà qui ne nous viendrait pas à l'idée, vous n'êtes pas assez appétissants. Nous ne vous demandons rien d'autre que de nous dire ce que vous a fait cet Indien.

— Est-ce que cela vous regarde ?

— Assurément. Si vous vous êtes emparés de lui sans motif, vous exposez tout blanc à la vengeance des siens. Dites-nous donc pourquoi vous l'avez fait prisonnier.

— Parce que cela nous a plu. C'est un coquin de Peau-Rouge. La raison est suffisante.

— La réponse aussi. Nous comprenons que cet homme ne vous a donné aucun sujet d'inimitié. Et je vais du reste l'interroger lui-même.

— L'interroger ! reprit Brake d'un ton moqueur, tandis que ses compagnons éclataient de rire. Il ne comprend pas l'anglais et n'a pu nous répondre un seul mot en dépit des verges.

— Vous l'avez fouetté ? Perdez-vous la tête ? Fouetter un Indien ! ne savez-vous pas que c'est une offense mortelle qui ne peut être expiée que par le sang ?

— Qu'il y vienne, je voudrais bien voir comment il s'y prendra pour verser le nôtre !

— Il vous le montrera dès qu'il sera libre.

— Il ne sera jamais libre.

— Avez-vous donc l'intention de le tuer ?

— Ce que nous ferons de lui ne vous regarde pas. Compris ! Il faut écraser les Peaux-Rouges partout où on les trouve. Voilà notre décision. Si vous voulez parler avec celui-ci avant de vous en aller, peu m'importe. Il ne vous comprendra pas et vous n'avez guère l'air de professeurs de langue indienne. Je serais curieux d'assister à l'entretien. »

Jemmy haussa les épaules avec mépris et se dirigea vers l'Indien.

Ce dernier était resté immobile, les yeux mi-clos, sans qu'un regard ou un geste de sa part aient montré s'il avait compris l'entretien. Il était très jeune comme l'avait supposé le Gros, dix-huit ans à peine. Il avait une longue chemise noire sans aucun signe distinctif de sa tribu. Son visage n'était pas peint et le sommet de sa tête n'était même pas teinté d'ocre ou de cinabre. Il portait une tunique de cuir souple et des guêtres en peau de cerf dont toutes les coutures étaient ornées de franges sans le moindre cheveu d'homme, signe que l'Indien n'avait pas encore tué d'ennemis. Ses mocassins étaient ornés de piquants de porc-épic.

De l'autre côté du ruisseau où le cheval du prisonnier buvait en ce moment, à longs traits, une longue dague était à terre, tandis qu'à la selle pendaient un carquois recouvert de peau de crotale et un arc fait d'une corne de mouflon qui valait bien deux ou trois mustangs. Ces quelques armes prouvaient suffisamment que l'Indien n'était pas venu dans cette contrée avec des intentions belliqueuses.

Son visage restait impassible. L'Indien est trop fier pour trahir ses sentiments devant un étranger ou un ennemi.

« Mon frère rouge comprend la langue des visages pâles, lui dit le chasseur en anglais.

— Oui. Comment mon frère blanc le sait-il ?

— J'ai vu au regard de tes yeux que tu nous avais compris.

— Oui, j'ai compris que tu es un ami des Peaux-Rouges. Je suis ton frère.

— Mon jeune frère veut-il me dire s'il a un nom ? »

Cette question eût été une offense grave si elle avait été adressée à un Indien adulte, car qui n’a pas de nom, ne l'a pas mérité par son courage ; mais, vu l'âge du prisonnier, elle était permise. Toutefois l’adolescent répondit :

« Mon bon frère me prend-il pour un lâche ?

— Non, parce que tu es encore très jeune.

— Les visages blancs ont appris aux visages rouges à mourir jeunes. Mon frère peut entr’ouvrir ma tunique et lire sur ma poitrine le nom que je porte. »

Jemmy le fit et sortit de la tunique trois plumes d’aigle teintes en rouge.

« Est-ce possible ? s’écria-t-il. Tu ne peux pourtant pas être déjà un chef ?

— Non, répondit le jeune homme en souriant. J’ai le droit de porter les plumes du Mah-fish parce que je m’appelle Wohkadeh. »

Ce mot en langue mandane veut dire tueur de buffles, et comme ces animaux sont excessivement rares, celui qui en tue un a le droit de porter les plumes de l’aigle.

« A quelle tribu appartient mon frère rouge ? demanda le Gros.

— Le frère de ma mère était le grand chef mandane Mah-to-toh-pah. Il avait été appelé ainsi parce qu’il avait tué quatre ours d’un seul coup. Les hommes blancs nous apportèrent la petite vérole. Toute ma tribu eut la maladie et ceux qui n’en moururent pas furent tués par les Sioux. Mon père, le vaillant Wahkih, fut seulement blessé et forcé par la suite de devenir Dakota. Je suis donc un Dakota moi-même ; mais mon cœur appartient aux ancêtres que le grand Esprit a rappelés à lui.

— Les Sioux sont actuellement de l’autre côté de la montagne. Pourquoi es-tu venu par ici ?

— Je ne viens pas de la montagne que tu penses, mais de plus hautes à l’Ouest, pour porter à un petit frère blanc un message important.

— Ce frère blanc habite dans le voisinage ?

— Oui. Gomment le sais-tu ?

— J’ai vu à tes traces que tu avais excité ton cheval comme quelqu’un qui arrive à son but.

— Tu as pensé juste. J’aurais déjà atteint mon but sans ces visages pâles qui se sont mis à ma poursuite. Mon cheval fatigué n’a pu franchir d’un saut la rivière ; il est tombé et je perdis connaissance. Quand je revins à moi, j’étais solidement ligoté. » Et il ajouta en langue sioux : « Ce sont des lâches. Se mettre à neuf pour attacher un garçon évanoui ! Si j’avais pu lutter avec eux, je serais déjà en possession de leurs scalps.

— Ils t’ont battu même.

— Ne prononce pas ce mot, qui demande une vengeance sanglante. Mon frère blanc va me débarrasser de mes liens et je montrerai alors à mes ennemis que je suis un homme. »

Il disait cela avec une telle assurance, que le gros Jemmy lui demanda en souriant :

« Ne leur as-tu pas entendu dire que je n’avais point à leur commander ?

— Cent hommes de cette espèce ne feraient pas peur à mon frère blanc. Chacun d’eux n’est qu’une Wakon-kanch (vieille femme).

— Qui te fait supposer que je n’ai pas peur d’eux ?

— Wohkadeh sait ouvrir les yeux. Il avait souvent entendu parler de deux célèbres guerriers appelés Davy-honskeh et Jemmy-petahtscheh (le long Davy et le court Jemmy) et les a reconnus dans vos paroles et vos personnes. »

Le petit chasseur allait répondre, quand il fut interrompu par Brake :

« Eh ! l'homme, assez ! criait-il. Ce n’est pas ainsi que je l'entendais. Je vous avais permis de parler avec le garçon, mais en anglais seulement. Je ne comprends rien à votre baragouinage, dans lequel, j’en suis sûr, vous complotez quelque chose contre nous. Du reste, il nous suffit de savoir qu’il comprend l’anglais. Nous n’avons plus besoin de vous, vous pouvez retourner là d’où vous êtes venus. Et si vous ne décampez pas promptement, je saurais vous donner des jambes. »

Un coup d'œil de Jemmy à Davy, un clignement imperceptible de Davy à Jemmy suffirent aux deux hommes pour se comprendre. Leurs regards se portèrent vers le buisson situé à quelque distance de là. Entre les branchages à ras terre on apercevait les canons de deux fusils. Il y avait donc là derrière deux hommes en embuscade.

« Sont-ce des amis ou des ennemis ? » se demandait Jemmy.

L'insouciance avec laquelle Davy répondit le rassura :

« Je voudrais bien voir quelles jambes vous allez me donner. Je ne suis pas si sûr que vous d'être obligé de m'en aller.

— Pourquoi aurions-nous à nous sauver et de qui ?

— De celui à qui ces chevaux appartenaient hier encore, compris ? »

Et il montrait en même temps deux chevaux bruns serrés l'un contre l'autre.

« Quoi ? s'écria Brake. Pour qui nous tenez-vous ? Nous sommes d'honnêtes chercheurs d'or qui nous rendons à Idaho, où l'on vient de découvrir de nouveaux gisements.

— Et comme vous n'aviez pas les montures nécessaires pour ce voyage, vous êtes aussi d'honnêtes voleurs de chevaux. Vous ne nous donnerez pas le change.

— Misérable, ose dire encore un seul mot, et je t'abats d'un coup de fusil. Nous avons acheté et payé toutes ces bêtes.

— Où donc, honnête maître Brake ?

— Tout dernièrement à Omaha.

— Vraiment, et vous y avez acheté aussi sans doute une provision de cirage ? Pourquoi ces deux chevaux bruns sont-ils aussi frais que s'ils sortaient de la forge, pourquoi leurs sabots sont-ils noircis, tandis que ceux des autres chevaux sont sales et déchiquetés comme de vieilles pantoufles ? Je vous dis que ces chevaux bruns appartenaient hier encore à un autre maître et que l'on punit ici les voleurs de chevaux par la pendaison.

— Menteur ! calomniateur ! hurla Brake en se baissant pour prendre son fusil.

— Non, il a raison dit une voix sortie des buissons. Vous êtes de misérables voleurs et vous allez avoir votre salaire. Tirons, Martin.

— Ne tirez pas, s'écria le long Davy, ils ne sont pas dignes de recevoir une balle. Assommez-les de vos crosses. »

Et lui-même étendit Brake à terre d'un seul coup, tandis que deux personnages sortaient du fourré.

L'un était un garçon robuste, l'autre encore un enfant ; ils se jetèrent fusil levé sur les chercheurs d'or.

Pendant ce temps, Jemmy avait en deux coups tranché les liens de Wohkadeh. Ce dernier sauta d'un bond sur un de ses ennemis et, le prenant par la nuque, il le précipita de l'autre côté de l'eau, près de son couteau à scalper.

Personne ne l'aurait cru doué d'une force pareille, ni de l'agilité grâce à laquelle il fut en un clin d'œil près de sa victime, dont il saisit les cheveux d'une main, tandis qu'il ramassait son couteau de l'autre.

« Au secours, au secours pour l'amour de Dieu! Au secours ! » hurlait l'homme épouvanté.

Wohkadeh s'arrêta, le bras levé.

« As-tu peur ? lui demanda-t-il.

— Oui. Grâce, grâce !

— Avoue que tu es un chien.

— Oh ! très volontiers, je suis un chien.

— Reste donc en vie pour ta honte. Un Indien meurt courageusement sans se plaindre, tandis que toi, tu implores la pitié. Wohkadeh ne veut pas du scalp d'un chien. Tu m'appartenais parce que tu m'avais battu ; mais puisque tu es un chien, je ne peux pas en être offensé. Sauve-toi, tu me dégoûtes, » ajouta-t-il en lui allongeant un coup de pied.

L'homme s'enfuit rejoindre ceux qui avaient eu le temps de se sauver. Brake et trois autres étaient à terre sans connaissance. Les chevaux avaient suivi les hommes, seuls les deux bruns frottaient leur tête sur l'épaule des deux sauveurs arrivés si à propos.

Le garçon pouvait avoir seize ans environ, bien que son corps fût plus développé qu'il ne l'est habituellement à cet âge. Son teint clair, ses cheveux blonds et ses yeux bleus indiquaient un homme du Nord. Il avait la tête nue et portait un costume de toile bleue. Dans sa ceinture était enfoncé un couteau dont le manche était travaillé à la manière indienne et il tenait à la main un fusil à deux coups qui semblait presque trop lourd pour lui. La couleur de ses joues s'était avivée par la discussion, mais il restait calme comme si cette scène était pour lui chose toute naturelle.

Son compagnon n'était pas banal. C'était un petit homme chétif et imberbe. Il portait des chaussures et le pantalon de cuir des Indiens et par-dessus un habit bleu foncé à boutons dorés assez râpé, dont l'usure avait été dissimulée aux coutures par de l'encre et qui n'avait du reste pas le moindre trou. Il était coiffé d'un immense chapeau amazone noir orné d'une longue plume d'autruche teinte en jaune.

Cet objet de luxe, qui avait certainement appartenu jadis à quelque élégante de l'Est, avait échoué par le plus capricieux des hasards dans l'Ouest brûlant, où son bord excessivement large avait encouragé son nouveau possesseur à s'en servir à la fois contre les ardeurs du soleil et contre la pluie. L'homme n'avait pour toutes armes qu'un fusil et un couteau.

Il allait et venait sur le lieu de la scène, examinant les quelques objets abandonnés par les fuyards. Il boitait légèrement de la jambe gauche. Wohkadeh fut le premier à s'en apercevoir. Il s'avança vers lui et lui posa la main sur le bras en disant :

« Mon frère ne serait-il pas le chasseur que les visages pâles appellent Hobble-Frank (François le Boiteux) ? »

Le petit homme, un peu étonné, fit un signe de tête affirmatif.

Alors, montrant le jeune blanc, l'Indien continua :

« Et celui-ci est sans doute Martin Masson, le fils du célèbre Matopoka (tueur d'ours) ?

— Oui, répondit l'interpellé.

— Alors c'est vous que je cherche.

— Nous ! Désires-tu nous acheter quelque chose ? Nous avons un magasin et vendons tout ce dont un chasseur peut avoir besoin.

— Non, j'ai un message pour vous.

— De qui ? »

L'Indien jeta un coup d'œil rapide autour de lui :

« Ce n'est point ici un lieu pour parler, répondit-il. Votre wigwam n'est-il point près d'ici au bord de l'eau ?



« Au secours ! » hurlait l'homme épouvanté.

— Nous pouvons y être en une heure.

— Alors allons-y. Quand je serai assis à votre feu, je vous communiquerai ce que j’ai à vous dire. Venez. »

Il sauta par-dessus l’eau, ramena son cheval, qui s’était un peu reposé, monta dessus et partit sans même regarder si les autres le suivaient.

« En voilà un qui est plutôt laconique, dit Jemmy.

— Voudriez-vous qu’il vous fasse un discours aussi long que ma personne ? répliqua Davy en riant. Un Peau-Rouge sait toujours ce qu’il fait et je vous engage à suivre celui-ci sans retard.

— Et vous, qu’allez-vous faire ?

— Nous vous accompagnons. Si votre palais est tout près d’ici, vous n’aurez pas l’impolitesse de nous refuser quelque nourriture et une gorgée à boire. Et si vous avez un magasin, nous vous ferons peut-être gagner quelques dollars.

— Ah ! avez-vous donc quelques dollars sur vous ? reprit le petit homme d’un ton incrédule.

— Vous le verrez quand nous vous achèterons quelque chose, compris ?

— Hum ! oui, naturellement ; mais si nous partons tous, que faire des deux hommes qui nous avaient volé nos chevaux. Ne laisserons-nous pas, du moins à leur chef, un souvenir à notre façon ?

— Non, laissez-les aller. Ce sont des lâches que la vue d’un couteau met en fuite. Vous avez les chevaux, en route.

— Vous auriez mieux fait de le tuer que de l’étourdir seulement.

— Je l’ai fait exprès. Il n’est point agréable de tuer un homme quand on peut le rendre inoffensif d’une autre manière.

— Vous avez peut-être raison. Rejoignons vos chevaux.

— Comment ! vous savez où sont nos chevaux ?

— Assurément. Nous serions de bien mauvais habitants de l’Ouest si nous n’avions pas inspecté la contrée tout autour de nous avant de déceler notre présence. »

Tous quatre, remontés sur leurs chevaux, partirent sur la trace de l'Indien, qu’ils aperçurent bientôt devant eux et qui eut grand soin de ne pas se laisser rattraper.

François le Boiteux se tenait à côté du gros Jemmy, qui semblait lui inspirer une profonde sympathie.

« Voulez-vous bien, monsieur, me dire ce que vous êtes, en somme, venus faire dans ce pays ? lui demanda-t-il.

— Nous voulions aller chasser à Montana d’après la vieille méthode d’autrefois.

— Vous aviez raison, les chasseurs comme vous sont plutôt rares maintenant. Vous ne m’avez pas l’air très riches, mais vous avez des noms qui sonnent bien.

— Vous les connaissez donc ?

— Aussi bien que le mien.

— Comment cela ?

— Wohkadeh ne vous a-t-il pas nommés pendant que je vous épiais du buisson avec Martin. Vous n’avez pas tout à fait l’allure d’un homme de l’Ouest. Vos hanches conviendraient mieux à un meunier ou à un boulanger de chez nous.

— Quoi ! s’exclama le Gros, voulez-vous dire la France ? vous êtes donc Français ?

— Je le suis des pieds à la tête.

— Et moi jusqu’au bout des ongles.

— Est-ce possible ! s’écria François en arrêtant son cheval. Je me disais bien aussi qu’il n’y avait pas de Yankee de votre corpulence. Je suis heureux comme un roi de rencontrer un compatriote. Donnez-moi votre main et soyez assuré que vous êtes le bienvenu. »

Ils se donnèrent une poignée de mains à s’en faire craquer les os, puis le Gros reprit :

« Faites repartir votre cheval, ce n’est pas une raison pour nous arrêter. Depuis combien de temps êtes-vous aux États-Unis ?

— Depuis plus de dix ans.

— Vous avez bien sûr oublié votre langue maternelle ?

— Moi, oublier ma langue ! Je suis Français et reste Français. Savez-vous où se trouvait mon berceau ?

— Non, je n'étais pas à votre naissance.

— Peu importe, vous devez bien voir à mon accent que je suis de la province où l'on parle le mieux français.

— Laquelle ?

— La Gascogne, voyons. Voulez-vous que nous soyons amis ?

—Volontiers. J'ai toujours entendu dire que les Gascons sont d'excellents garçons. Et votre compagnon, dites-moi, est-il vraiment le fils du célèbre tueur d'ours Masson ?

—Oui. Masson est mon camarade et son fils m'appelle oncle, bien que je sois fils unique et célibataire. Nous nous rencontrâmes jadis à Saint-Louis, alors que la fièvre de l'or s'était emparée de nous comme des autres. A l'aide d'un petit pécule que nous avions mis de côté, nous avions achalandé une boutique qui eut d'abord beaucoup de succès, puis les chercheurs d'or disparurent. Il nous restait les chasseurs ; mais bientôt eux aussi se firent rares. Masson fut engagé pour accompagner une petite troupe à Yellowstone et je suis seul pour le moment dans le vieux blockhaus avec son fils et un vieux nègre que nous avions amené de Saint-Louis.

—Yellowstone est une contrée très dangereuse.

—Plus maintenant.

—Croyez-vous ? Depuis qu'on a découvert toutes les merveilles de cette contrée, le congrès des Etats-Unis l'a déclarée Parc national ; mais les Indiens s'en moquent et y chassent.

—Oui, mais ils ont enterré la hache guerrière.

— J'ai entendu dire qu'ils l'avaient déterrée ces temps derniers. Votre ami est sûrement en danger. De là le message qu'on vous envoie. Je ne pressens rien de bon.

— Cet Indien est un Sioux.

— Il hésitait à communiquer son message, ce n'est jamais bon signe. On ne retarde jamais une bonne nouvelle et il m'a dit qu'il venait de Yellowstone.

— Il faut que j'aille vite vers lui. »

Et il éperonna son cheval pour rattraper Vohkadeh. Quand ce dernier comprit la manœuvre, il poussa son coursier si rapidement, que François le Boiteux dut renoncer à avoir une conversation avec lui pour le moment.

Pendant ce temps, le fils du chasseur d'ours s'était tenu près du long Davy. Ce dernier s'était aussi informé de son père, mais n'avait pas obtenu des renseignements aussi complets qu'il eût voulu. Le garçon parlait par monosyllabes et avec réticences.

Bientôt le ruisseau forma une boucle autour d'une petite hauteur sur laquelle on apercevait un blockhaus que sa situation rendait un asile impénétrable pour les Indiens.

Trois côtés étaient, en effet, si escarpés, qu'il était impossible de les gravir. Le quatrième était pourvu d'une double barricade. Au bas, il y avait un champ de maïs et une petite plantation de tabac. Aux alentours, deux chevaux paissaient.

« C'est là où les deux hommes ont pris nos chevaux alors que nous étions absents, dit Martin. Où peut bien être Bob notre nègre ? »

Il mit deux doigts dans sa bouche et fit entendre un sifflement aigu. Aussitôt entre les hautes tiges du maïs apparut une tête noire, dont les deux lèvres épaisses laissaient apercevoir deux rangées de dents blanches dont un jaguar eût été fier, puis le corps herculéen d'un nègre. Il tenait à la main un solide gourdin et dit en riant :

« Bob se cacher et guetter si coquins revenir et vouloir prendre encore deux chevaux, moi couper leur tête avec bâton. »

Et il brandissait l'énorme pieu comme s'il s'était agi d'une simple baguette de saule.

L'Indien passa devant lui sans lui prêter la moindre attention. Il gravit la pente accessible jusqu'à la double barricade, de l'autre côté de laquelle il bondit de son cheval et disparut dans l'enceinte.

« Lui grossier garçon, dit le nègre ; lui passer devant masser Bob et pas dire bonjour, lui sauter par-dessus haie sans attendre permission de massa Martin. Masser Bob rendra lui poli. »

Le brave nègre se donnait ainsi le nom de masser Bob, qui veut dire monsieur Robert. Il était un nègre libre et se trouvait très offensé de n'avoir pas été salué par l'Indien.

« Ne fais pas de sottises, lui dit Martin, c'est notre ami.

— Ça être autre chose, ami de massa être aussi ami de Bob. Massa reprendre les chevaux, massa tuer les coquins ?

— Non, ils se sont sauvés. Ouvre la barricade. »

Bob s'avança à pas lents, ouvrit les lourds battants de la porte aussi facilement que s'ils eussent été en carton, et tout le monde entra dans l'enceinte qu'entourait la barricade.

III

DANS LE BLOCKHAUS

Au milieu de cette enceinte se trouvait une hutte carrée faite de troncs entrecroisés. Sa porte était ouverte. Les hommes y entrèrent et trouvèrent l'Indien assis au milieu de la pièce, sans s'occuper de ce qu'avait pu devenir son cheval. Pendant que Martin et François serraient cordialement la main de leurs deux hôtes, les autres examinaient la pièce.

En arrière se trouvait la boutique, dont les réserves étaient fortement entamées. Des couvercles de caisses cloués sur des pieux servaient de tables ou de sièges. Dans un coin étaient les couchettes faites de piles de peaux d'ours gris, le plus terrible animal féroce d'Amérique. Quand un grizzly adulte se dresse sur ses pattes de derrière, il a bien deux pieds de plus qu'un homme de grande taille. En tuer un est considéré par les Indiens comme une action d'éclat, et les blancs les mieux armés préfèrent éviter cet animal que d'entrer en lutte avec lui.

Aux murs pendaient des armes, des trophées de chasse ou de guerre, et dans le voisinage de la cheminée des quartiers de viande fumée étaient suspendus à des tiges de bois.

La lueur du crépuscule pénétrait à peine dans la pièce.

« Masser Bob allumer feu, » dit le nègre en s'éloignant.

Et il revint aussitôt, apportant une brassée de bois de hêtre auquel il mit le feu à l'aide de son briquet, fait de l'amadou que l'on trouve dans les creux des arbres pourris.

La haute stature du nègre apparut bientôt en pleine lumière. Il avait un vêtement de calicot grossier et sa tête était nue. Bob ne voulait pas passer pour un pur Africain et il graissait soigneusement ses cheveux crépus, afin d'en faire une infinité de petites tresses qui se hérissaient autour de sa tête comme les piquants d'un hérisson. Cela lui donnait un air des plus étranges.

Peu de paroles avaient été échangées jusque-là. François commença :

« Mon frère rouge est maintenant dans notre maison. Qu'il soit le bienvenu et nous communique son message. »

L'Indien jeta un regard perçant autour de lui et répondit :

« Comment Wohkadeh pourrait-il parler, alors qu'il n'a pas encore goûté à la fumée de l'amitié ? »

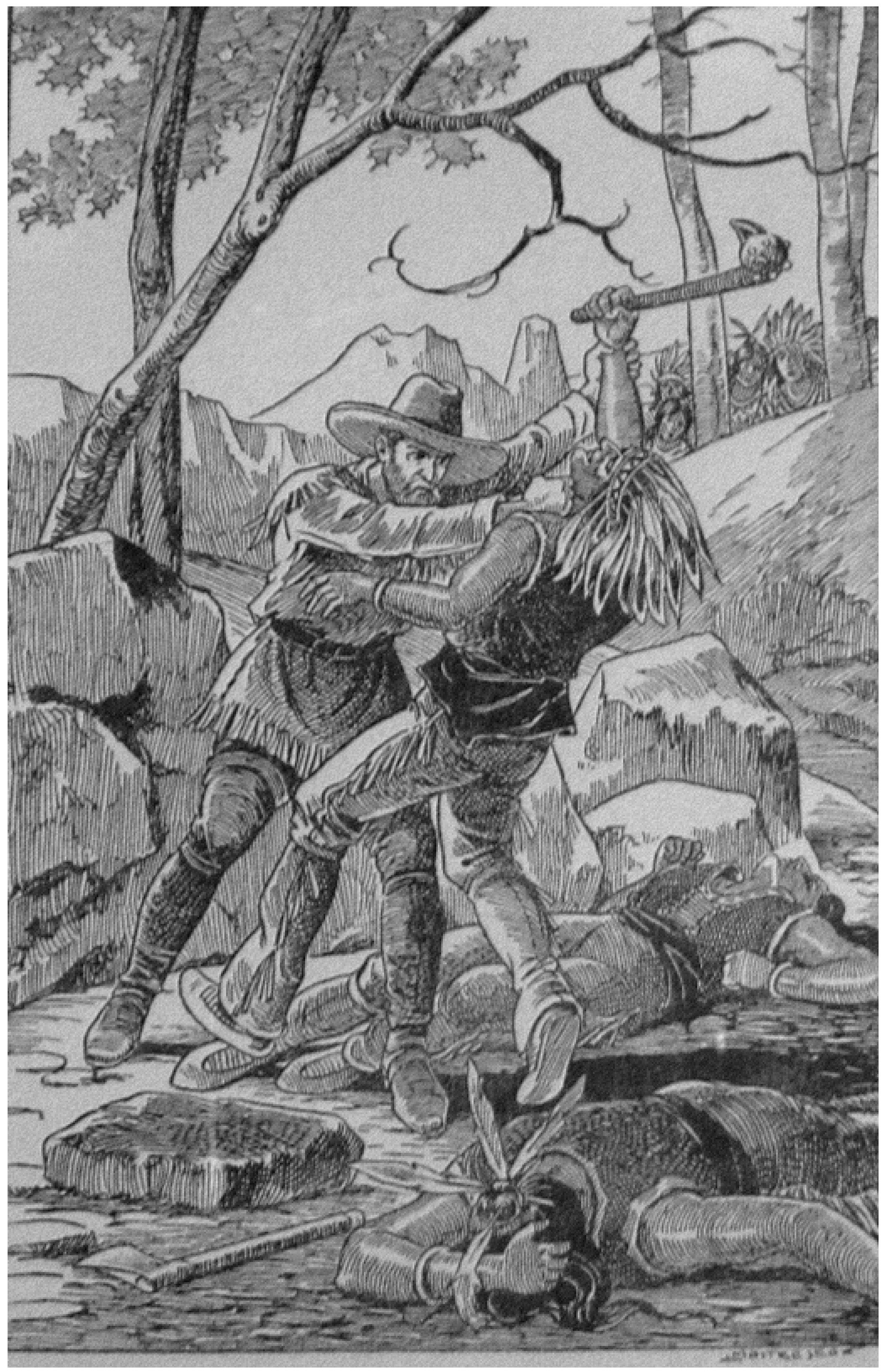
Martin se leva aussitôt, décrocha un calumet qu'il bourra. Après l'avoir allumé, il en tira six bouffées, qu'il lança en haut, en bas et dans les quatre coins du ciel en disant :

« Wohkadeh est notre ami et nous sommes ses frères. Qu'il fume avec nous le calumet de paix avant de s'acquitter de sa mission. »

Il passa la pipe à l'Indien.

Celui-ci fit la même chose en disant à son tour :

« Wohkadeh n’a encore jamais vu les blancs ni le nègre. Il était envoyé vers eux et eux l’ont sauvé de la mort.



Il les assomma de son poing, bien qu'il y eût parmi eux l'homme le plus fort de la tribu.

Aussi leurs ennemis sont ses ennemis et leurs amis seront les siens. Howgh ! »

Ce cri, qui veut dire en Indien « assurément », sert à confirmer ou à renforcer les paroles prononcées, surtout dans l’intervalle ou à la fin d’un discours.

Il rendit la pipe à Martin, et tandis que celle-ci passait de main en main et de bouche en bouche, il se rassit et attendit que Bob eût affirmé le dernier, par la fumée de tabac, les liens de fraternité.

Il avait l'attitude d'un chef expérimenté et le jeune Martin avait aussi un air sérieux auquel on reconnaissait le véritable maître de maison en l'absence de son père.

Wohkadeh reprit alors :

« Mes frères blancs connaissent-ils le visage pâle que les Sioux appellent Non-pay-klama, Shatterhand en anglais (c'est-à-dire la main qui brise) ?

— Tu veux dire sans doute Old Shatterhand, répondit le long Davy. Je ne l'ai pas encore vu, mais qui n'a pas entendu parler de lui ? Qu'a-t-il fait de nouveau ?

— Il aime les hommes rouges ; il est le plus fameux chercheur de sentiers ; sa balle ne manque jamais son but et son poing abat l'ennemi le plus fort. Il épargne le sang et la vie de ses ennemis, il les blesse seulement pour les mettre hors de combat et ne tue son adversaire que si sa propre vie est en danger. Il y a plusieurs hivers, il fut assailli par des Sioux Ogallalas. Aucune de leurs balles ne parvint à l'atteindre sur le rocher où il était monté. Alors il descendit et leur offrit de combattre seul et sans armes contre trois d'entre eux armés du tomahawk. Il les assomma de son poing, bien qu'il y eût parmi eux le Schi-tscha-pateh, l'homme le plus fort de la tribu. Des clameurs s'élevèrent alors dans la montagne et des gémissements dans les wigwams des Ogallalas. Ils s'élèvent encore à chaque anniversaire de la mort des guerriers. Il y a sept ans de cela. Or les guerriers les plus braves de la tribu viennent de partir vers la rivière Yellow pour faire retentir les chants funèbres sur la tombe des trois défunts. Tout blanc qui se trouvera sur leur route est un homme mort. Il sera torturé sur la tombe des Ogallalas et périra dans les plus atroces souffrances, afin que son âme soit la servante de leurs esprits dans les abîmes éternels. »

Il s'arrêta pour reprendre d'une voix sourde et lente :

« Le tueur d'ours et ses amis ont été surpris par eux pendant leur sommeil et faits prisonniers. »

Martin bondit de son siège.

« Bob, cria-t-il, selle vite les chevaux. François, rassemble les munitions et les provisions. Il faut qu'avant une heure nous soyons au fleuve Yellow.

— Absolument, répondit François, et cela va aller mal pour les Peaux-Rouges. »

Le nègre se leva aussi et, saisissant son gourdin :

« Masser Bob aller aussi, s'écria-t-il. Masser Bob tuer tous les chiens rouges d'Ogallalas. »

Mais l'Indien leva la main et dit :

« Mes frères blancs sont-ils des insectes irrités qui voltigent en colère ou sont-ils des hommes qui savent que la réflexion doit précéder l'action ? Wohkadeh n'a encore rien dit.

— Mon père est en danger, cela suffit, dit le jeune homme.

— Calmez-vous, mon jeune ami, intervint le gros Jemmy, il faut savoir se hâter sans précipitation et laisser parler Wohkadeh. Nous agirons ensuite.

— Vous agirez aussi avec nous ?

Naturellement, nous avons fumé le calumet de paix et sommes par conséquent vos amis et vos frères. Le long Davy et le gros Jemmy n'ont jamais laissé dans l'embarras quiconque avait besoin de leur aide. Peu nous importe d'aller chasser le buffle à Montana ou de faire d'abord une diversion vers le Yellow pour valser un peu avec les Ogallalas. Mais il faut que tout se fasse avec méthode, sinon ce ne sera pas amusant pour deux vieux chasseurs comme nous. Asseyez-vous donc et écoutez tranquillement.

— C'est juste, approuva le Gascon, la surexcitation ne vaut rien, il faut agir avec réflexion. »

Tout le monde s'étant assis de nouveau, l'Indien prit la parole :

« Wohkadeh n'aime pas les Ogallalas et n'attendait qu'une occasion de les abandonner. Il était avec eux quand le tueur d'ours et ses compagnons ont été assaillis, et maintenant les Ogallalas avancent prudemment, car dans les montages habitent leurs plus terribles ennemis :

les Schoschones. Wohkadeh avait été en éclaireur pour surveiller les wigwams des Schoschones ; mais il ne l'a pas fait, il s'est hâté de venir à la hutte du tueur d'ours pour dire à son fils et à ses amis qu'il était prisonnier.

— C'est bien, je ne l'oublierai jamais, dit Martin ; mais mon père le sait-il ?

— Wohkadeh le lui a dit et a reçu de lui les instructions nécessaires pour trouver son chemin. Il a su parler avec lui en cachette, si bien qu'aucun des Ogallalas n'a pu s'en apercevoir.

— Ils se douteront de quelque chose si tu ne retournes pas vers eux.

— Non, ils croiront que Wohkadeh a été tué par les Schoschones.

— Mon père t'a-t-il donné ses instructions pour nous ?

— Non, Wohkadeh doit vous dire seulement qu'il est prisonnier ainsi que ses compagnons. Mon jeune ami blanc doit savoir lui-même ce qu'il a à faire.

— Naturellement, je le sais, je vais aller immédiatement sauver mon père. »

Et il s'élançait de nouveau, quand Jemmy l'arrêta par le bras :

« Stop ! mon garçon. Nous ne savons pas encore tout. Il faut que Wohkadeh nous dise à quel endroit votre père a été attaqué. »

L'Indien reprit :

« Le fleuve que les visages pâles appellent le fleuve de poussière est formé de quatre branches. C'est à celle de l'Ouest que l'attaque a eu lieu.

— Bien, ce serait alors de l'autre côté du camp Mac-Kinney et au sud du ranch Murphus. Cette contrée ne m'est pas tout à fait inconnue. Et quelle direction les Ogallalas ont-ils prise ensuite ?

— Celle des montagnes appelée par les blancs la « Grande Corne ».

— Et après ?

— Ils ont passé devant le Devil Head (la Tête du Diable), pour arriver à la source du fleuve. Je les ai quittés alors et je ne sais pas jusqu'où ils se sont avancés.

— Ce n'est pas nécessaire, nous avons des yeux pour trouver leurs traces. Quand a eu lieu l'attaque ?

— Il y a quatre jours.

— Hélas ! Quand doit avoir lieu la grande fête funèbre ?

— Le jour de la pleine lune. »

Après avoir fait un calcul de tête, Jemmy dit :

« S'il en est ainsi, nous avons bien le temps d'atteindre les Peaux-Rouges. Il y a encore douze jours entiers jusqu'il la pleine lune. Quel est le nombre des Ogallalas ?

— Quand je les ai quittés, ils étaient au nombre de cinq fois dix et encore six.

— Donc cinquante-six. Et combien de prisonniers avaient-ils faits ?

— Six avec le tueur d'ours.

— Nous en savons assez pour le moment et pouvons nous préparer à partir. Martin Masson, qu'avez-vous L'intention de faire ? »

Le jeune homme s'était levé de son siège et, la main droite tendue comme pour prêter serment, il répondit :

« Je jure de sauver mon père ou de venger sa mort, même si je dois seul poursuivre les Sioux ou combattre avec eux. Je puis mourir, mais ne serai pas parjure.

— Non, tu n'iras pas seul, reprit François le Boiteux, j'irai avec toi et ne t'abandonnerai à aucun prix.

— Massa Bob aller aussi, ajouta le nègre, pour délivrer vieux massa Masson et tuer Sioux. Eux tous aller en enfer, ajouta-t-il, en serrant les poings et en grinçant des dents.

— Et moi aussi je vais avec vous, dit à son tour Jemmy. Ce sera une joie d'arracher aux Sioux leurs prisonniers. Et toi, Davy ?

— Ne dis donc pas de bêtises, repartit ce dernier. Penses-tu que je vais rester ici à raccommoder mes chaussures ou à moudre mon café quand nous pouvons faire une si bonne farce ?

— Bon, mon vieux, on te permet de venir. Et notre frère rouge Wohkadeh, que va-t-il faire ?

— Si ses frères blancs lui donnent un fusil avec de la poudre et des balles, il les accompagnera pour vaincre ou mourir avec eux.

— Brave garçon ! s’écria le jeune homme. Tu auras le fusil et le reste et aussi un bon cheval, car le tien n’en peut plus. Mais quand partons-nous, les gars ?

— A l’instant.

— Il est certain qu’il n’y a pas de temps à perdre ; gardons-nous cependant d’agir avec précipitation. Il faut penser à emporter des provisions et, pour être sûrs que les voleurs de chevaux ne nous dressent pas quelque embûche, il faudrait encore s’assurer s’ils ont quitté la contrée. Et cette maison, va-t-on l’abandonner tout à fait ?

— Oui, répondit Martin.

— Alors nous risquons fort de la retrouver brûlée ou pillée.

— Nous pouvons empêcher ce dernier inconvénient. »

Le jeune Martin, à l’aide d’une hache, fendit la couche d’argile qui recouvrait le sol de la hutte et mit ainsi à jour une trappe dissimulée qui fermait une cavité large et profonde. Il était facile d’y mettre tout ce qu’on ne voulait pas emporter. Une fois la couche d’argile remise et aplanie, il était impossible de se douter de l’existence de cette ouverture. Et, même si la bâtisse était incendiée, l’argile suffirait à protéger du feu les objets cachés.

Les hommes y enfouirent donc tout ce qui ne leur était pas nécessaire, y compris les peaux d’ours.

IV

OLD SHATTERHAND

Il y avait cinq jours déjà que les six cavaliers avaient quitté les sources du fleuve Poussière. Ils avaient traversé cette partie si inhospitalière des États-Unis qui s’étend du Missouri aux Montagnes Rocheuses, et où l’on ne trouve ni un arbre ni une goutte d’eau. Le pays maintenant devenait moins aride, quelques buissons apparaissaient çà et là, et non loin on voyait se dresser de grands arbres séculaires.

C’était le terrain de chasse des Schoschones, des Sioux, des Cheyennes et des Arapahoes. Chaque tribu est divisée en sous-tribus, et comme chacune de ses subdivisions agit pour son propre compte, il n’est pas surprenant qu’il y ait entre elles de continuelles alternatives de guerre et de paix. De plus, quand le Peau-Rouge se dispose au repos, c’est le blanc qui vient à son tour l’exciter d'abord à coups d’épingle, puis à coups de couteau, si bien que l’Indien finit par déterrer la hache de combat et recommencer la guerre. Il est donc facile de comprendre qu’à l’endroit où les pâturages de tant de tribus se touchent, la sécurité de chacun est fort douteuse.

Les Schoschones ont toujours été ennemis des Sioux, et par suite les terres qui s’étendent du Dakota au fleuve de Yellowstone ont été souvent arrosées du sang des Peaux-Rouges et des hommes blancs.

Jemmy et Davy ne l’ignoraient pas et prenaient toutes et prenaient toutes les précautions nécessaires pour éviter une rencontre avec les Indiens, de quelque tribu qu’ils soient.

On laissa Wohkadeh chevaucher en avant, puisqu’il venait de parcourir la même route. Il était maintenant armé et pourvu des mille choses indispensables à l’homme des prairies. Jemmy et Davy n’avaient rien changé à leur accoutrement, le premier montait toujours son long coursier et le second laissait pendre ses jambes interminables sur son petit mulet rétif,

qui essayait toute les cinq minutes de le jeter à bas. C'était du reste peine perdue, car Davy n'avait qu'à poser son pied à droite ou à gauche pour retrouver son équilibre.

François, avec son costume étrange, était fort à l'aise sur son coursier et donnait l'impression d'un homme de l'Ouest fort habile.

Quant à Martin Masson, vêtu d'un costume de trappeur, c'était un plaisir de le voir en selle. Il s'y tenait presque aussi bien que Wohkadeh. L'expression de son visage, malgré son teint frais et ses yeux clairs, donnait à prévoir qu'il saurait au besoin agir comme un homme.

Le nègre Bob, lui, était comique à voir. Il n'avait jamais eu la passion de l'équitation et roulait sur sa selle en avant, en arrière, à droite, à gauche, reprenant sa position pour rouler de nouveau, car il tenait les jambes éloignées des flancs de son cheval, sous prétexte que la pauvre bête, ne lui ayant pas fait de mal, il ne voulait pas lui en faire non plus.

Les cavaliers étaient arrivés au bord d'une pente presque circulaire de six milles de diamètre, bornée à l'ouest par une hauteur assez élevée qui semblait recouverte de buissons et de fourrés. Le sol était sablonneux avec la végétation assez pauvre du Far-West (ouest lointain).

Wohkadeh poussa sans hésitation son cheval dans le sable et se dirigea droit vers la hauteur, d'où il pouvait d'un coup d'œil embrasser toute l'étendue du pays.

Au bout d'une demi-heure, Wohkadeh arrêta son cheval,

« Uff ! s'écria-t-il.

— Qu'y a-t-il ? demanda Jemmy.

— *Schi-schi* (des pas ou des traces).

— Une trace d'homme ou d'animal ?

— Wohkadeh ne sait pas, que mes frères voient eux- mêmes.

— Par exemple, il faut que cette trace soit bien étrange pour qu'un Indien ne sache pas si elle provient d'un homme ou d'un animal. Voyons un peu ; descendez tous et ayez soin de ne pas marcher dessus.

— Elle est très longue, reprit l'Indien ; elle va de là-bas au sud jusque là-bas au nord. »

On descendit. Quand Jemmy eut bien examiné les empreintes, il secoua la tête, regarda à droite, à gauche, et finit par dire à Davy :

« Dis-moi, mon vieux, as-tu jamais vu quelque chose de semblable dans ton existence ?

— Non, jamais encore.

— Et vous, monsieur François ? »

Le Gascon examina à son tour.

« Le diable seul pourrait s'y reconnaître, dit-il.

— Oui, reprit Jemmy, un être a sûrement passé par là ; mais lequel, combien de pattes avait-il ?

— Quatre, répondirent-ils tous.

— Oui, je vois bien ; mais à quelle sorte de quadrupède avons-nous affaire ?

— Sûrement pas à un cerf, dit François.

— Peut-être un ours.

— Un ours laisse dans le sable des empreintes si nettes, que c'est comme s'il y écrivait son nom. Mais ici il ne peut être question ni d'un ours ni d'un autre plantigrade, ni d'un animal à griffes, mais d'un animal à sabots.

— D'un cheval alors, dit François.

— Non plus, l'empreinte est trop large. Si nous étions en Afrique ou en Asie, je croirais qu'un grand-père éléphant a posé ses pieds ici.

— On le dirait, en effet.

— As-tu donc jamais vu un éléphant ? demanda Davy.

— Deux même, l'un à Philadelphie chez Barnum et l'autre ici, à savoir : toi, mon gros.

— Si tu veux faire de l'esprit, achètes-en pour dix dollars, et du meilleur. Les empreintes sont assez larges pour un éléphant, je l'accorde ; mais ces animaux ont une démarche toute spéciale. Tu n'avais pas pensé à cela, mon Long. »

Chacun essaya à son tour de découvrir le mystère, mais personne n'y réussit.

« Qu’en dit mon frère rouge ? demanda Jemmy à l’Indien.

— *Moto-akow*, répondit celui-ci en faisant de la main un geste respectueux.

— Ah ! tu penses l'Esprit de la Prairie ?

— Oui, car ce n’est là ni un homme ni une bête.

— *Heigh ho !* Vos esprits me semblent avoir des pieds d’une taille extraordinaire, à moins qu’ils portent des chaussons de lisière contre les rhumatismes.

— Mon frère blanc ne doit pas plaisanter. L’Esprit de la Prairie peut apparaître sous toutes les formes. Continuons notre route.

— Non, bien sûr, je veux savoir à tout prix ce qu’il en retourne. Je n’ai jamais vu une trace pareille et la suivrai jusqu’à ce que je sache qui l’a faite.

— Mon frère blanc court à sa perte, l’Esprit n’aime pas qu'on l'épie.

— Folie ! Plus tard, quand Jemmy en parlera sans pouvoir en expliquer la provenance, on se moquera de lui, il y a là une question d’honneur.

— Nous n’avons pas le temps de faire un pareil détour.

— Je ne vous le demande pas non plus. Nous avons encore quatre heures avant la nuit. Mon frère rouge connaît peut-être un endroit où nous pourrions nous reposer ?

— Oui, en continuant tout droit nous arriverons à une ouverture dans la colline. C’est l’entrée d’une vallée où nous trouverons à gauche une gorge profonde. Nous pourrons y allumer nos feux, car il y a des buissons et des arbres pour les dissimuler, et une source pour nous désaltérer.

— C’est facile à trouver. Continuez donc votre chemin. Nous, nous suivrons cette piste et nous vous rejoindrons au campement.

— Que mon frère blanc écoute mes avertissements.

— Eh quoi ! s’écria Davy, Jemmy a parfaitement raison, ce serait une honte pour nous d’avoir trouvé ces empreintes singulières sans en éclaircir le mystère. Elles proviennent peut-être d’un de ces monstres qui vivaient il y a des milliers de siècles et qu’on appelait, je crois, mammours.

— Mammouth, corrigea le Gros.

— Ça se peut. En tout cas, je ne supporterai pas cette honte et je vais avec Jemmy.

— Ah ! non, ça c’est impossible. Nous pouvons dire sans prétention que c’est nous qui avons le plus d’expérience et, par suite, nous sommes en quelque sorte les chefs de la troupe. Il vaut donc mieux que ce soit un autre qui vienne avec moi.

— Eh bien ! ce sera moi, dit Martin.

— Non, mon jeune ami, reprit Jemmy. Je sais bien qu’à votre âge on est toujours disposé à des aventures de ce genre. Mais nous avons pris l’obligation de veiller sur vous pour vous rendre à votre père sain et sauf.

— Alors ce sera moi, dit François.

— Eh bien ! oui, je n’y vois pas d’inconvénients. Maître François n’aura pas peur d’un mammouth,

— Moi, avoir peur ? Je n’en ai jamais eu l’idée.

— Donc entendu, que les autres continuent leur route, pendant que nous prendrons à droite. »

Jemmy et François, donnant de l’éperon à leurs montures, eurent bientôt perdu leurs compagnons de vue. La trace qu’ils suivaient les ramena vers la gauche, dans la direction de la hauteur, de sorte qu’ils suivaient un chemin parallèlement à leurs amis, tout en étant environ à une heure de distance d’eux.

Ils étaient d’abord silencieux, mais leur loquacité habituelle reprenant le dessus :

« Dites donc, demanda François, cette histoire de mammouth est une plaisanterie, je pense ?

— Naturellement.

— C’est ce que je me suis dit tout de suite, ces animaux n’existent plus de nos jours.

— Avez-vous jamais entendu parler d’eux ?

— Oui, répondit le Gascon, le maître d’école de chez nous, qui a été en quelque sorte ma mère intellectuelle, était très calé, surtout dans la zoologie des plantes. Il connaissait tous les arbres depuis l'oseille jusqu’au sapin et tous les animaux de l’anguille à la puce. J’ai beaucoup profité de son savoir.

— Et peut-être profiterai-je du vôtre ?

— Cela se pourrait. Ainsi tenez, sur le mammouth, je puis vous apprendre les dernières données scientifiques. Quelle était la grosseur de cet animal, pensez-vous ?

— Bien au-dessus de celle d’un éléphant.

— Un éléphant ! vous n’y êtes pas. Une fois un mammouth avait trébuché sur une pierre, et, quand il se releva pour examiner cette pierre, il se trouva que c’était la plus haute pyramide d’Égypte. Jugez un peu de la grosseur de cet animal ! Et quand une mouche se posait sur sa queue, elle mettait quinze jours pour remonter jusqu’à son crâne. Vous jugez de la longueur !

— Oh ! oh ! s’écria Jemmy avec admiration, comme vous êtes savant !

— Ah ! si je n’avais pas eu de la malchance, je serais entré à l’institut agronomique et n’aurais pas eu besoin de trotter dans cette contrée sauvage pour me faire estropier par un Sioux.

— Vous n’êtes donc pas boiteux de naissance ?

— Mais non, c’est dans la montagne où j’étais avec mon ami Masson que j’ai reçu la balle d’un Indien dans le pied gauche. Je crois même que c’était un Sioux Ogallala. Si jamais je le retrouve !... Qu’avez-vous donc ? »

Jemmy venait de s’arrêter en poussant un cri de surprise :

« Ce que j’ai, voyez-le vous-même si vous avez des yeux.

— Est-ce possible ! s’écria François à son tour, l’empreinte n’est plus la même.

— Assurément, c’était d’abord celle d’un éléphant, et voilà maintenant que c’est celle d’un cheval indien.

— Je voudrais bien savoir ce que dirait le maître d’école s’il était ici ?

— Je pense qu’il ferait la même tête que nous.

— Je dois avouer, monsieur Jemmy, que la vôtre n’a pas l’air très spirituelle en ce moment. Mais il faut découvrir le mystère, car, comme disait le célèbre Archidiacre : « Donnez-moi un point d’appui, et je soulèverai le monde. »

— Archimède, vous voulez dire.

— Peut-être bien, le nom commence toujours par archi.

— Tâchons de trouver le point d’appui. »

La trace maintenant apparaissait et disparaissait tour à tour et s’évanouit enfin complètement.

« Incompréhensible ! déclara Jemmy. C’est peut-être, en fin de compte, l’Esprit de la Savane. Je voudrais bien voir comme un esprit est fait.

— Votre souhait est accompli. Retournez-vous, messieurs, s’il vous plaît, » dit une voix derrière eux.

S’étant retournés, ils aperçurent venant au-devant d’eux un individu de taille et de grosseur moyennes, au visage hâlé par le soleil et encadré d’une barbe blonde.

Il portait une tunique et des jambières à franges, de grandes bottes jusqu’au-dessus des genoux et un large feutre à grands bords orne de deux oreilles d’ours gris.

Il portait dans sa ceinture deux revolvers, un couteau et plusieurs sacs de cuir qui semblaient remplis de cartouches. Un lasso était passé sur son épaule gauche et à son cou, suspendu à un épais fil de soie, pendait le calumet de paix, dont le fourneau était orné de dessins indiens. Dans la main droite, il tenait un étrange petit fusil.

Le véritable chasseur des prairies ne brille pas habituellement par la propreté, il la méprise même chez les autres, Or ce jeune homme était aussi net que s'il était arrivé la veille de Saint-Louis. Son fusil reluisant semblait sortir des mains de l’armurier, ses bottes n’avaient pas une tache et ses éperons, pas trace de rouille. Ses mains mêmes étaient propres.

Les deux autres restaient muets de surprise.

« Eh bien ! continua l’étranger avec un sourire, je croyais que vous vouliez voir l’Esprit de la Savane. Si vous pensez avoir suivi ses traces, regardez-moi bien, car ces traces sont miennes.

— Ah ! par exemple, c’est très fort ! Et vous êtes Français ?

— J’ai cet honneur.

— Nous aussi, quelle bonne surprise !

— La mienne est double, puisque je rencontre deux Français. Si je ne me trompe, voici le gros Jemmy ?

— Comment savez-vous mon nom ?

— Quand on rencontre un gros chasseur sur un pareil coursier, on est sûr d’avoir devant soi Jemmy. Seulement, où vous êtes, on trouve aussi habituellement le long Davy, si je ne me trompe.

— Non, il est dans le voisinage à l’entrée de la vallée, au pied de la montagne.

— Ah ! c’est là que vous campez ?

— Oui. Mon compagnon ici présent s’appelle François.

— Alors Hobble Frank.

— Vous connaissez aussi mon nom ?

— Dame, je vois bien que vous boitez et votre nom est François. C’est vous qui habitez avec Masson, le tueur d’ours.

— Qui vous l’a dit ?

— Lui-même. Je l’ai rencontré, il y a quelques années. Où est-il actuellement ? Chez lui, sans doute, à cinq jours d’ici, je crois ?

— Non, il n’y est pas. Il est aux mains des Ogallalas, et nous sommes en route pour essayer de le délivrer.

— Vous m’inquiétez. Où est-ce arrivé ?

— Non loin d’ici. Ils l’ont emmené avec cinq autres prisonniers vers le Yellowriver pour l’immoler sur le tombeau de leurs chefs.

— Par vengeance, sans doute ?

— Assurément. N’avez-vous jamais entendu parler de Old Shatterhand ?

— Je crois que si, répondit l’étranger avec un singulier sourire.

— Il a tué jadis leur chef et deux autres Sioux, et c’est vers les tombeaux de leurs morts que se dirigeaient les Ogallalas quand Masson est tombé entre leurs mains.

— Comment l’avez-vous appris ? »

Frank raconta l’arrivée et toute l’histoire de Wohkadeh. L’étranger l’écouta avec intérêt, tout en ayant peine à se retenir de sourire quand l’accent du Gascon était un peu trop prononcé.

« Je vous souhaite de tout cœur de réussir, leur dit-il à la fin. Je m’intéresse tout particulièrement au jeune Martin Masson, peut-être le retrouverai-je ?

— C’est facile. Vous n’avez qu’à venir avec nous. Où est votre cheval ?

— Tout près d’ici, je l’ai quitté pour vous regarder passer.

— Vous nous aviez donc vu venir ?

— Oui, il y a une demi-heure que je vous observe examinant la piste étrange.

— Comment savez-vous qu’elle est étrange ?

— C’est la mienne.

— C’est vous qui nous avez ainsi trompés ?

— Si je vous ai vraiment trompés, c’est une grande satisfaction d’amour-propre pour moi que d’avoir induit en erreur un homme tel que le gros Jemmy ; mais ce n’est pas à vous que je voulais jouer ce tour. »

Le Gros ne savait trop que penser. Il hochait la tête, regardant son interlocuteur.

« Qui êtes-vous donc ? lui demanda-t-il.

— Vous avez vu tout de suite que j’étais nouveau venu dans ces parages, n’est-ce pas ?

— Eh ! oui, vos vêtements sont neufs et votre fusil bon à tirer les moineaux. Vous faites probablement partie d’une bande de touristes. Où avez-vous quitté le train ?

— A Saint-Louis.
— Et depuis combien de temps êtes-vous dans l'Ouest ?
— Depuis huit mois.
— Ah ! pardon ! Pas un gendarme ne le croirait. Je parie que vous êtes un professeur en excursion avec quelques collégiens pour étudier les plantes, les pierres et les papillons de ce pays. Laissez-moi vous donner un bon conseil. Hâtez-vous de quitter cette contrée. Ici la vie ne tient qu'à un cheveu et vous ne savez pas à quels dangers vous vous exposez.
— Oh ! que si. Tenez, tout près de cet endroit, il y a plus de quarante Schoschones.
— Ciel ! est-ce vrai ? Je ne sais plus que penser de vous.
— Beaucoup de gens déjà se sont trompés à mon sujet. Venez donc par ici. »
Il les emmena vers un pin superbe, de plus de trente mètres de haut, près duquel se tenait un magnifique cheval noir aux naseaux rouges et à la crinière ondulée. Sa selle et son harnais étaient travaillés à la manière indienne. Un manteau de caoutchouc était attaché à la selle, l'étui d'une longue-vue sortait d'une des poches.
A terre était un fusil à deux coups du plus grand calibre. Jemmy, l'ayant aperçu, le ramassa en s'écriant :
« Ce fusil, ce fusil, je le connais ! »
Et, se retournant vers son camarade François :
« François, sais-tu quel est l'homme que nous avons devant nous ?
— Non, je n'ai ni son extrait de naissance ni son certificat de vaccination.
— Trêve de plaisanteries ! Nous avons devant nous Old Shatterhand !
— Old Shat..., balbutia le boiteux en reculant de quelques pas. Je ne me le figurais pas du tout comme ça.
— Moi non plus.
— Comment alors, messieurs ? demanda le chasseur en riant.
— Je le croyais haut et large comme le colosse de Rhodes.
— Oui, un géant.
— Ma réputation est plus grande que mon mérite, voilà tout.
— Ah ! on raconte de vous des choses...
— Peuh ! laissons cela. Je vais vous expliquer plutôt comment j'ai obtenu ces empreintes à l'aide de deux raquettes de roseaux entrelacés que j'ai fabriquées hier pour tromper mes poursuivants. Je les avais attachées aux pieds de mon cheval.
— Mille tonnerres ! repartit François, la lumière se fait enfin dans mon cerveau.
— J'ai retiré cet appareil ici pour permettre à mon cheval d'aller plus vite dès que j'ai eu des indices sûrs de la présence d'indiens.
— Vous avez trouvé des traces d'indiens ?
— Non, cet arbre est le point de rencontre où j'ai rendez-vous aujourd'hui avec Winnetou.
— Winnetou, dit Jemmy, le chef des Apaches est donc par ici ?
— Oui, il m'a précédé et m'a laissé un signe pour m'annoncer son prochain retour. Où est-il en ce moment, je ne sais, sans doute à guetter les Schoschones.
— Est-ce qu'il est averti de leur présence ?
— C'est lui qui me l'a apprise par des signes taillés à coups de couteau dans l'écorce des arbres. Je n'ai qu'à l'attendre.
— Vous restez ici ?
— Oui, jusqu'à son retour. Après quoi nous chercherons où camper. Nous avons bien un projet ; mais, s'il y consent, je suis prêt à vous accompagner à Yellowstone.
— Vraiment, vraiment ! dit Jemmy tout joyeux. Alors, je jure que nous délivrerons les prisonniers.
— Ne soyez pas si confiants. Je suis... »
Il s'arrêta, car Frank venait de pousser un cri d'effroi et montrait du doigt une troupe de cavaliers indiens qui apparaissaient entre les buissons dans la plaine de sable.

« Vite à cheval, pour rejoindre les vôtres, leur conseilla Old Shatterhand. Vous n'avez pas encore été vus, je vous suis.

— Les coquins vont trouver nos traces.

— Partez toujours, partez vite, c'est votre seul espoir de salut.

— Mais ils vont vous découvrir.

— Ne vous inquiétez pas de moi. En avant, en avant ! »

Ils partirent au grand galop. Old Shatterhand, après avoir regardé minutieusement autour de lui, vit à sa grande satisfaction que les deux hommes n'y avaient pas laissé de traces. Alors il mit son grand fusil sur son épaule, puis il dit à son cheval en apache : « *Penujil* (venir), » et il gravit le tertre, suivi de l'animal comme d'un chien. Quand ils furent arrivés tous deux au sommet, sous les arbres, il posa la main sur le cou de son cheval en disant : « *Ischkuhsch* (dormir). » Et aussitôt l'animal se coucha et resta immobile.

Les Schoschones venaient de trouver la trace et s'avançaient rapidement en la suivant. Quelques-uns descendirent à l'endroit où elle disparaissait.

« *Ive, ive, mi, mi !* (ici, ici, en avant, en avant !) » cria l'un d'eux.

Et, tournant le dos à Old Shatterhand, ils repartirent au galop dans la direction que les deux Français avaient prise quelques instants auparavant.

Le cheval fit alors entendre un léger hennissement, comme pour donner un avertissement à son maître, qu'il regardait de ses bons grands yeux en tournant la tête vers le ciel. Le chasseur prit sa carabine, mit un genou en terre et visa la cime des arbres. Toutefois il reposa bientôt son arme, il venait d'apercevoir entre les branches des mocassins garnis de pointes de porc-épic et il savait que l'homme qui chaussait ces mocassins était son meilleur ami.

V

WINNETOU

Le nouveau venu était habillé tout comme Old Shatterhand, à l'exception de grandes bottes au lieu de mocassins. Sa tête était également découverte. Son épaisse et longue chevelure noire était disposée en forme de casque et entremêlée d'une peau de crotale. Il n'avait pas besoin de porter la plume d'aigle pour être reconnu comme chef et vénéré de tous. Il portait autour du cou une amulette, le calumet de paix et un triple collier de griffes d'ours, trophée qu'il s'était acquis au prix de sa vie. Il tenait à la main un fusil à deux coups dont la crosse était agrémentée de clous d'argent. C'était le fameux fusil qui ne manquait jamais son coup. L'expression de son visage grave était d'une beauté mâle presque romaine, ses pommettes étaient à peine saillantes et la couleur de sa peau mate avec un léger reflet bronzé : c'était Winnetou, le chef des Apaches, le plus beau des Indiens.

Son nom était connu dans toutes les huttes, à tous les foyers. Juste, sage, fidèle, brave jusqu'à la témérité, loyal, ami et protecteur de tous les opprimés, qu'ils soient de race rouge ou blanche, il était connu dans tous les Etats-Unis et même au delà de leurs frontières.

Old Shatterhand s'était relevé. Il voulut parler, mais Winnetou l'arrêta d'un geste de la main et lui fît comprendre d'un autre geste qu'il devait écouter. Des sons monotones leur arrivaient du lointain et se rapprochaient rapidement. C'étaient trois notes sur une tierce mineure et la tonique qui s'achevaient en un cri aigu de joie sur la quinte.

Puis ce fut un galop de chevaux et les cris devinrent distincts. Ils se composaient d'un seul mot : *totsi-wuw*, *totsi-wuw*, ce qui veut dire : « scalp » Alors Old Shatterhand comprit que les deux Français n'avaient pu échapper aux Schoschones.

Ces derniers passèrent, selon leur habitude, en file indienne, mais au milieu de la file, ils avaient placé leurs deux prisonniers.

Ceux-ci avaient été dépouillés de leurs armes et attachés sur les chevaux par des lassos. Ils ne trahirent pas d’un seul regard la présence de leur sauveteur qu’ils savaient proche. La troupe disparue, on entendit encore un moment le monotone : *totsi-wuw*, puis tout se tut.

Winnetou, sans dire un mot, s’était éloigné. Il revint au bout de dix minutes, suivi de son cheval, qui était de même race et de même couleur que çelui de Old Shatterhand.

« Le chef des Apaches a-t-il découvert l’emplacement où les guerriers Schoschones ont établi leur campement ? demanda ce dernier.

— Winnetou a suivi leurs traces. Ils remontent dans le lit desséché du torrent à gauche. Au delà de la hauteur, ils ont dressé leurs tentes dans une *nastla-athchle* (vallée en forme de marmite).

— Sont-ce leurs tentes d’habitation ?

— Non, leurs tentes de guerre. Leur chef est Oihtka- Petay (le Vaillant Buffle). Winnetou a vu son visage de loin et l’a reconnu à trois cicatrices sur la joue.

— Et qu’a décidé mon frère rouge ? Winnetou n’a pas l'intention de se montrer aux Schoschones, non pas qu’il les craigne, mais parce qu’il ne veut pas d’un combat inévitable, où il serait obligé de tuer quelqu’un des leurs qui ne lui ont jamais fait de



Il tenait à la main un fusil à deux coups.

mal. Mais puisqu’ils ont fait prisonniers les visages pâles, que mon frère veut délivrer, Winnetou aidera à son frère.

— Mon frère a-t-il deviné quels sont ces visages ?

— Winnetou a vu le gros, que l’on appelle Jemmy, l’autre boitait, et son cheval et son costume étaient si frais, qu’il ne devait pas les avoir depuis longtemps. Il ne doit pas

demeurer loin d'ici ; ce devait être celui que les visages pâles appellent Hobble-Frank. C'est le compagnon du tueur d'ours.

— Mon frère rouge a deviné juste. S'il a vu Hobble-Frank boiter, c'est qu'il était près de nous pendant que nous parlions.

— Oui, Winnetou était déjà revenu sur la hauteur pendant que son ami parlait avec les blancs. »

Old Shatterhand lui raconta alors tout ce qu'il avait appris de Jemmy et de François le Boiteux.

L'Apache, après avoir écouté attentivement, répliqua :

« Ugh ! Les chiens de Sioux vont apprendre que Old Shatterhand et Winnetou ne souffriront pas que le tueur d'ours meure au poteau des supplices. Nous allons délivrer aujourd'hui le Gros et le Boiteux, et nous irons ensuite avec eux vers le Yellowstoneriver.

— Mon frère rouge a deviné mon désir. Nous ne sommes pas venus ici pour verser le sang des Peaux-Rouges, mais nous ne permettrons pas non plus que l'innocent soit immolé par les Sioux Ogallalas. Winnetou doit aller avec ceux qui sont partis pour les délivrer. »

Ils firent descendre leurs chevaux, les enfourchèrent et prirent la direction par laquelle Jemmy et François s'étaient enfuis sans succès.

La nuit approchait, ils se hâtèrent et atteignirent bientôt l'endroit où les Schoschones avaient rattrapé les fugitifs. Ils s'y arrêtèrent un instant pour examiner les traces.

« Il n'y a pas eu de combat, dit Winnetou.

— S'ils s'étaient défendus, ils ne seraient pas sortis vivants des mains des Schoschones. Ils se sont rendus à merci pour éviter sagement un combat qui leur eût été funeste. »

Winnetou traça de la main un signe étrange et expressif en disant :

« Le courage est la parure de l'homme ; mais il vainc plus d'ennemis par la sagesse que par le tomahawk. »

Ils continuèrent à chevaucher vers le Sud jusqu'au pied de la colline, à gauche de laquelle se trouvait le lit de l'ancien lac.

« Mon frère a-t-il un plan pour délivrer les deux blancs ? demanda Old Shatterhand.

— Winnetou n'a pas besoin de plan, il va retourner vers les Schoschones et délivrer les prisonniers. Ces Indiens prouvent qu'ils sont des têtes sans cervelles.

— Oui, aucun d'eux n'a réfléchi que les chasseurs blancs pouvaient ne pas être seuls ici. Si cette idée leur était venue, ils auraient envoyé des éclaireurs. Nous n'avons donc point à craindre leur sagesse, si leur chef avait été là en personne, il aurait sûrement placé quelques sentinelles.

— Elles n'auraient rien trouvé, car Winnetou et Old Shatterhand auraient su attirer les yeux de leur côté et tromper ces hommes. »

Ils avaient atteint l'endroit où la gorge débouchait au pied de la hauteur. Malgré l'obscurité, ils parvinrent à distinguer la trace de ceux qu'ils cherchaient et la suivirent vers la droite.

La gorge était assez large et d'un accès facile. Les cavaliers y entrèrent rapidement sans que leurs chevaux déferrés fissent le moindre bruit. Ils aperçurent alors comme une petite vallée parallèle qui les rendit perplexes. Mais le cheval de Winnetou se mit à gratter la terre en hennissant légèrement, ce qui indiquait toujours le voisinage d'un étranger ou même d'un ennemi.

« Nous sommes dans la bonne voie, pensa le blanc ; allons vers la gauche. Le cheval veut nous dire qu'il s'y trouve quelqu'un. »

En effet, au bout de dix minutes ils aperçurent un feu qui flambait à une centaine de pas. Devant le feu étaient assises trois personnes dont les traits étaient assez difficiles à reconnaître en raison de leur éloignement.

« Ils ne sont que trois ; or nous en cherchons quatre, dit Winnetou. Avant de nous montrer, il faut savoir qui nous avons devant nous.

— J'irai seul y voir, dit Old Shatterhand en descendant de cheval.

— Bon, Winnetou attendra, » dit l'Indien en mettant également pied à terre.

Tandis qu'il allait se poster avec les chevaux près de la paroi rocheuse, Old Shatterhand se glissait d'un arbre à l'autre pour mieux observer les trois hommes, dont il pouvait même entendre les paroles.

C'étaient Davy avec Wohkadeh et Martin. Bob, le nègre, était absent. Le brave noir avait pris l'expédition très au sérieux, et sitôt son repos pris il avait déclaré qu'il allait monter la garde pour la sûreté de son jeune masser et des deux autres massers. Davy avait bien essayé de l'en détourner, mais inutilement. Il revenait d'examiner l'autre côté de la gorge et reprenait sa place au feu, juste comme Old Shatterhand s'était mis en observation.

« Bob, dit Davy, reste donc là. A quoi bon s'agiter ainsi. Il n'y a sûrement pas d'hommes des prairies par ici.

— Comment masser Davy savoir ? répondit Bob. Les Indiens être partout, droite, gauche, en haut, en bas, dessous, dessus, derrière, devant.

— Et dans la tête, dit le Long en riant.

— Masser rire, Bob connaître son devoir, et pas faire de fautes quand Indiens venir. Massa Bob tuer eux tout de suite. »

Il avait coupé le tronc d'un jeune pin et le tenait de sa poigne puissante. Cette arme valait pour lui tous les fusils du monde. Il se remit à marcher vers l'endroit où se trouvait Winnetou. Old Shatterhand prévit un incident, il ne se trompait pas.

Les chevaux indiens ont peu de sympathie pour les nègres. Quand les deux coursiers sentirent Bob, ils commencèrent à devenir inquiets. Winnetou aperçut alors le nègre et se douta, d'après le récit de Old Shatterhand, que celui-ci était un ami. Il le laissa donc approcher.

Un des chevaux se mit à hennir. Bob l'entendit et écouta. Un nouvel hennissement lui indiqua qu'il y avait quelqu'un dans le voisinage.

« Qui être là ? » demanda-t-il.

Pas de réponse.

« Alors, vous tous mourir. »

Et, brandissant son gourdin, il s'avança. Le coursier de Winnetou secoua sa crinière et ses yeux devinrent étincelants. Il se cabra, et ses pattes de devant se dressèrent devant Bob.

Ce dernier crut avoir affaire à un géant, il vit deux yeux fulgurants et au-dessus de sa tête un sabot qui l'envoya rouler de côté.

Bob était bien un garçon brave, mais il crut qu'il lui était impossible de se mesurer avec un tel adversaire.

Il laissa donc tomber son gourdin et se mit à hurler de toute la force de ses poumons.

« Malheur à moi ! au secours, au secours ! Lui vouloir tuer massa Bob, lui vouloir avaler massa Bob, au secours ! »

Les trois hommes près du feu ne firent qu'un bond près de lui.

« Qu'y a-t-il ? demanda Davy.

— Un géant, un fantôme, un esprit vouloir étrangler Bob.

— Quelle sottise ! Où donc ?

— Là-bas près du rocher.

— Allons, ne te rends pas ridicule, les fantômes n'existent pas.

— Massa Bob voir lui.

— C'est sans doute quelque roc.

— Pas roc.

— Ou un arbre.

— Pas arbre, c'est être vivant.

— Tu t'es trompé.

— Bob pas trompé, gros fantôme haut comme ça, et il tendait sa main aussi haut que possible au-dessus de sa tête. Lui avoir z'yeux comme feu, bouche comme dragon et renverser Bob, lui avoir longue barbe. »

Il s'agissait probablement de la crinière du cheval entrevue par Bob dans l'obscurité.

« Tu ne sais pas ce que tu dis, ajouta Davy.

— Oh ! massa Bob savoir et voir. Masser Davy aller et voir aussi.

— Allons-y. »

Mais il s’arrêta au son d’une voix derrière lui :

« Restez tranquille, maître Davy, disait-elle ; il ne s’agit pas d’un fantôme. »

Davy se retourna, sou fusil en joue, imité aussitôt par Wohkadeh et Martin. Les trois canons étaient dirigés sur Old Shatterhand, qui s’était relevé et caché derrière un arbre.

« Bonsoir ! leur cria-t-il. Reposez vos armes, je vous en prie. Je viens en ami vous saluer de la part de Jemmy et de François le Boiteux. »

Les trois hommes abaissèrent leurs armes.

« Nous saluer de leur part, les avez-vous donc rencontrés ?

— Oui, au bord du lac de Sang, où les a conduits des empreintes d’éléphant.

— C’est bien-ça. Avez-vous découvert quel était cet éléphant ?

— Oui, c’était mon cheval.

— A-t-il donc des pieds si larges ?

— Non, mais je lui avais mis des raquettes de roseaux pour tromper les Indiens. »

Le Long comprit ce dont il s’agissait.

« Que vous êtes donc habile ! dit-il.

— Pas autant que vous, si vous pouvez me dire quel fantôme a aperçu votre nègre.

— Je parie avaler cent balles sans beurre ni persil si ce n’était pas encore votre cheval.

— Vous avez deviné.

— Ce n’était pas difficile. Et dites-moi à votre tour où sont François et son compagnon. Pourquoi ne sont- ils pas revenus avec vous ?

— Parce qu’on les en a empêchés. Ils ont été invités à souper par une troupe de Schoschones. »

Le Long eut un geste d’effroi.

« Grands dieux ! voulez-vous me dire qu’ils ont été faits prisonniers ?

— Oui, ils ont été surpris et emmenés.

— Par les Schoschones ? Il ne nous manquait plus que cela. Vite, Wohkadeh, Martin, Bob, à cheval, il nous faut rattraper les Schoschones...

— Arrêtez, messieurs, leur dit Old Shatterhand, savez-vous seulement où sont les Schoschones.

— Non, je compte sur vous pour nous le dire.

— Et combien ils sont ?

— Croyez-vous que je vais m’amuser à aller compter les gens quand il s’agit de sauver mon gros Jemmy ? Qu’ils soient cent ou seulement deux, il faut qu’ils me le rendent.

— Attendez un peu, nous avons encore quelque chose à nous dire. Voici un camarade qui voudrait bien vous dire bonsoir. »

Winnetou, voyant que Old Shatterhand parlait avec les hommes, s’était rapproché peu à peu. Le long Davy fut un peu surpris de voir un Peau-Rouge en compagnie du blanc, cependant il ne sembla pas attacher grande importance au chef, car il reprit :

« Un Peau-Rouge et tout frais sorti de l’œuf comme vous. Vous n’êtes certainement pas un homme de l’Ouest.

— Pas absolument, vous avez deviné cela tout de suite.

— Et cet Indien est sans doute aussi un débutant qui s’est fait donner quelques poignées de terre par le grand-père à Washington.

— Cette fois, vous vous trompez.

— Ça m’étonne.

— C’est comme cela. Mon compagnon n’est pas homme à se faire donner quelque chose par le président des États-Unis. Plutôt... »

Il fut interrompu par un cri de surprise de Wohkadeh. Le jeune Indien, s'étant rapproché de Winnetou, avait remarqué l’arme que ce dernier tenait à la main.

« *Uff ! uff !* s’écria-t-il, *Maza-skamon-za-wakon !* : le Fusil d’argent !). »

Le Long comprenait assez de sioux pour savoir ce que Wohkadeh voulait dire.

« Le Fusil d'argent, répéta-t-il, comment, ici ? En vérité...

— C'est Maza-stramon-za-wakon, reprit Wohkadeh. Ce guerrier rouge est donc Winnetou, le grand chef des Apaches.

— Mille tonnerres ! s'écria Davy, mais alors, si ce gentilhomme est vraiment Winnetou, celui-ci... »

Il s'arrêta, resta un moment la bouche ouverte, puis, frappant des mains et faisant un saut de joie :

« Si celui-ci est Winnetou, continua-t-il, celui-là, c'est Old Shatterhand, car l'un ne va pas sans l'autre, tout comme le gros Jemmy et moi, n'est-ce pas vrai ?

— Oui, vous ne vous trompez pas.

— Je suis si content, que je voudrais pouvoir décrocher toutes les étoiles du ciel pour les accrocher aux arbres et fêter, par une illumination monstre, le soir où j'ai fait votre connaissance. Bienvenus, messieurs, bienvenus à notre feu, et oubliez les sottises que nous avons dites. »

Il tendait les mains et serrait les leurs avec enthousiasme. Bob, lui, ne disait rien ; il avait honte d'avoir pris un cheval pour un fantôme. Wohkadeh s'était reculé jusqu'aux arbres et laissait ses regards errer de l'un à l'autre des nouveaux venus, car chez les Indiens un jeune homme aurait commis une grosse faute en s'approchant d'hommes plus âgés. Martin Masson examinait aussi les deux héros dont il avait entendu raconter tant d'exploits.

Winnetou, après s'être laissé serrer la main par Davy, s'était contenté de saluer les autres avec sa gravité habituelle. Old Shatterhand, au contraire, plus sociable et plus enjoué, leur serra la main à tous, même à Bob. Ceci toucha si profondément Wohkadeh, que, mettant sa main droite sur son cœur, il dit à voix basse :

« Wohkadeh donnera volontiers sa vie pour Old Shatterhand. *Howgh !* »

Après les salutations, tous se rassirent près du feu. Old Shatterhand parla, tandis que Winnetou bourrait son calumet. Ce signe de paix réjouit Davy et le confirma dans l'espoir que les deux amis essaieraient de délivrer Jemmy et François avant d'aller avec eux au Yellowstone.

Winnetou avait tiré quelques bouffées de son calumet ; il le passa ensuite à la ronde, et, quand chacun eut fumé à son tour, on fit les préparatifs de départ.

A la sortie de la gorge, tous les six se dirigèrent vers le Nord, derrière Winnetou, qu'ils devaient suivre à une certaine distance, et conduits par Old Shatterhand, à qui ils avaient promis d'obéir.

Winnetou avait attaché aux pieds de son cheval les raquettes d'Old Shatterhand.

« Pourquoi donc ? demanda Davy.

— Pour ne pas éveiller par le moindre bruit les soupçons du Vaillant Buffle, le chef des Schoschones, qui est plus méfiant qu'eux et pourrait bien envoyer quelques éclaireurs.

— A quoi bon, comment ces individus nous trouveraient-ils dans l'obscurité ?

— Cette réponse m'étonne de vous, Davy. Cette contrée est très connue des Schoschones,

— Et puis ?

— Ils savent très bien que vous ne pouvez être ailleurs que dans cette gorge, comme Winnetou s'en doutait aussi, du reste. C'est pourquoi il a pris les devants pour nous éviter d'être aperçus par quelque espion.

— Oui, et comment l'Apache pourra-t-il les voir sans être aperçu lui-même ou tout au moins entendu ?

— Cette question n'est même pas à poser quand il s'agit de Winnetou. D'abord, il a un cheval extraordinaire qui l'avertira de toute approche humaine comme il nous a avertis de la vôtre tout à l'heure. Et l'Apache lui-même a les sens aussi développés que l'animal sauvage. Il a même comme un sixième sens, une certaine faculté de pressentir, un instinct qui l'avertit mieux que ses propres yeux.

— Hum ! je crois que j'en ai aussi un peu.

— Moi aussi, mais il n’y a pas de comparaison possible avec Winnetou. De plus, le bruit du pas de son cheval est étouffé par les raquettes.

— Je dois avouer que je me sens bien petit garçon devant vos raisonnements. Je comprends maintenant pourquoi Winnetou nous a demandé de vous obéir et, pour ma part, je n’y manquerai point à l’avenir.

— Je ne vous demande pas l’obéissance, mais seulement votre concours.

— Que ferons-nous donc si nous rencontrons des espions ? Les tuerons-nous ?

— Non, le sang humain est un liquide trop précieux. Winnetou et Old Shatterhand ne l’ont encore jamais versé que dans un cas d’absolue nécessité. Je suis l’ami des Indiens, je sais qu’on les force à livrer la bataille du désespoir, et c’est pourquoi je ne voudrais pas commettre un meurtre sur eux.

— Mais comment voulez-vous les mettre hors d’état de nuire sans les tuer ? Ils vont sûrement nous attaquer avec leurs fusils, leurs tomahawks et leurs couteaux.

— Peuh ! Attendons-nous... Mais arrêtez, je crois que voici l’Apache. »

La silhouette de Winnetou se dressait, en effet, devant eux.

« Deux Indiens, leur dit-il brièvement.

— Bon, répondit Old Shatterhand. Winnetou, Davy et moi resterons ici. Que les autres s’en aillent vite dans la salle, qu’ils emmènent nos chevaux et attendent jusqu’à ce que nous les appelions. »

Dès que les autres se furent éloignés :

« Qu’allons-nous faire ? demanda Davy.

— Rien ; épier seulement, répondit Old Shatterhand. Adossez-vous aux arbres afin de n’être pas vus. Les voilà qui arrivent.

— *Schi darteh, ni owjeh* (moi celui-ci, et toi celui- là), » murmura l’Apache en faisant un geste de la main de droite à gauche. Puis il disparut.

Le Long se colla contre un arbre ; à deux pas de lui, Shatterhand s’était mis à plat ventre. Les deux Schoschones arrivaient à vive allure, parlant entre eux ; ils allaient passer.

Old Shatterhand se souleva et prit son élan.

« *Saritch* (chien) ! » cria un des cavaliers.

Il ne put en dire plus long.

Davy s’avança. Il vit deux hommes sur un cheval ou plutôt quatre hommes sur deux chevaux, les deux assaillants en arrière des deux assaillis. Les chevaux, effrayés, se cabraient et essayaient en vain de les jeter à bas. Ils furent calmés en un instant.

« *Surki* ? demanda le blanc.

— *Sarki* (fini) ! » répondit Winnetou.

Old Shatterhand sauta à bas du cheval, l’homme évanoui entre ses bras.

« Hallo ! cria-t-il, arrivez. »

Wohkadeh, Martin et Bob accoururent à cet appel.

« Nous les tenons. Attachez-les sur les chevaux ; ils nous accompagneront et nous aurons ainsi deux otages de valeur. »

Les Schoschones revinrent bientôt à eux. Ils furent désarmés, on leur lia les mains et on les attacha ensuite sur leurs chevaux. Old Shatterhand leur fît comprendre que le moindre geste de résistance leur coûterait la vie. Puis on se remit en route, Winnetou toujours en avant.

Ils atteignirent le torrent desséché en gardant le plus profond silence, et au bout d’une demi-heure ils retrouvèrent Winnetou, qui les attendait.

« Mes frères peuvent descendre, leur dit-il, les Schoschones ont passé ici pour gravir la hauteur, il faut nous mettre à leur poursuite. »

Après bien des difficultés, on arriva au but fixé. L’Apache s’arrêta.

« Mes frères sont arrivés, dit-il ; ils peuvent attacher leurs chevaux et lier les prisonniers aux arbres. »

L’ordre fut exécuté et un mouchoir placé sur la bouche des Schoschones pour les empêcher de parler ou d’appeler.

« Suivez-moi, » dit ensuite l'Apache à ses compagnons.

Il les conduisit à quelques pas de là vers un endroit où la hauteur s'abaissait en pente assez escarpée. Et en bas, dans la fameuse vallée en forme de marmite, brûlait un grand feu.

« Alors, c'est par là qu'est mon Gros ? demanda Davy. Qu'est-ce qu'il peut bien faire ?

— Ce que peut faire un prisonnier des Indiens : rien, répondit le jeune Masson.

— Oh ! vous connaissez mal Jemmy, mon garçon. Il a sûrement déjà réfléchi à la manière d'aller se promener cette nuit sans en demander la permission aux Peaux-Rouges.

— Il lui serait difficile de le faire sans nous. Aussi je crois plutôt qu'il nous attend.

— Alors ne perdons pas de temps et descendons.

— Oui, un à un, avec précaution et sans bruit. Wohkadeh restera, le couteau à la main, près des chevaux et des prisonniers, » dit Old Shatterhand.

— Uff ! » répliqua le jeune Indien, ravi de la mission de confiance qui lui était donnée.

Les cinq hommes commencèrent alors leur périlleuse descente, Winnetou en avant, suivi de Old Shatterhand, de Masson, puis Davy, et enfin Bob.

Il leur fallut plus de trois quarts d'heure pour faire un trajet qui leur aurait demandé au plus cinq minutes en plein jour.

Le feu flambait à la manière du feu des blancs, sans qu'on eût pris les précautions habituelles aux Indiens pour le dissimuler.

Les Schoschones se croyaient donc bien à l'abri de toute attaque, et une odeur de viande grillée se répandait dans la vallée. Le feu était au centre d'un triangle formé par trois tentes, dont l'une était ornée de plumes d'aigle, celle du chef, sans doute. Les chevaux paissaient alentour en liberté. Les guerriers, venus près du feu, se taillaient des tranches d'un rôti qui cuisait suspendu à une branche au-dessus de la flamme. Quelques sentinelles allaient et venaient lentement.

« Quelle diable d'histoire ! grogna Davy. Gomment allons-nous tirer nos camarades de là ? Qu'en dites-vous, messieurs ?

— Donnez-nous d'abord votre avis, maître Davy, répondit Old Shatterhand.

— Le mien, je n'en ai pas.

— Cherchez un peu.

— Cela ne servirait à rien. Je me figurais que les choses iraient autrement. Ces vauriens rouges n'ont pas d'esprit. Ils sont là à banqueter autour du feu entre les tentes, de sorte qu'il nous est impossible d'entrer dans aucune d'elles.

— Vous aimez ce qui est facile. Peut-être aviez-vous espéré trouver des rails aboutissant à la tente pour vous permettre de ramener votre Jemmy par tramway.

— Si l'on savait seulement dans quelle tente ils se trouvent !

— Probablement dans celle du chef.

— Je propose une chose. Glissons-nous le plus possible en avant, et aussitôt que nous les apercevrons, précipitons-nous sur eux en poussant des cris et en faisant un bruit effroyable. Les Schoschones nous croiront au nombre de cent et se sauveront de peur. Nous sortirons les prisonniers de la tente et fuirons avec eux aussi vite que possible. Cela vous va-t-il ?

— Pas le moins du monde.

— Pensez-vous avoir trouvé quelque chose de mieux ?

— Mieux, je ne le soutiendrais pas, mais un peu plus sensé.

— Monsieur, est-ce une insulte ? Je suis le long Davy.

— Je le sais depuis quelque temps. Il ne s'agit pas d'insulte. Vous voyez bien que les Indiens sont armés et, en admettant qu'ils soient surpris par notre attaque, ils se remettront bien vite de leur surprise pour tomber sur nous, dix contre un. Et même si, dans ces conditions, nous étions vainqueurs, il coulerait beaucoup de sang. Ne vaudrait-il pas mieux trouver un moyen d'arriver au même but sans effusion de sang ?

— Il est peut-être trouvé. Nous allons voir ce que Winnetou en pense. »

Les deux chefs causèrent un instant ensemble en langue apache. Old Shatterhand se retourna alors vers Davy :

« Restez ici, lui dit-il. Winnetou et moi allons leur jouer un tour de notre façon. Si nous n'étions pas revenus dans deux heures, gardez-vous de bouger ou de rien entreprendre. Vous n'interviendrez que si vous entendez trois fois le chant du grillon.

— Comment intervenir ?

— En vous rapprochant aussi vite et aussi silencieusement que possible de la tente la plus proche de nous. Je vais m'y glisser avec Winnetou. Si nous avons besoin de vous, je vous ferai le signe convenu.

— Comment pourrez-vous imiter le cri du grillon ?

— A l'aide d'un brin d'herbe tendu entre les deux pouces et appuyé sur la bouche. Il suffit de souffler en faisant « frrr frrr ». Il faut naturellement un peu d'exercice pour y arriver.

— Ne perdons pas de temps en paroles, dit Winnetou ; allons.

— Bien ; emportons-nous nos signes ?

— Oui, il faut que les Schoschones sachent à qui ils ont eu affaire. »

Ils coupèrent de courts rameaux au buisson le plus proche et les mirent dans leur ceinture. Ils comptaient faire avec eux les signes que tous les Peaux-Rouges connaissaient pour être les leurs. Ils ne prirent pas leurs fusils. Puis ils se mirent à ramper vers la tente qui était environ à quatre-vingts pas d'eux.

VI

CHEZ LES SCHOSCHONES

Il faut une force et une adresse extraordinaires quand on veut ramper sans laisser de traces. Il faut se mouvoir à l'aide du bout des doigts et des orteils sur lesquels porte tout le poids du corps, qui ne doit pas toucher à terre. On est à la merci d'une crampe aussi dangereuse que celle des nageurs, car elle attire souvent l'attention de l'adversaire et par suite la mort.

Il faut de plus ne poser les doigts qu'après avoir soigneusement tâté le terrain, afin d'éviter le moindre bruissement ou craquement qu'un homme des prairies percevrait aussi.

Il faut encore que les doigts de pied viennent se poser à l'endroit exact où étaient les doigts des mains, pour éviter toute empreinte distincte.

Enfin, il fallait ici que l'Indien s'efforçât de mettre ses doigts là où le blanc qui le précédait avait mis les siens. Les deux hommes ne pouvaient donc avancer que très lentement.

L'herbe était assez haute pour dissimuler leurs corps, mais elle ne s'en prêtait que plus facilement à la formation d'une trace.

Plus les chefs avançaient, plus ils remarquaient les particularités du campement. Une sentinelle passait et repassait devant eux. Comment arriver à la tente sans être vus ?

« Winnetou doit-il s'emparer du gardien ? demanda le chef apache comme dans un souffle.

— Non, répondit Old Shatterhand, je m'en rapporte à mon coup de poing. »

Ils continuèrent à se glisser sans bruit entre les hautes herbes pour se rapprocher de la sentinelle.

Celle-ci paraissait jeune et n'avait d'autres armes qu'un couteau dans sa ceinture et un fusil sur l'épaule. Sur son visage étaient tracées des raies rouges et noires, couleurs de la guerre.

Son attention semblait attirée vers le camp, peut-être parce que le fumet de la viande grillée avait pour elle plus d'attraits que la garde. Du reste, eût-elle même regardé du côté des deux hommes, qu'elle ne les eût pas aperçus, tant ceux-ci avaient soin de se tenir dans l'ombre de la tente.

Arrivés à huit pas de la sentinelle, qui se trouvait également dans l’ombre :

« Vite ! » chuchota Winnetou.

Old Shatterhand se dressa, deux bonds formidables l’amenèrent derrière l’Indien, qui, se retournant brusquement, reçut à la tempe un coup de poing formidable. L’homme s’écroula comme une masse.

En deux bonds semblables, Winnetou fut près de lui.

« Est-il mort ? demanda-t-il.

— Non, évanoui.

— Que mon frère le ligote. Winnetou va prendre sa place. »

Et, mettant le fusil du mort sur son épaule, il se mit à imiter l'allure du Schoschone, avec qui il était facile de le confondre.

Pendant ce temps, Old Shatterhand avait pénétré jusqu’à la tente du chef, il essayait d’en soulever la toile. Ne pouvant y parvenir, il la détacha du piquet.

C’était là une opération fort délicate, qu’il mena à bien cependant. Il put alors regarder dans l’intérieur de la tente et s’aperçut avec surprise que seul le chef y était, assis sur une peau de buffle. Il fumait le kinnik-kinnik odorant, fait d’un mélange de tabac et d’écorce de saule ou des feuilles du chanvre sauvage, en regardant par la tente entr’ouverte la scène qui se passait autour du feu. Il tournait le dos à Old Shatterhand.

Celui-ci se rendait bien compte de ce qu’il y avait à faire, mais il ne voulait pas l’entreprendre sans l’assentiment de Winnetou.

Il laissa donc retomber la toile et, saisissant un brin d’herbe, fit entendre une modulation semblable au chant du grillon.

« *Tho-ing-Kai* (le grillon chante), » dit un Schoschone.

S’il avait su quel était ce grillon !

En tout cas, l’Apache avait compris l’appel et s’était avancé lentement tout contre les tentes.

« Que signifie l’appel de mon frère ? chuchota-t-il.

— Qu’il faut changer nos plans, répondit Old Shatterhand aussi bas. Les prisonniers ne sont pas dans la tente du chef.

— Voilà qui n’est pas bon, car il va nous falloir reçuler pour nous glisser jusqu’à l’autre tente et le jour se lèvera pendant ce temps.

— Ce n’est peut-être pas nécessaire, puisque Oithka-Petay est assis seul dans la sienne.

— Il n’est même pas nécessaire d’aller chercher les prisonniers.

— C’est ce que je pensais. Quand nous nous serons emparés du chef, il sera facile de forcer les Schoschones à nous remettre Jemmy et François.

— Mon frère a raison. Les Schoschones peuvent-ils, de leur feu, voir dans l’intérieur de la tente ?

— Oui ; toutefois la clarté de la flamme ne vient pas jusqu’à l’endroit où nous nous trouvons.

— Ils s’apercevront cependant de suite que leur chef n’y est plus assis.

— Ils penseront qu’il s’est retiré dans l’ombre. Que mon frère Winnetou se tienne prêt à me venir en aide au cas où une première attaque ne réussirait pas. »

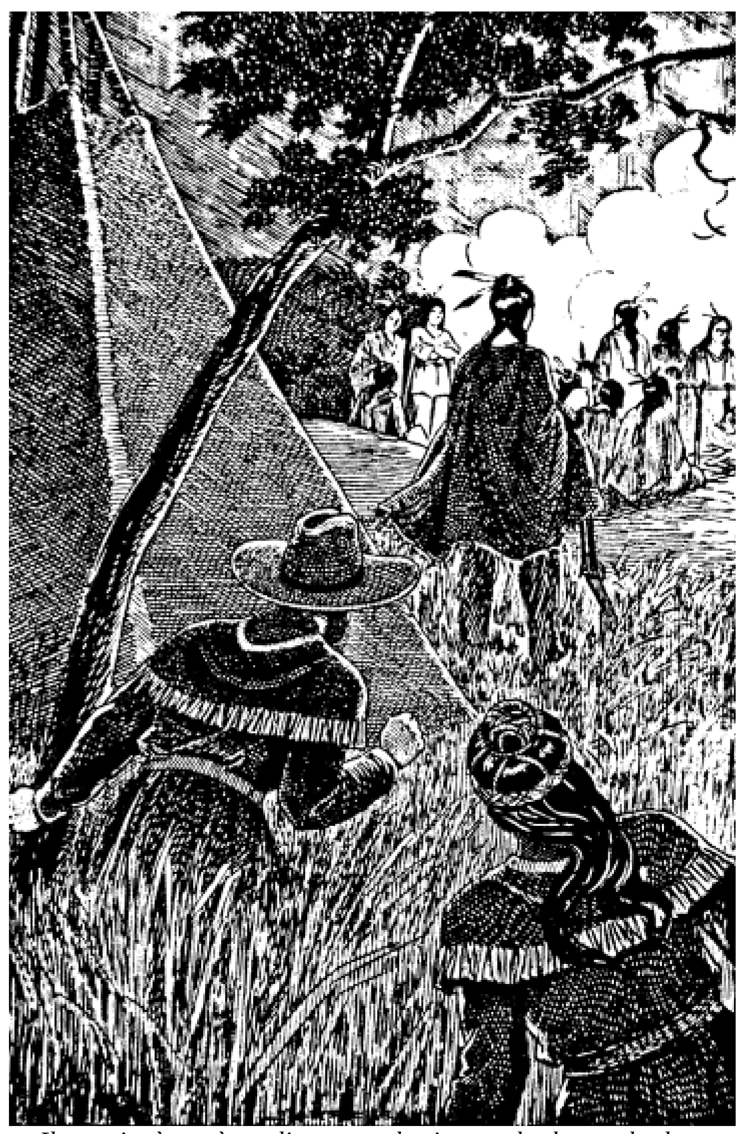
Winnetou, sans faire le moindre bruit, souleva la toile assez haut pour que Old Shatterhand puisse se glisser en dessous, puis il s’y glissa à sa suite. Shatterhand tendit sa main droite et d’un seul coup saisit le chef à la gorge. Le Vaillant Buffle laissa tomber son calumet, battit l’air de ses deux bras et tomba suffoqué.

Son agresseur l’attira dans un coin obscur et, le traînant derrière lui, sortit de la tente.

« Réussi ! murmura Winnetou ; mais comment l’emporter sans laisser de traces ?

— C’est très difficile.

— Et que faire de la sentinelle que nous avons ligotée ?



Ils continuèrent à se glisser sans bruit entre les hautes herbes.

— L'emporter aussi. Plus nous aurons de Schoschones entre nos mains, plus vite nous obtiendrons la remise des prisonniers.

— Que mon frère emporte le chef, Winnetou se chargera de l’autre ; il nous faudra revenir ensuite pour effacer les traces.

— Cela va malheureusement demander beaucoup de temps et nous... »

Il s’arrêta. Un cri aigu venait de s’élever :

« *Tiguw-ih ! tiguw-ih !* (ennemis ! ennemis !).

— La sentinelle est réveillée, emportons-la vite ! » dit Old Shatterhand.

En quelques bonds, Winnetou fut près de la sentinelle et l’emporta à la hâte.

Le blanc resta quelques instants derrière la tente, prit les petits rameaux coupés dans le buisson et, les glissant sous la toile, les enfonça en terre d’une manière spéciale. Puis, prenant le chef dans ses bras, il s’enfuit à son tour.

Les yeux des Schoschones, éblouis par la lueur du foyer, fouillaient en vain l’obscurité.

Les hommes ne pouvaient se rendre compte de la direction d’où était sorti le cri et, pendant qu’ils se concertaient, les deux ravisseurs avec leurs fardeaux avaient rejoint Davy.

« Tonnerre ! que nous apportez-vous là ? leur demanda ce dernier.

— Des otages. Mettez-leur vite un bâillon dans la bouche et liez le chef.

— Le chef ! Ciel ! quel bon tour ! On en parlera longtemps. Avoir été chercher le Vaillant Buffle au milieu de ses hommes est un exploit digne seulement de Winnetou et de Old Shatterhand.

— Pas de discours inutiles. Il faut grimper pour reprendre nos chevaux.

— Que mon frère ne se presse pas, repartit l'Apache, nous pourrions mieux voir ici que là-haut ce que les Schoschones vont faire.

— Oui, Winnetou a raison, dit Old Shatterhand. Les Schoschones n'auront pas l'idée de venir par ici. Ils ne savent ni à qui ni à combien de gens ils ont affaire. Ils vont se contenter de se mettre en sûreté et n'entreprendront rien avant le point du jour.

— Winnetou va leur donner un avertissement qui leur ôtera tout courage de quitter le campement. »

Il prit son revolver et en posa le canon tout contre terre.

Old Shatterhand comprit.

« Halte ! dit-il, il ne faut pas que la lueur du coup décèle l'endroit où nous nous trouvons. Je pense que le bruit va, au contraire, produire un écho qui les trompera. Donnez-moi vos vestes et vos manteaux, messieurs. »

Le long Davy détacha son fameux imperméable, les autres l'imitèrent. Les vêtements furent tenus devant Winnetou, qui pressa deux fois sur la détente. Aux sons répercutés par les parois rocheuses de la vallée, les Schoschones répondirent par des hurlements. Ils venaient de s'apercevoir de la disparition de leur chef et avaient trouvé le signe indicateur du passage de Old Shatterhand.

« Je reconnais ce signe, s'était écrié l'un d'eux ; il vient de celui que les visages pâles appellent Old Shatterhand. Il est venu ici enlever notre chef. »

Les deux coups tirés par l'Apache avaient achevé de les jeter dans le désarroi.

« Éteignez vite les feux, commanda le plus âgé. Il ne faut pas offrir de but visible à l'ennemi. »

Il fut immédiatement obéi. Chacun saisit ses armes, et les guerriers se mirent en rond autour des tentes pour attendre l'ennemi. On rechercha les quatre sentinelles postées avant l'attaque et l'on s'aperçut de la disparition de la plus importante, qui n'était autre que le fils du chef.

Il y eut délibération entre les guerriers et l'homme le plus âgé de la tribu, et il fut convenu de surveiller tout spécialement la tente où se trouvaient les prisonniers, d'attacher les chevaux tout près du campement et d'attendre la venue du jour. On verrait alors ce qu'il y avait à faire.

Tout ceci avait été compris de Winnetou.

« Nous pouvons partir, dit-il.

— Entendu ! »

Les deux prisonniers furent hissés avec difficulté jusqu'à l'endroit où Wohkadeh était resté.

Le long Davy, prenant son lasso, voulait attacher les nouveaux prisonniers comme les autres.

« Non, intervint Old Shatterhand, nous partons d'ici.

— Pourquoi ?

— Il nous faut parler au chef et peut-être aux autres sans risquer qu'ils appellent les leurs à l'aide.

— Mon frère a raison, dit l'Apache. Quand Winnetou est venu ici aujourd'hui pour épier les Schoschones, il a remarqué un emplacement où il pourra camper avec ses frères et les prisonniers.

— Nous sera-t-il possible d'y faire du feu ?

— Oui. Attachez les prisonniers sur les chevaux. »

Ceci fait, la petite troupe profita de ce qu'il faisait encore nuit pour se mettre en route, Winnetou toujours en avant. Il fallut aller très lentement et mettre une demi-heure, alors qu'en plein jour, quelques minutes auraient suffi pour atteindre l'endroit où l'Apache s'arrêta.

Les prisonniers ne savaient naturellement pas entre quelles mains ils étaient tombés, pas plus qu'ils ne pouvaient se voir entre eux à cause de l'obscurité, de sorte que le chef ne soupçonnait même pas l'enlèvement de son fils.

On eut soin de les isoler, et il fut décidé de traiter d'abord avec le chef.

Le Schoschone couché à terre suivait d'un regard sombre les préparatifs du feu. Quand il flamba, Old Shatterhand attira le prisonnier près du foyer, l'assit et lui enleva son bâillon. L'Indien resta impassible. Le blanc s'assit en face de lui de l'autre côté du feu et observa tout d'abord son ennemi.

Ce dernier était un homme très robuste qui portait une peau de buffle à la mode indienne sans le moindre ornement, seules les coutures étaient garnies de cheveux humains et une vingtaine de scalps réduits à la grosseur d'une pièce de cinq francs pendaient à sa ceinture. Son visage, sans peinture, laissait voir distinctement trois cicatrices rouges sur ses joues. Il tenait les yeux fixés sur la flamme sans accorder le moindre regard à l'homme assis en face de lui.

« Oithka-Petay ne porte pas les couleurs de la guerre, commença Old Shatterhand. Pourquoi traite-t-il en ennemis des gens pacifiques ? »

Il ne reçut ni réponse ni regard.

« Le chef des Schoschones est donc devenu muet de peur, continua-t-il, puisqu'il ne répond pas à ma question ? »

Le chasseur savait comment traiter un Indien, car celui-ci répondit aussitôt :

« Oithka-Petay ignore la peur. Il ne craint pas plus l'ennemi que la mort.

— Et pourtant il se conduit comme s'il avait peur. Un guerrier courageux se met sur le visage les couleurs de la guerre avant d'attaquer, afin que son adversaire sache qu'il a à se défendre. Or bien que le chef n'ait pas ses couleurs, il a attaqué les blancs, n'est-ce pas vrai ? Le Vaillant Buffle ne trouve-t-il pas un mot pour se disculper ? »

L'Indien baissa les yeux en disant :

« Le Vaillant Buffle n'était pas là quand les visages pâles ont été poursuivis.

— Ce n'est pas une excuse. S'il avait été loyal et courageux, il aurait donné la liberté aux blancs aussitôt qu'ils lui ont été amenés. Je n'avais pas encore entendu dire que les Schoschones avaient déterré le tomahawk de la guerre. Qu'objectera le Vaillant Buffle si un homme courageux appelle lâche celui qui agit comme lui ? »

Une lueur de colère passa dans les yeux du chef. Toutefois, ce fut d'une voix tranquille qu'il répondit :

« Cet homme courageux, est-ce toi ? As-tu un nom ?

— Sans doute.

— Les visages pâles peuvent porter des noms et des armes, même quand ils sont des lâches. Ce sont les plus lâches parmi vous qui ont les noms les plus longs ; mais tu connais le mien et tu sais bien que je ne suis pas un lâche.

— Alors rends la liberté aux deux prisonniers et combats avec eux loyalement.

— Ils ont osé paraître au lac du Sang. Ce territoire est sacré, car les esprits des Schoschones tués errent alentour. Les prisonniers blancs mourront.

— Alors, tu mourras aussi.

— Le Vaillant Buffle vient de te dire qu'il ne craignait pas la mort, il la désire même.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il a été fait prisonnier et emporté de son wigwam par un visage pâle. Il a perdu l'honneur ; il ne peut plus vivre. Il doit mourir sans entonner le chant de guerre, et dans sa tombe, au lieu d'être sur son cheval de bataille, décoré des scalps de ses ennemis, il sera couché dans le sable et déchiré par les vautours infects. »

Il disait cela d'une voix lente et monotone, sans qu'un muscle de son visage ne bougeât, et pourtant une douleur presque désespérée s'exhalait de chacune de ses paroles. C'était en effet une honte effroyable pour lui d'avoir été enlevé du milieu de ses soldats armés pour être fait prisonnier.

Old Shatterhand se sentit pris de pitié pour cet homme, tout en ayant soin de ne pas le lui laisser voir, car c'eût été l'offenser encore et enraciner davantage dans son esprit le désir de la mort.

Il répondit donc :

« Oithka-Petay a mérité la mort, mais il peut vivre, quoique prisonnier. Je suis prêt à lui rendre la liberté, s'il ordonne aux siens de laisser partir les visages pâles. »

Avec une fierté méprisante, le Peau-Rouge reprit :

« Oithka-Petay ne peut pas vivre, il désire mourir. Attachez-le au poteau des supplices. Il n'a pas le droit de rappeler toutes les actions qui lui ont acquis la renommée et, malgré toutes les tortures, pas un de ses cils ne bougera.

— Je ne t'attacherai pas au poteau. Je suis chrétien et, quand je tue même un animal, j'ai soin de lui éviter toute souffrance. Ta mort sera du reste inutile, car je délivrerai quand même les prisonniers de vos mains.

— Essaie donc. Tu as pu me surprendre par ruse et m'entraîner dans la nuit ; mais maintenant les Schoschones sont avertis, et si le Vaillant Buffle meurt, Moh-Aw, son fils unique, l'orgueil de son âme, reste pour le venger. Moh-Aw a déjà peint sur son visage les couleurs guerrières, car c'est lui qui doit donner le coup de la mort aux visages pâles. Il teindra son corps de leur sang et sera à l'abri de leur inimitié. »

Martin Masson apparaissait à ce moment à l'entrée du fourré. Old Shatterhand lui fit signe de s'approcher :

« Que Winnetou m'envoie le fils du chef, lui dit-il à voix basse. Que le long Davy l'amène et reste ensuite auprès de lui. »

Tandis que Martin s'éloignait, Old Shatterhand se retourna vers l'Indien :

« Je ne crains pas ton fils, reprit-il. Depuis quand a-t-il un nom et où a-t-on entendu parler de ses exploits ? Il n'est pas plus difficile à faire prisonnier que toi, du reste. »

A cette insulte à propos de son fils, le chef ne put réprimer un froncement de sourcils. Ses yeux devinrent flamboyants et d'une voix de colère :

« Qui es-tu pour oser parler ainsi de Moh-Aw ? demanda-t-il. Son regard te ferait rentrer sous terre. Il a combattu contre les Sioux Ogallalas et vaincu plusieurs d'entre eux. Il a la vue de l'aigle et l'ouïe de l'oiseau de nuit. Aucun ennemi ne saurait le surprendre et il vengera le Vaillant Buffle, son père, par le sang des pères et des fils des visages pâles. »

Le long Davy arriva, apportant le jeune Indien sur son épaule et le déposa à terre en disant :

« Voilà le gamin !

— Redressez-le, maître Davy, et prenez place auprès de lui. Otez-lui son bâillon.

— Ah ! monsieur, je voudrais bien savoir ce que le jeune garçon va amener ici. »

Les deux Schoschones se regardaient avec stupeur. Le chef restait silencieux et immobile et, malgré la couleur de sa peau, il était facile de voir qu'il avait pâli.

Le fils s'écria enfin :

« *Uff !* Oithka-Petay est aussi prisonnier ! Quels gémissements vont éclater dans les wigwams des Schoschones ! Le Grand Esprit a détourné son visage de ses enfants.

— Tais-toi ! cria le père d'une voix tonnante. Pas une femme Schoschone ne versera une larme quand Oithka-Petay et Moh-Aw seront engloutis dans les ténèbres de la mort. Ils ont eu les yeux et les oreilles fermés et moins d'esprit que le crapaud qui se laisse avaler par le serpent. Honte au père et honte au fils ! »

Old Shatterhand, s'adressant de nouveau à Davy :

« Allez chercher tous les autres, lui dit-il. Que Winnetou seul ne se montre pas. »

Davy s'éloigna.

« Eh bien ! demanda Old Shatterhand au Schoschone, le Vaillant Buffle voit bien que le regard de son fils ne m'a pas fait rentrer sous terre. Mais je ne veux pas vous offenser. Le chef des Schoschones est réputé pour son courage à la guerre et sa sagesse au conseil des anciens. Moh-Aw, son fils, marchera sur ses traces et sera aussi sage et courageux que lui. Je leur rendrai la liberté contre celle des chasseurs blancs. »

Une lueur de joie passa dans les yeux du fils. Le visage du père au contraire se rembrunit et d'une voix irritée il cria :

« Le Vaillant Buffle et le Moskito sont tombés sans combat dans les mains des visages pâles ; ils ne méritent pas de vivre plus longtemps. C'est seulement par la mort qu'ils peuvent

expier leur honte. Et les visages pâles mourront aussi et aussi ceux qui sont prisonniers des Schoschones. »

Il s'arrêta, son regard venait de se poser sur les deux prisonniers que Davy, Bob et Martin venaient d'amener.

« Pourquoi le Vaillant Buffle ne continue-t-il pas de parler ? sent-il son cœur opprimé par la crainte ? »

Le chef baissa la tête sans répondre. Derrière lui les branches s'écartèrent sans qu'il s'en aperçût. Old Shatterhand vit apparaître la tête de l'Apache. Il l'interrogea du regard et reçut un signe d'acquiescement en réponse.

« Oithka-Petay voit bien que son espoir en de nouvelles victoires est vain, continua Old Shatterhand. Pourtant, nous ne sommes pas venus pour tuer les vaillants fils des Schoschones, mais pour fustiger les chiens Ogallalas. Nous vous permettons de retourner dans vos tentes. »

Il se leva et délia le chef. Il savait qu'il jouait gros jeu ; mais il connaissait les hommes de l'Ouest et était persuadé qu'il gagnerait.

Le chef avait perdu son sang-froid. L'acte de ce blanc était si téméraire, si incompréhensible ! Il donnait la liberté à son ennemi sans obtenir celle de ses amis.

On délia aussi le Moskito.

Son père le regardait fixement. Tout à coup, arrachant à Martin le couteau que celui-ci portait à sa ceinture, il s'écria d'une voix farouche :

« Nous serions libres, libres, pour que les vieilles femmes nous montrent du doigt et racontent que nous nous sommes laissé attaquer et vaincre par des chiens sans nom ! Faudra-t-il donc que nous rampions dans les abîmes éternels en mangeant des souris, tandis que nos frères rouges se rassasieront de rognons de buffle et d'ours toujours renaissants ! Nos noms portent une tache que seul notre sang peut laver. Oithka-Petay mourra après avoir envoyé devant lui l'âme de son fils. »

Et, brandissant son couteau, il se précipita sur le Moskito pour le poignarder et se poignarder ensuite.

Le fils ne broncha pas, il était prêt à recevoir le coup de la main de son père.

« Oithka-Petay ! » appela une voix derrière le chef.

A cette voix, toute résistance était impossible, le bras levé s'abaissa sans frapper. L'homme se retourna, il avait devant lui le chef des Apaches.

« Winnetou ! s'écria-t-il.

— Le chef des Schoschones tient-il Winnetou pour un coyote ? demanda l'Apache, — coyote est le nom du chien des prairies connu pour sa lâcheté, et ce mot adressé à un homme constitue une injure grave.

— Qui ose dire cela ? répondit l'interpellé.

— Oithka-Petay lui-même n'a-t-il pas appelé « chiens sans noms » ceux qui l'avaient vaincu ? »

Le Schoschone laissa tomber son arme.

« Est-ce Winnetou qui est notre vainqueur ?

— Non, pas lui, mais son ami blanc, qui se tient ici près de lui. »

Et de la main il indiquait Old Shatterhand.

« *Uff ! uff ! uff !* s'écria le Vaillant Buffle. Cet homme blanc est-il celui que les visages pâles nomment Old Shatterhand ? »

Winnetou répondit :

« Les yeux de mon frère rouge devaient être fatigués et son esprit aussi pour ne pas comprendre que seul un héros portant un grand nom pouvait donner un coup de poing capable d'ôter la respiration au Vaillant Buffle.

— Oithka-Petay avait bien une cervelle, répliqua ce dernier, mais pas de pensées dedans.

— Oui, voici Old Shatterhand son vainqueur. Mon frère peut-il se tuer pour cela ?

— Non, répondit-il d'une voix étouffée, il peut vivre.

— Assurément, car son désir de ne pas survivre à la honte a prouvé qu'il avait un cœur vaillant. Et c'est aussi Old Shatterhand qui d'un coup de poing a jeté Moh-Aw à terre. Est-ce une honte pour le jeune et courageux guerrier ?

— Non, lui aussi peut vivre.

— Et ce sont Old Shatterhand et Winnetou qui ont fait prisonniers les éclaireurs des Schoschones, non point pour les traiter en ennemis, mais pour les échanger contre les prisonniers blancs. Mon frère rouge ne sait-il pas que Old Shatterhand et Winnetou sont les amis de tous les braves guerriers rouges ?

— Si, Oithka-Petay le sait.

— Eh bien ! qu'il choisisse s'il veut être notre frère ou notre ennemi. S'il est notre frère, ses ennemis seront nos ennemis. Sinon nous lui rendrons sans doute la liberté ainsi qu'à son fils et à ses hommes, mais il coulera beaucoup de sang à cause des prisonniers blancs, et les fils des Schoschones enseveliront leurs chefs et des cris de douleur éclateront dans chaque wigwam et à chaque foyer. Qu'il choisisse, Winnetou a parlé. »

Il y eut un profond silence. L'aspect et le discours de l'Apache avaient fait une grande impression. Oithka-Petay se baissa pour ramasser le couteau qu'il avait laissé tomber et, plantant la lame en terre jusqu'au manche, il s'écria :

« De même que cette lame a disparu, que disparaisse aussi toute inimitié entre les fils des Schoschones et les vaillants guerriers qui les entourent. »

Puis il retira le couteau et, brandissant la lame :

« Que ce couteau atteigne tous les ennemis des Schoschones et de leurs frères. *Howgh !*

— *Howgh ! howgh !* répéta-t-on de tous côtés.

— Mon frère a fait un choix sage, reprit Old Shatterhand. Il voit d'ici Davy-Honskeh, le célèbre chasseur, et sait-il le nom des visages blancs qui sont prisonniers dans sa tente ?

— Non.

— Ce sont Jemmy-Petahtscheh avec François le Boiteux, le compagnon de Mato-Poka, le tueur d'ours.

— Mato-Poka ! répliqua le Schoschone surpris. Pourquoi le Boiteux n'a-t-il pas dit cela ? Mato-Poka n'est-il pas le frère des Schoschones ; n'a-t-il pas sauvé la vie à Oithka-Petay poursuivi par les Sioux Ogallalas ?

— Il t'a sauvé la vie ? Eh bien ! voici son fils, Martin, et son fidèle nègre Bob. Ils se sont mis en route et nous avec eux pour délivrer Mato-Poka, qui est tombé entre les mains des Ogallalas et sera mis à mort par eux ainsi que cinq de ses compagnons.

— Les chiens d'Ogallalas veulent torturer le tueur d'ours ? Le grand Manitou les anéantira. Leurs âmes s'échapperont de leurs corps et leurs os blanchiront aux rayons du soleil. Où peut-on les trouver ?

— Ils sont sur le chemin du tombeau du « Feu méchant », leur ancien chef.

— N'est-ce pas mon frère Old Shatterhand qui, de son poing puissant, a assommé le Feu méchant et ses deux compagnons ? Tous ceux qui ont contribué à l'attaque du tueur d'ours doivent périr aussi. Que mes frères m'accompagnent au campement de mes guerriers. Nous y fumerons le calumet de paix et nous assiérons autour du feu pour délibérer. »

Tous ne demandaient que cela. Les deux prisonniers furent déliés, les chevaux amenés, et ils redescendirent la pente escarpée.

Arrivé en bas, Moh-Aw, se faisant un porte-voix de ses deux mains, fit entendre ces mots :

« *Khun, khun, khun, wa-ka* (le feu, le feu, allumez le feu pour le conseil). »

Le cri fut répété plusieurs fois par l'écho et compris par les Schoschones, car on entendit plusieurs voix demander :

« *Hang pa* (Qui est là) ?

— Moh-Aw, » répondit le fils du chef.

Un cri de joie : « *Ha ha hih !* » éclata de toutes parts et quelques instants après la flamme rallumée brillait avec éclat.

Quand le chef et ses compagnons rentrèrent dans le campement, ses hommes furent aussi joyeux de leur retour que curieux de savoir ce qui était arrivé. Ils furent très étonnés à la vue des blancs, mais eurent soin de cacher leur surprise. Seul, le vieux guerrier qui avait pris le commandement en l'absence du chef s'avança vers ce dernier et lui dit :

« Oithka-Petay est un grand magicien, il peut disparaître de sa tente comme disparaît le mot qui sort de sa bouche.

— Mes frères ont-ils vraiment cru que le Vaillant Buffle avait disparu sans laisser de traces comme la fumée qui monte clans l'air ? N'avez-vous pas eu d'yeux pour voir ce qui était arrivé ?

— Les guerriers des Schoschones ont des yeux, ils ont trouvé le signe du célèbre chasseur et compris que Shatterhand avait eu un entretien avec leur chef.

— Mes frères ont deviné juste. Voici Nonpay-Klama, le chasseur blanc qui tue ses ennemis d'un coup de poing, et à ses côtés Winnetou, le grand chef des Apaches. »

Des « *Uff ! uff !* » retentirent dans le cercle.

Les regards des Schoschones se posaient avec admiration sur la haute stature de ces hommes célèbres et ils reculaient respectueusement en agrandissant le cercle formé autour des deux nouveaux venus.

« Ces guerriers veulent fumer avec nous le calumet de paix, continua le chef. Ils voulaient délivrer leurs deux compagnons qui sont dans la tente. Ils avaient la vie du Vaillant Buffle et de son fils entre leurs mains et ne l'ont pourtant pas prise. Que les guerriers schoschones coupent les liens des prisonniers. En retour, ils auront de nombreux scalps des Sioux Ogallalas qui sont sortis de leurs trous comme des souris pour être tués par l'épervier. Nous suivrons leur piste au lever du jour. Maintenant les guerriers peuvent se rassembler autour du feu pour délibérer et demander au Grand Esprit qu'il fasse réussir cette expédition. »

Personne ne dit un mot, bien que cette nouvelle les réjouît tous. Quelques hommes allèrent chercher les prisonniers, qu'ils emmenèrent près du feu.

« Vieux raton, quelle bêtise as-tu faite ? demanda le long Davy à son gros ami. Seule une grenouille peut sauter comme tu l'as fait dans Je bec de la cigogne.

— Ferme le tien pour le moment, ou j'y sauterai aussi et de suite ! riposta Jemmy d'un ton fâché en frottant ses mains endolories.

— Allons, vieux, calme-toi. Je ne voulais pas te faire de peine ; tu sais bien que je me réjouis de tout cœur de te voir de nouveau libre.

— Bon. C'est à M. Shatterhand que je le dois, il faut que je le remercie. »

Et, s'adressant à ce dernier :

« Comment pourrais-je vous remercier ? Ma vie n'est, à la vérité, que celle du gros Jemmy ; mais je suis prêt à vous la donner à chaque instant.

— Ce n'est pas moi qu'il faut remercier, répondit Old Shatterhand ; vos compagnons m'ont été d'un grand secours. Et voici aussi Winnetou, sans l'aide duquel il nous eût été impossible d'agir aussi sûrement et aussi rapidement. »

Le Gros regarda d'un air étonné le chef des Apaches. Il lui tendit la main en disant :

« Je savais que Winnetou est proche quand Old Shatterhand est en vue, et si je suis une grenouille, que la cigogne, représentée par mon ami Davy, ait la permission de m'avaler, si vous n'êtes pas le plus brave homme à qui j'aie jamais serré la main. »

Le nègre Bob s'était élancé joyeusement vers François le Boiteux en disant :

« Enfin, enfin, massa Bob revoir son bon masser François. Massa Bob vouloir tuer tous les Schoschones, mais masser Shatterhand vouloir seul avec masser Winnetou donner liberté. Aussi Schoschones vivre encore. »

Il avait saisi les mains de François et en caressait les meurtrissures avec une tendresse touchante.

VII

L'OURS GRIS

Le cortège des Schoschones, semblable à un long serpent, ondulait à travers la prairie d'herbe bleue qui s'étend jusqu'à l'embouchure du Grey-Ball-Crek, dans le Bighorn. Cette herbe bleue est assez rare dans l'Ouest ; dans un terrain suffisamment humide, elle atteint la hauteur d'un homme, et il est difficile de s'y diriger à moins d'y suivre le sentier tracé par un buffle, ce qui n'en expose pas moins le voyageur à des rencontres aussi fâcheuses qu'imprévues. Quel que soit l'ennemi, homme ou animal, le tout est d'être rapidement sur la défensive si l'on veut conserver sa vie.

Les Schoschones marchaient donc à la file, en ayant soin que chaque cheval marche sur les empreintes du précédent, et ils avaient de plus envoyé en avant quelques-uns de ces éclaireurs qui, repliés sur eux- mêmes et penchés en avant, remarquent de leurs yeux demi-clos la moindre inclinaison d'une tige d'herbe ou entendent le plus léger craquement d'une branche d'arbre.

En tête de la troupe venaient Old Shatterhand, Winnetou et le Vaillant Buffle. Les blancs les suivaient avec Wohkadeh et Bob. Celui-ci, malgré l'exercice pratiqué les derniers jours, n'était pas devenu meilleur cavalier. La peau de ses jambes ne s'était pas durcie et lui faisait fort mal, si bien qu'il se tenait en selle encore plus mal qu'auparavant. Il était ballotté d'un côté sur l'autre en poussant des gémissements sur tous les tons de la gamme chromatique et jurait avec force grimaces qu'il le ferait payer cher aux Sioux.

Il s'était fait un coussin d'herbes bleues qui glissait de temps en temps de la selle et déposait le cavalier à terre.

Les Schoschones en étaient fort amusés et avaient donné au nègre le surnom de « Sliding Bob » (le Bob glissant), dont on le gratifia encore longtemps dans la suite.

L'horizon avait été jusque-là borné par une ligne droite, elle devenait maintenant ondulante. Des montagnes aux arêtes vives y apparaissaient distinctement malgré la grande distance qui les séparait de la troupe.

Dans ces pays où l'air est si pur, qu'un point à des milliers de lieues semble pouvoir être atteint en quelques minutes, l'atmosphère est parfois tellement chargée d'électricité, que le frottement de deux bras d'homme suffit pour faire jaillir une étincelle. Parfois aussi les éclairs se succèdent au lointain, sans interruption, le ciel semble en flammes et offre à celui même qui y est habitué un spectacle grandiose qui élève son âme vers Dieu.

Les Indiens croient que tout guerrier qui meurt par une nuit semblable possédera après sa mort la lumière éternelle. Aussi la choisit-il de préférence pour attaquer un ennemi qui paie de son scalp et de sa vie son ignorance ou son imprudence.

François n'a voit encore jamais vu d'éclairs de ce genre et il demanda au gros Jemmy, derrière lequel il chevauchait :

« Monsieur, vous avez été autrefois dans un lycée, pourriez-vous m'expliquer un peu ce phénomène physiologique ?

— Physique, vous voulez dire, reprit le Gros.

— Physique ou physiologique, le roi s'en moque. Répondez-moi seulement.

— C'est qu'il y a beaucoup d'électricité.

— Ah ! c'est là votre réponse ? Il n'est pas besoin d'avoir été au collège pour la trouver. Tout le monde sait qu'il y a de l'électricité quand il y a des éclairs. Tout effet a sa cause, et si quelqu'un reçoit un soufflet, c'est qu'un autre en a reçu de lui. De même quand il éclaire, c'est que... que... que...

— Quelqu'un a allumé la chandelle, » répliqua le gros Jemmy.

François se mit en colère :

« Écoutez-moi bien, monsieur, il est fort heureux que nous n'ayons pas encore conclu un pacte de fraternité, car je me verrais obligé de le rompre. Ce que je vous demande, c'est pourquoi il y a tant d'électricité ici, je n'en ai jamais tant vu.

— La réponse à votre question embarrasserait un professeur lui-même.

— C'est tout ce que vous avez à me dire ?

— Peut-être que non.

— Alors, parlez, je suis tout oreilles.

— Peut-être est-ce l'abondance des métaux dans les Montagnes Rocheuses qui en est la cause.

— L'abondance des métaux ! Qu'est-ce que cela peut bien faire à l'électricité ?

— Pourquoi est-elle attirée par le paratonnerre ?

— Elle ne fait qu'y glisser.

— Ou bien parce que nous nous approchons du pôle magnétique.

— Où est-il donc celui-là ?

Au nord de l'Amérique, à une très grande distance naturellement.

— Qu'il y reste, ce n'est pas lui qui cause les éclairs.

— Alors donnez-moi vous-même une explication.

— Mon ami le maître d'école m'a confié que l'électricité était produite par le frottement, vous l'admettez bien.

—Très volontiers.



Les Schoschones marchaient donc à la file.

— Donc elle se produit là où l'on frotte quelque chose.

— Quand on râpe du fromage, par exemple.

— Ne faites donc pas de plaisanteries de cancres, surtout quand vous parlez à un homme qui est une autorité en sciences naturelles. Il y a ici d'immenses prairies et des montagnes gigantesques. Quand le vent souille là-dessus, il se produit un immense frottement, oui ou non ?

— Oui, dit Jemmy avec malice.

— Le vent frotte le sol, les millions de tiges d'herbe se frottent entre elles, les innombrables branches, rameaux et feuilles d'arbres en font autant, les buffles même se frottent dans les creux du sol, bref, il y a ici un frottement comme il n'y en a nulle part ailleurs, et il va de soi qu'il doit s'y amasser une provision énorme d'électricité. N'est-ce pas là l'explication la plus irréfutable, la plus simple et la plus savante ? Voulez-vous mieux ?

— Non, non, dit en riant Jemmy, j'en ai assez.

— Alors recevez mes paroles avec le sérieux et l'admiration qu'elles réclament. Du reste, notre conversation est *finis, parterra*. Nous voici proches des montagnes et nos éclaireurs viennent de s'arrêter ; ils ont dû voir quelque chose d'important. »

Le petit pseudo-savant n'avait pas remarqué pendant ses explications que le paysage avait totalement changé. L'herbe bleue avait fait place aux fétuques mêlées de cumins odorants et non loin s'étendaient d'épais buissons ombragés par les cimes des chênes rouges.

Ces arbres aiment le sol humide et font espérer à la bouche altérée un rafraîchissement après une longue chevauchée.

Les éclaireurs, arrêtés près des buissons, faisaient signe de la main d'avancer avec précaution et criaient :

« *Namban, namban !* » c'est-à-dire : pied ou trace.

Ils avertissaient donc de ne pas fouler les empreintes trouvées avant qu'elles aient été examinées.

Wohkadeh les reconnut pour celles des Sioux Ogallalas, qui avaient campé à cette place avec lui avant de l'envoyer épier les Schoschones.

« Ils ont dû en repartir vers l'Ouest, ajouta-t-il, pour atteindre le fleuve Bighorn, et ont dû laisser de distance en distance des signaux qui nous aideront à les rattraper. »

Les cavaliers suivirent alors un long couloir entre deux hauteurs. Le sol était herbeux, parsemé de buissons, et l'on voyait même plus loin de nombreux arbres : châtaigniers, tilleuls et autres, aux troncs desquels grimpaient des lianes pourpres.

En tournant vers le nord, ils aperçurent devant eux des montagnes couvertes de forêts épaisses, d'où devait jaillir quelque source. En effet, dans une étroite vallée enfermée entre deux hauteurs escarpées coulait un petit ruisseau.

On s'arrêta pour réfléchir à la direction à prendre. Old Shatterhand scruta de son regard perçant la lisière de la forêt.

« Notre chemin, dit-il, nous conduit à gauche de la vallée.

— Pourquoi ? demanda le long Davy.

— Ne voyez-vous pas la branche de pin piquée dans le tronc de ce tilleul ?

— C'est vrai ; il est assez rare de voir pousser une branche résineuse sur un arbre forestier.

— Ce doit être un signal pour Winnetou. Les Sioux ont dirigé la branche dans le sens de la vallée. C'est donc qu'ils ont pris cette direction et je suppose que nous allons rencontrer d'autres indications de ce genre. En avant ! »

Winnetou avait pris silencieusement la tête de la troupe après avoir jeté un regard furtif sur le tilleul ; il avait l'habitude d'agir sans parler. Il s'arrêta seulement quand il trouva un endroit ombragé bien pourvu d'herbe et d'eau.

Hommes et bêtes prirent quelque nourriture, puis les premiers s'endormirent ou se réunirent en groupes pour converser.

Le plus agité de tous était le nègre Bob. Sa peau avait été écorchée par le frottement de la selle et il gémissait :

« Massa Bob malade, n'avoir plus peau à jambes, pantalon faire très mal. Sioux être cause. Massa Bob tuer eux bien sûr. Massa Bob .pas pouvoir asseoir, pas pouvoir debout, pas pouvoir couché. Massa Bob avoir feu dans les jambes.

— Il y a un remède, dit Martin Masson, assis près de lui. Cherche du tussilage pour en mettre les feuilles sur tes blessures.

— Où pousse-t-il ?

— Plutôt à la lisière des forêts. Peut-être y en a-t-il ici.

— Maître Bob ne pas connaître comment trouver.

— Viens, je chercherai avec toi. »

Comme ils s'éloignaient, Jemmy leur cria :

« Prenez vos fusils, on ne sait jamais ce qui peut arriver. »

Ils revinrent chercher leurs armes, puis se mirent à marcher au bord de la forêt. Comme ils ne trouvaient pas la plante espérée, ils continuèrent à avancer. La vallée était tranquille et ensoleillée, les papillons voltigeaient sur les fleurs, les insectes bourdonnaient de place en place, le ruisseau chantait joyeusement et la cime des arbres semblait s'étirer au soleil.

Martin s'arrêta pour indiquer tout près d'eux une ligne sombre qui venait du petit ruisseau à travers l'herbe jusqu'à la paroi de la vallée, où elle disparaissait derrière des arbres.

Ils s’approchèrent pour l’examiner. L’herbe avait été foulée sur tout le parcours et même tellement piétinée sur une largeur de plusieurs mètres, que la terre apparaissait, dessinant un véritable sentier.

« Ça pas être bête, dit le nègre ; un homme courir ici avec bottes bien sûr. »

Martin secoua la tête et, après un examen attentif :

« Il est difficile de reconnaître la trace d’un sabot ou d'une griffe, répondit-il ; le sol est si foulé, qu’il est difficile de déterminer à quel moment il l’a été pour la dernière fois. Je parierais bien que seul un solipède a pu faire cela.

— Oh ! très bon, reprit le nègre ravi ; peut-être opossum. Massa Bob bien content ! »

L’opossum, ou rat de Virginie, atteint parfois une longueur de 50 centimètres ; sa chair est blanche, grasse et délicate, mais d’une odeur si repoussante, que les blancs n’en mangent pas, tandis que les nègres, et Bob entre autres, en sont friands.

« Quelle idée ! repartit Martin en riant. Un opossum ici ! Est-ce donc un solipède ?

— Massa Bob pas vouloir savoir, mais vouloir manger, chercher opossum. »

Il s’élançait sur la piste, quand Martin l’arrêta.

« Reste, et ne te rends pas ridicule. Il ne saurait être question ici d’opossum, dont l’empreinte est très petite, il s’agit plutôt d’un élan.

— Élan ! élan ! cria Bob en faisant claquer sa langue.

Élan donner beaucoup de viande, graisse et peau. Élan bon, très bon. Bob tuer élan.

— Mais reste donc tranquille ; ce n’est pas un élan, puisque l’herbe n’a pas été broutée.

— Alors massa Bob chercher quoi cela être. Opossum tout de même. Oh ! si massa Bob trouver opossum, lui faire grand festin. »

Et il se mit à suivre les traces vers la paroi couverte de forêts.

« Attends, attends donc, l’avertit Martin, c’est peut- être un gros animal féroce.

— Opossum être féroce, manger oiseaux et autres bestiaux ; massa Bob prendre lui. »

Et, oubliant toute prudence, il continua d’avancer. Martin le suivit pour lui venir en aide en cas de besoin, sans pouvoir le rattraper.

Ils arrivèrent ainsi à la lisière de la forêt, où le sol s’élevait en une pente assez raide. Le sentier y montait droit entre les arbres et de gros blocs de rochers ; il était si battu, qu’il était impossible d’y retrouver une empreinte.

Le nègre grimpait toujours en avant à travers une sorte de fourré et Martin l’entendit bientôt crier joyeusement :

« Massa, venir vite, vite. Bob trouver le nid de l’opossum. »

Le jeune homme accourut en hâte à cet appel. Il ne pouvait être question d’un opossum, et il était à craindre que le nègre s’exposât à un danger plus grand qu’il ne pensait.

« Arrête-toi, arrête-toi, lui cria-t-il, ne fais rien avant que j’arrive.

— Voici l’entrée du nid. Massa Bob faire visite à opossum. »

Martin rejoignit enfin le nègre devant un amoncellement de rochers éboulés. Deux blocs dressés formaient une caverne défendue par un fourré de noisetiers, de mûriers et de ronces, préservé par une sorte de sentier. C’était là où aboutissaient les traces déjà vues que beaucoup d’autres venaient rejoindre de toutes les directions.

Le nègre s’était mis à quatre pattes pour se glisser dans la caverne. Martin reconnut alors à sa grande terreur l'empreinte qu’il n'avait pu distinguer jusque-là.

« Pour l'amour du ciel, cria-t-il, recule, recule ! Cette caverne est celle d’un ours. »

Et, saisissant le nègre par les jambes, il essaya de le tirer en arrière.

Le noir semblait n’avoir pas compris, il se débattait en disant :

« Pourquoi retenir Bob ? Bob être brave et prendre tout le nid d'opossum.

— Mais ce n’est pas un opossum, c’est un ours, un ours ! »

Et il se cramponnait de toutes ses forces aux jambes du nègre.

Et voilà qu’un sourd grognement se fit entendre en même temps qu’un cri de terreur de Bob.

« Ciel ! un bétail, un monstre ! Oh ! massa Bob ! oh ! massa Bob ! »

Prompt comme l’éclair, il se retira du trou.

« Est-il encore dans la caverne ? » demanda le jeune garçon.

Bob agita les bras et les lèvres sans pouvoir proférer un son. Il avait laissé tomber son fusil, ses yeux roulaient dans leurs orbites et il claquait des dents.

Il y eut un bruissement dans le fourré, et la tête d'un grizzly apparut. Cette vue rendit la voix au nègre :

« Vite, vite, cria-t-il, massa Bob grimper sur un arbre ! »

Il se précipita d'un bond sur un jeune bouleau, au tronc duquel il grimpa avec la rapidité d'un écureuil.

Martin était devenu d'une pâleur livide, non pas qu'il eût peur pour lui. Il saisit en hâte le fusil du nègre et se posta derrière un hêtre. Il appuya le canon du fusil contre l'arbre et prit aussi le fusil qu'il portait en bandoulière.

L'ours était sorti lentement du buisson d'épines. Ses petits yeux se dirigèrent d'abord sur le nègre suspendu par les mains aux branches inférieures du bouleau, puis sur Martin, un peu en arrière. Il baissa la tête, ouvrit une énorme gueule, laissa pendre sa langue. Il semblait se demander lequel de ses ennemis il attaquerait le premier, puis il se dressa sur ses pattes de derrière. Il était bien haut de huit pieds et répandait une odeur de fauve comme tous les animaux féroces.

Quand le nègre l'aperçut ainsi, à quatre pas de lui à peine :

« *For gods sake !* s'écria-t-il, l'ours vouloir manger massa Bob. Vite, vite en haut ! »

Et il se mit à grimper de branche en branche. Malheureusement l'arbre trop jeune ployait sous le poids du nègre. Le pauvre diable se raccrochait des bras et des jambes partout où il pouvait, mais l'arbre ployait toujours et Bob resta finalement suspendu à la manière d'une gigantesque chauve-souris.

L'ours sembla comprendre que cet ennemi serait plus facile à vaincre que l'autre ; il se tourna vers l'arbre, présentant ainsi son flanc gauche à Martin.

Ce dernier tira une première, puis une deuxième fois.

De frayeur, Bob s'était laissé choir.

« Massa Bob être mort, tout à fait mort ! » cria-t-il.

L'ours avait tressailli comme sous un choc ; il continuait à ouvrir la gueule et avança encore lentement de deux pas. Le nègre tendit vers lui des bras suppliants :

« Massa Bob rien vouloir faire à toi, lui disait-il, vouloir seulement opossum. »

Le jeune garçon sauta entre lui et la bête, sur laquelle



Il y eut un bruissement dans le fossé et la tête d'un grizzly apparut.

il dirigeait maintenant l'arme du nègre ; mais il la vit vaciller. Un râle s'échappa de son gosier et elle s'écroula inerte près du nègre.

« Au secours ! au secours ! gémissait toujours celui-ci.

— Allons, Bob, debout. Qu’as-tu à gémir, poltron ?

— L’ours ! l’ours !

— Il est mort.

— Mort, mort, répéta-t-il, ça être vrai ?

— Tu le vois bien. Je parie qu’il a reçu les deux balles dans le cœur. »

Bob se tâta pour s’assurer qu’il était bien entier, et d’une voix joyeuse :

« L’ours être mort, s'écria-t-il. Massa Bob et masser Martin ont vaincu le monstre. Massa Bob faire chasse à l’ours. Lui être homme célèbre dans l'Est. Tout le monde louer courage et audace de lui.

— Oui, répliqua Martin en riant, tu as été courageux comme une prune mûre, comme tu es tombé de l’arbre à la gueule de l’ours. »

Le noir prit un air vexé.

« Tomber ! reprit-il. Moi pas tomber, sauter au-devant de l'ours pour prendre lui par la peau et l’assommer.

— C'est pourquoi tu es resté à terre.

— Massa Bob vouloir montrer que lui avoir pas peur d’ours. Oh ! quoi un ours pour massa Bob ? Bob être un héros, lui prendre ours par les oreilles et lui donner tant de gifles qu'ours pas pouvoir compter. »

Comme il se rapprochait de la bête morte, un bruit de voix et de pas se fit entendre.

« Grands dieux, la piste d'un ours ! C’est sûrement un grizzly. Tous deux ne l’auront pas compris et se seront jetés dans la gueule de la bête, » disait Old Shatterhand.

Et Jemmy ajoutait :

« C’est bien un grizzly. Allons vite à leur secours.

— *Hallo !* appela Martin, approchez, n’ayez pas peur, tout s’est bien passé. »

Toute la bande, à l’exception de quelques Indiens restés près des chevaux, apparut.

« Un grizzly, en vérité, reprit Old Shatterhand à la vue de la bête morte. Et un fameux ! Vous êtes encore vivants, vous, Dieu merci, Martin Masson. »

Il s’approcha de l’animal, dont il examina la blessure :

« Droit au cœur, c’est un coup remarquable. Je n’ai pas besoin de demander qui l’a tué. »

Bob s’avança fièrement.

« Massa Bob vaincre l’ours, dit-il. Masser Bob être cause que grizzly a dû rendre soupir.

— Vous, Bob ? Ce n’est guère vraisemblable.

— Oh ! être vrai, très vrai. Masser Bob s’asseoir devant nez de l’ours pour l’empêcher lui de voir masser Martin tirer. Bob risquer peau pour permettre masser Martin bon coup. »

Old Shatterhand souriait, son œil exercé venait d’apercevoir les feuilles de bouleau à terre et les branches cassées encore accrochées à l’arbre.

« Oui, oui, je sais ce que je vois, dit-il. Racontez-nous donc cela en détail, Masson. »

Martin le fit le plus simplement et le plus modestement du monde.

« Mon cher et jeune ami, lui dit le chasseur, je vous avoue que le chasseur le plus expérimenté n’aurait pas fait mieux que vous. Si vous continuez, vous deviendrez un homme qui fera beaucoup parler de lui. »

Et Winnetou ajouta :

« Mon jeune frère blanc a la décision d’un vieux guerrier ; il est le digne fils du célèbre tueur d'ours ; le chef des Apaches veut lui serrer la main. »

Les Schoschones se réjouirent de ce mets inattendu, dont ils rejettent cependant le foie et le cœur, qu’ils tiennent pour venimeux. Ils apprécient par contre la graisse d’ours, qu’ils liquéfient et dans laquelle ils diluent les couleurs dont ils se peignent le corps ou le sommet de la tête. Ils s’en frottent aussi la peau contre les piqûres de moustiques et autres insectes.

Toute la chair de l’animal leur fut donnée. Martin se réserva seulement la peau, qu’il prépara à l’aide de la cervelle même de la bête.

Peu après, toute la troupe se remettait en route.

VIII

AVENTURE DE FRANÇOIS ET DE BOB

Les Sioux avaient jalonné leur passage à l'intention de Wohkadeh ; il fut donc facile de les suivre. On arriva ainsi, vers l'après-midi, dans une vallée oblongue. Au centre s'élevait une montagne en forme de cône dont les pentes dénudées brillaient comme de l'argent aux rayons du soleil. Les Sioux avaient bien indiqué qu'ils avaient traversé la vallée de biais, mais Old Shatterhand, toujours en tête, au lieu de suivre cette indication, poussa son cheval à gauche le long du pied de la montagne.

« Pourquoi ne suivez-vous pas l'indication donnée ? lui demanda Davy.

— Parce que je connais un chemin plus court et meilleur. Les Indiens ont voulu aller probablement par le Grand Cañon vers les montagnes du Trou de Feu. Le tombeau où Masson doit être immolé n'est pas au bord du fleuve de Yellowstone, mais du fleuve du Trou de Feu. Ils font un très grand détour que nous éviterons en allant directement à l'endroit où le Yellowstone sort du lac du même nom. Nous y trouverons les traces des Sioux et arriverons peut-être même au but avant eux. »

Vers le soir on s'arrêta pour camper au bord d'un étang peu profond où nageaient de nombreuses truites. Il était bordé, du côté le plus plat, d'arbres dont un grand nombre de branches s'étaient brisées en hiver sous le poids de la neige et jonchaient le sol.

« Péchons des truites, dit le gros Jemmy en sautant de cheval ; nous aurons ce soir un repas de noces.

— Pas si vite, répliqua Old Shatterhand ; il faut d'abord empêcher le poisson de fuir. Allez chercher du bois pour faire des barrages. »

Des branches furent enfoncées les unes tout près des autres à l'entrée et à la sortie des eaux de l'étang. Le gros Jemmy, après avoir détaché sa ceinture et son fusil, se mit à quitter ses bottes.

« Toi, mon petit, dit Davy, tu m'as l'air de vouloir aller barboter.

— Naturellement, c'est si amusant !

— Laisse donc cela aux gens plus grands que toi. Quand on atteint à peine le dossier d'une chaise, il est trop facile d'avoir de l'eau par-dessus la tête.

— Ça ne fait rien, je sais nager. Du reste, l'étang n'est guère profond. »

Et, le mesurant du regard :

« Au plus un mètre, ajouta-t-il.

— Ne t'y fie pas. Quand on aperçoit le fond, on le croit toujours plus haut qu'il n'est en réalité.

— Bah ! Viens le voir, on en distingue toutes les pierres et là... Tonnerre ! pch !... pch !,.. »

Jemmy s'était trop penché en avant et, perdant l'équilibre, il était tombé tête la première dans l'eau, justement à l'endroit le plus profond. Il disparut, mais revint vite à la surface. Il était un excellent nageur et il en fut quitte pour un bain. Ce bain malheureusement il l'avait pris avec sa fourrure, et son chapeau à larges bords surnageait telle une fleur de Victoria Regia.

« *Hig-day !* dit en riant le long Davy. Gentlemen, regardez un peu la truite que nous avons attrapée, vous jugez quelles portions elle nous fournira ! »

Le petit Gascon se tenait tout près de là.

« Troun dé l'air ! s'écria-t-il effrayé, qu'avez-vous fait là ? Pourquoi avez-vous sauté dans l'étang, seriez-vous mouillé, par hasard ?

— Jusqu'aux os, répondit Jemmy en riant et en soufflant.

— Jusqu'aux os ! Vous allez attraper un bon rhume. Et avec votre fourrure encore ! Sortez vite, je me charge de votre chapeau, que je vais repêcher à l'aide d'une branche. »

Il saisit une longue branche et, comme elle était un peu trop courte, il dut se pencher à son tour.

« Prenez garde, lui cria Jemmy en sortant de l'eau. Je puis aller le chercher moi-même, je suis déjà mouillé.

— Taisez-vous donc, répondit François, si vous croyez que je suis aussi maladroit que vous et si le chapeau m'échappe, je puis encore m'échapper et... Oh ! là ! là ! m'y voilà aussi, on n'a jamais vu chose semblable. »

Il venait de tomber dans l'eau à son tour et faisait une figure si comique, que tout le monde éclata de rire, sauf les Indiens, qui gardèrent leur sérieux, tout en s'amusant bien dans leur for intérieur.

« Eh bien ! qui est-ce qui est aussi maladroit que moi ? » demanda Jemmy en riant aux larmes.

François barbotait dans l'eau d'un air furibond :

« Il n'y a pas de quoi rire, cria-t-il. Je suis victime de ma complaisance et vous riez de moi en guise de remerciement. Je me le rappellerai, entendez-vous ?

— Je ne ris pas, je pleure, comme vous voyez.

— Taisez-vous. Sans compter que, moi aussi, j'ai mon habit mouillé, et voilà que mon chapeau amazone nage de pair avec le vôtre. On dirait Castor et Phylax, comme dans la mythologie ou l'astronomie.

— Castor et Pollux, vous voulez dire, reprit Jemmy.

— Taisez-vous, je sais ce que je dis. Il faut que je repêche ces deux frères. Je devrais laisser le vôtre, car vous n'avez pas mérité que je me mouille pour lui. »

Il réussit à s'emparer des deux couvre-chefs, qu'il rapporta.

« Les voilà sauvés, dit-il. Maintenant il faut tordre votre fourrure et mon habit, les malheureux vont verser plus d'une larme. »

La pêche avait commencé. En quelques minutes elle fut abondante.

Les poissons, cuits entre deux pierres, furent mangés à la satisfaction de chacun. Les chevaux furent ensuite rassemblés, des sentinelles postées aux quatre points cardinaux, et les hommes se groupèrent plus ou moins autour du feu pour bavarder.

Chacun raconta son histoire, et comme le Gascon finissait le récit d'une aventure trop extraordinaire pour être vraie, il se mit à gesticuler si fort, qu'il fit rouler quelques pierres.

Aussitôt un petit animal effrayé par le bruit bondit et disparut dans le creux d'un arbre tout près de là.

La bête avait fui si vite, qu'il avait été impossible de voir à quelle espèce elle appartenait.

Bob, qui regrettait toujours son opossum, bondit à son tour vers l'arbre en criant :

« Massa Bob retirer petit bétail de l'arbre.

— Méfiez-vous, lui dit Old Shatterhand, vous ne savez pas à quel animal vous avez affaire.

— Oh ! lui être si petit !

— Une petite bête peut être en certaines occasions plus dangereuse qu'une grosse.

— Oh ! opossum, lui, pas dangereux.

— Crois-tu que cela en soit un ?

— Oui, oui, massa Bob voir très clair opossum. Lui être gras, très gras et fournir bon rôti, ajouta-t-il en passant sa langue sur ses lèvres comme s'il tenait déjà le rôti.

— Et moi, je pense que tu te trompes. Un opossum n'est pas aussi agile que cette petite bête.

— Opossum courir très vite. Pourquoi masser Shatterhand vouloir pas laisser moi prendre bon rôti.

— Si tu es si sûr de ne pas te tromper, fais-en à ta tête. Nous ne te prendrons pas ta part.

— Massa Bob manger tout seul opossum et le tirer du trou. »

Il enfonçait déjà son bras droit dans l'ouverture, quand Old Shatterhand intervint de nouveau :

« Pas comme ça, dit-il. Prends la bête de la main gauche et tiens ton couteau de la main droite.

— Bien, très bien. Massa Bob faire ; ainsi massa Bob célèbre chasseur. »

Et il enfonça de nouveau son bras, d'abord avec précaution, puis plus brusquement.

Mais aussitôt il laissa tomber son couteau en poussant un cri accompagné des contorsions les plus grotesques.

« Hoho ! gémissait-il, ça faire mal, très mal.

— Quoi donc ? tiens-tu l'animal ?

— Non, massa Bob pas tenir animal, mais animal tenir massa Bob.

— Te tient-il avec ses dents ?

— Oh ! oui, très fort.

— Eh bien ! tire ton bras, tire donc !

— Non, faire trop mal.

— Tu ne peux pourtant pas laisser ton bras dans l'ouverture, car l'animal ne te lâchera pas. Tire, et quand tu l'auras amené hors du trou, tiens-le bien avec ton autre main pour que je lui donne le coup de grâce. »

Après bien des efforts, le nègre réussit à sortir la bête toujours agrippée à sa main. Il la prit de la main droite par le train de derrière dans l'espoir que Shatterhand allait la tuer d'un coup de couteau.

Mais voilà qu'à la vue de la bête, tout le monde se reculait sur un cri du chasseur.

« Un skunk, un skunk, arrière tous ! »

On appelle ainsi le blaireau américain, et son nom latin *mephitis* est bien justifié par l'odeur infecte qu'il dégage.

Et comme cette odeur est très tenace et peut être sentie de loin par l'ennemi, tout homme dont les vêtements ont été arrosés par ce liquide est forcé de s'isoler pendant des semaines entières.

« Jette-le, jette-le vite, cria le gros Jemmy au nègre.

— Massa Bob pas pouvoir. Ho ! ho ! bête arroser massa Bob. Massa Bob empester, pas pouvoir approcher personne. »

A la fin cependant, il asséna à la bête un formidable



Il asséna à la bête un formidable coup de poing.

coup de poing qui l'étourdit sans doute, mais ne la détacha pas de la main du nègre. Il fallut que celui-ci ramassât son couteau en hurlant de douleur pour trancher la gorge de l’animal.

« Massa Bob être vainqueur. Tous les massers venir et voir comment massa Bob tuer vilaine bête. »

Tous se gardèrent bien d’approcher, car le nègre répandait une odeur épouvantable.

« Pourquoi vous pas venir fêter victoire de massa Bob ?

— Es-tu fou, mon garçon, tu empestes.

— Oh ! c’est vrai. Massa Bob sentir très mauvais, pauvre massa Bob !

— Détache l’animal de ta main.

— Moi pas pouvoir. Oh ! là ! là ! dents trop enfoncées. Skunk devoir pas rester éternellement à main de pauvre Bob. Être donc pas un brave homme pour aider massa Bob ? »

François, pris de pitié, s’approcha enfin du nègre.

« Je vais tâcher de t’aider, lui dit-il, mais à condition que tu ne me frôleras ni de ta personne ni de tes vêtements.

— Masser François avancer seulement. Massa Bob faire bien attention. »

La tentative était périlleuse, elle réussit cependant, à la grande joie de Bob.

« Bob montrer courage. Nègre pas peur. »

Et il se rapprocha du groupe.

Mais Old Shatterhand leva son fusil :

« Reste où tu es, lui cria-t-il, ou je tire.

— Ciel ! pourquoi tirer sur pauvre nègre ?

— Parce que tu nous communiquerais ta mauvaise odeur. Quitte tes vêtements et jette-les loin de toi.

— Quitter beau calicot et pantalon et veste ?

— Tout, tout, et va te baigner dans l’eau jusqu’au cou. Plus tu attendras, plus l’odeur s’attachera à toi.

— Malheur ! mon beau costume ! Massa Bob le laver et plus sentir.

— Non, obéis, ou je tire : une, deux, tr...

— Pas tirer, pas tirer, cria le nègre, Bob courir vite à l’eau. »

Le geste de Shatterhand n’était naturellement qu’une menace.

Le nègre revint bientôt et dut se frotter le corps avec un mélange de graisse d’ours et de cendre de bois.

« Combien longtemps massa Bob frotter ?

— Jusqu’à demain matin.

— Massa Bob pas pouvoir résister.

— Il faudra bien. Ce sont les truites qui n’y résisteront peut-être pas.

— Et quand laver costume ?

— Jamais, tu ne le remettras plus.

— Alors comment pauvre Bob s’habiller ?

— Tu t’envelopperas dans la peau d’ours jusqu’à ce que nous trouvions un tailleur antédiluvien qui t’en fasse un habit. En tout cas, tu te tiendras un peu à l’écart et feras sentinelle jusqu’à ce que toute odeur ait disparu de toi. »

Et Bob continua à se frotter de toutes ses forces, la tête seule hors de l’eau, en faisant les plus horribles grimaces.

IX

L’HOMME SANS NOM

Les hommes étaient revenus autour du feu. L’aventure tragi-comique de Bob fit tout d’abord les frais de la conversation, puis on demanda au long Davy de raconter une de ses aventures.

Après leur avoir narré les exploits d’un trappeur connu pour son habileté dans l’art de tirer, il ajouta :

« Il y a encore d’aussi bons tireurs, par exemple Winnetou et Old Shatterhand, qui ne sauraient être surpassés par personne. Master Shatterhand, ne voudriez- vous pas, à votre tour, nous conter quelqu’un de vos bons tours ? »

Celui-ci allait répondre, quand il se mit à aspirer l’air fortement, comme s’il y sentait une odeur extraordinaire.

« Ah ! dit Jemmy, le pauvre nègre dans l’eau sent encore bien fort.

— Oh ! ce n’est pas pour cela que j’aspirais l’air, répondit Old Shatterhand, en jetant un regard inquiet sur son cheval qui s’était arrêté de paître pour aspirer l’air aussi.

— Sentez-vous autre chose ? demanda Davy.

— Non. »

Et, se tournant à demi vers Winnetou :

« *Teschi-im* (attention) ! » lui dit-il à mi-voix.

Winnetou répondit par un signe de tête et saisit son fusil.

Le cheval de Old Shatterhand tourna la tête vers le feu en reniflant, ses yeux étincelaient.

« *Isch-hosch-ni !* » lui cria son maître.

Et l’animal se remit aussitôt à paître sans montrer la moindre inquiétude.

Comme Old Shatterhand prenait aussi son fusil.

« Qu’avez-vous, sir ? lui demanda Jemmy. Votre cheval a l’air de flairer quelque chose.

— Il sent l’odeur du nègre.

— Mais pourquoi avez-vous saisi tous deux vos armes ?

— Parce que je vais vous parler du coup de fusil à la hanche. Vous en avez déjà entendu parler sans doute ?

— Naturellement.

— Vous savez alors que, pour tirer ce coup, on ne met pas en joue à la hauteur de l’épaule comme d’ordinaire, mais seulement à la hauteur de la hanche.

— Il ne doit pas être possible de viser, dit François.

— C’est assurément très difficile ; il faut avoir une certaine pratique, et plus d’un bon chasseur de l’Ouest manque son coup quand il tire ainsi.

— Dans quelle circonstance emploie-t-on ce tir ? Pourquoi est-il préférable au tir ordinaire ?

— Parce qu’il ne laisse pas voir à l’adversaire qu’on va tirer. Supposez, par exemple, qu’il y ait dans le voisinage des Indiens ennemis décidés à nous attaquer. Ils envoient des éclaireurs pour s’informer si notre nombre, le lieu de notre campement sont propices à leurs desseins et si nous sommes sur nos gardes. Ces éclaireurs rampent sur les pieds et sur les mains.

— Oui, mais ils sont découverts et signalés par nos sentinelles.

— Ce n’est pas aussi sûr que vous croyez. J’ai bien pu me glisser, moi, dans la tente d’Oithka-Petay malgré les sentinelles et le terrain découvert. Ici nous sommes entourés d’arbres qui permettent de se dissimuler en rampant. Continuons. Les éclaireurs sont donc, malgré nos sentinelles, arrivés à la lisière du bois d’où ils nous épient. S’ils réussissent à retourner auprès des leurs, nous sommes attaqués à l'improviste et anéantis. Le mieux est donc d’empêcher les éclaireurs de retourner à leur campement.

— Et de tirer sur eux.

— Oui. Je m’oppose à ce qu’on verse le sang inutilement ; mais dans ce cas-là ce serait se vouer soi-même à la mort que d'épargner l’ennemi.

— *Tkih-akan* (ils sont proches), chuchota le chef apache.

— *Teschi-chi-tkih* (je les vois), répondit Old Shatterhand.

— *Naki* (deux).

— *Ha-oh* (oui).

— *Schi-ntsage-ni-akaya-sayassi* (charge-toi de celui-ci, je me charge de l’autre), reprit l’Apache en faisant un geste de gauche à droite.

— Dites-nous donc, messieurs, quel secret vous échangez en langue apache ? demanda le long Davy.

— Rien d’extraordinaire. Je disais au chef apache de m’aider à vous expliquer l’adresse qu’il faut déployer pour ce tir.

— Je m’en doute ; mais, d’après ce que vous dites, il faut avoir vu les espions avant de pouvoir tirer sur eux.

— Naturellement.

— Malgré l’obscurité du fourré ?

— Oui.

— Mais ils ont bien soin de ne pas s’approcher assez pour être vus.

— Hum ! Je les vois peut-être tout de même.

— J’ai bien entendu dire que certains hommes de l’Ouest peuvent découvrir un ennemi au guet par la nuit la plus sombre. Le gros Jemmy, par exemple ; mais il n’a pas encore eu l’occasion de nous le prouver.

— L’occasion peut toujours se présenter.

— J’en serais bien content, car j’ai toujours tenu la chose pour impossible. »

Old Shatterhand regarda de nouveau la lisière du bois et, satisfait de son examen, répondit :

« Avez-vous jamais vu briller la nuit, en mer, les yeux du tintorera, sorte de requin ?

— Non.

— Eh bien ! on peut les voir distinctement, car ils sont phosphorescents. Beaucoup d’autres yeux, même ceux de l’homme, ont la même propriété à un degré moindre. Et plus l'effort visuel de cet œil est grand, plus l’œil est visible malgré l’obscurité. Si, par exemple, il y avait là dans ce buisson un espion qui nous examine, moi et Winnetou verrions ses yeux.

— Ce serait fort, répliqua Davy. Qu’en dis-tu, mon vieux Jemmy ?

— Je pense que je ne suis pas aveugle non plus, répondit l’interpellé. Heureusement, nous sommes ici à l’abri de semblables visites. C’est toujours une mauvaise chose que de se trouver dans une situation où il est nécessaire d’employer le tir à la hanche. N’est-ce pas, sir ?

— Oui, fit Old Shatterhand de la tête. Regardez là-bas, maître François. Supposez qu’il se trouve un espion dont j’aperçoive les yeux entre les feuilles. Je dois le tuer si je veux sauver nos propres vies. Mais si j’épaule, il voit bien que je vais tirer et se cache aussitôt. Peut-être me vise-t-il déjà et fera feu avant moi, si je ne l’en empêche grâce au tir à la hanche. Il me faut donc rester tranquille et indifférent en apparence comme je suis en ce moment, mais je saisis le fusil et le soulève lentement comme si je voulais l’examiner ou jouer avec lui. Je baisse la tête comme pour regarder du côté opposé, mais mon œil ombragé par le bord du chapeau, de même que celui de Winnetou, ne perd pas de vue le but à atteindre. Alors j’appuie la crosse de la main droite fortement sur la hanche et le canon sur le genou, je passe la main gauche par-dessus la droite en haut de la gâchette, qui est ainsi dissimulée par l’ombre ; je pose l’index de la main droite sur la détente, et dirige le canon de manière que la balle passe au ras des yeux de l’espion pour pénétrer dans sa cervelle et j’appuie... Voilà. »

Le coup partit et en même temps celui de l’Apache. Tous deux se relevèrent précipitamment. Winnetou, rejetant son fusil, bondit comme une panthère par-dessus le ruisseau et disparut, son couteau à la main, dans le fourré.

« *Uhvai k'unum ! Uhvai pa-ave ! Uhvai umpare !* (éteignez les feux, ne bougez pas, ne parlez pas), » cria Old Shatterhand, dans le dialecte de l'Utah, aux Schoschones.

Et d'un coup de pied dans le foyer il envoya rouler les tisons dans l'étang. Après quoi il bondit à la suite de l'Apache.

L'obscurité la plus profonde et le silence le plus complet régnèrent aussitôt dans le camp.

Mais le pauvre Bob, dont la tête émergeait de l'eau, effrayé par les détonations, ne put s'empêcher de crier :

« Holà ! holà ! qui tirer ? Pourquoi jeter feu sur massa Bob. Pourquoi vouloir brûler et noyer massa Bob ? Pourquoi cuire lui comme truite ? Pourquoi tout éteindre ? Massa Bob plus voir rien.

— Tais-toi, imbécile, lui cria Jemmy.

— Pourquoi taire, pourquoi ?

— Chut ! ou tu seras fusillé. Il y a des ennemis par ici. »

A cette menace, le nègre se calma et resta immobile dans l'eau pour ne pas trahir sa présence.

La voix de Old Shatterhand interrompit le silence :

« Allumez de nouveau le feu, mais restez dans l'ombre, » disait-il.

Et à la lueur de la flamme, on le vit revenir avec Winnetou, chacun un fusil à la main et un Indien sur l'épaule.

« Ne perdons pas de temps, continua le chasseur. Attachez ces corps sur les chevaux de réserve et partons, car nous ne savons pas combien d'indiens ces deux-là nous annoncent. Faites vite. »

Blancs et guerriers furent prêts en un clin d'œil et se mirent en marche derrière Winnetou et Shatterhand, sans même demander où les conduisaient les chefs, en qui ils avaient une confiance absolue.

Le nègre, à cause de son odeur, fermait la marche, enveloppé dans la vieille couverture de Davy qui lui servait aussi de selle.

Après avoir galopé aussi rapidement et aussi silencieusement que possible, ils arrivèrent au point du jour à un nouveau défilé à parois escarpées entre des montagnes couvertes de sombres forêts. Les chefs s'arrêtèrent un instant et ordonnèrent de détacher les deux cadavres et de les déposer à terre. C'étaient deux Indiens de vingt ans à peine, trop jeunes pour savoir dissimuler l'éclat de leurs yeux dans la nuit. A quelle tribu pouvaient-ils bien appartenir ? On fouilla leurs poches, on examina leurs fusils et leurs vêtements sans rien trouver qui pût l'indiquer.

Wohkadeh alors s'avança :

« Les hommes célèbres veulent-ils permettre à Wohkadeh de parler, malgré sa jeunesse et son inexpérience, car si Wohkadeh ne connaît pas ces guerriers rouges, il connaît une de leurs tuniques qui devrait lui appartenir.

— Singulière coïncidence ! Comment cela ?

— Wohkadeh croit, sans l'affirmer, que ces deux jeunes guerriers sont des Upsarocas.

— Pourquoi ?

— Wohkadeh était avec les Sioux Ogallalas quand ceux-ci firent aux Upsarocas l'affront le plus mortel qui puisse être fait, en volant à quelques-uns d'entre eux leurs amulettes et une partie de leurs vêtements. Au partage du butin, Wohkadeh reçut cette tunique ; mais comme il ne voulait pas être complice d'un vol, il se contenta d'y faire un signe et la rejeta.

— Y a-t-il longtemps de cela ?

— Deux jours avant que je sois envoyé par les Ogallalas pour épier les Schoschones. Depuis ce temps, les Upsarocas ont dû se mettre à la poursuite des voleurs, car il n'y a pas de plus grande honte que de se laisser voler.

— Vous pensez alors, dit le gros Jemmy, que les Upsarocas sont à nos trousses ?

— Vous pouvez y compter, répliqua Old Shatterhand. Qu’en dit mon frère rouge ? Les Upsarocas sont-ils actuellement des ennemis des Schoschones ? demanda-t-il à Oihtka-Petay.

— Non, ce sont les ennemis des Sioux Ogallalas, qui sont aussi les nôtres. Nous n’avons pas déterré contre eux la massue de la guerre, mais un guerrier qui cherche son amulette est ennemi de tous. Il faut se garder d’eux comme des bêtes fauves. Que mes frères blancs soient prudents et prennent toutes les précautions nécessaires pour notre sécurité. »

Winnetou, après un regard interrogateur à Old Shatterhand, décida de faire un crochet en arrière, pour arriver à l’improviste sur les Upsarocas.



C’était l’éclaireur des Upsarocas qui sortait du cañon.

« Que faire des cadavres ? demanda Davy.

— Les scalps de ces guerriers appartiennent aux deux chefs qui les ont tués.

— Je suis chrétien, et un chrétien ne scalpe pas, dit Old Shatterhand.

— Un chef n’a pas besoin des scalps de ces adolescents pour être célèbre, ajouta Winnetou. Qu’ils reposent en paix debout comme des guerriers, car ils sont morts pour avoir obéi à leurs chefs. »

On les enterra aussitôt et l’on s’apprêta à repartir.

« Le chef des Apaches va rester ici pour surveiller l’arrivée des Upsarocas, dit Winnetou ; le jeune fils du tueur d’ours peut rester avec lui. »

C’était une faveur dont Martin fut très fier et qui lui fit moins regretter de voir partir ses compagnons sans lui.

Au bout de deux heures, la troupe arriva à l’entrée d’un cañon étroit et dont les côtés étaient élevés et presque verticaux.

« Nous allons nous partager en deux bandes, déclara Old Shatterhand. L’une restera cachée ici et, à un signal de mon fusil, pénétrera dans le défilé, à la suite des Upsarocas. L’autre se postera à la sortie du défilé, empêchant ainsi toute fuite de l’ennemi, qui sera forcé de périr misérablement ou de se rendre.

— Les Upsarocas n’auront pas la bêtise de s’enfiler là dedans, dit le gros Jemmy.

— Nous les y attirerons en ayant soin d’y laisser des traces visibles de notre passage, que deux de leurs espions viendront certainement relever. »

Chacun se rendit donc à la place qui lui avait été assignée, et les cavaliers, étant descendus de cheval, essayaient de prendre un peu de repos, tandis que Old Shatterhand se tenait, l'œil et l'oreille au guet, à l'issue du cañon.

Un trot de cheval se fit bientôt entendre, et Martin Masson apparut. Il venait annoncer que seize Upsarocas avaient été vus suivant les empreintes.

« Bon, ils apprendront bientôt à qui elles appartiennent.

— Avez-vous aperçu leurs armes ?

— Tous portaient des fusils.

— Bien. Dites à Winnetou que, dans ce défilé, il n’y a pas place pour trois chevaux de front et que je le prie de poursuivre les ennemis à pied. Quand ces derniers seront-ils ici, pensez-vous ?

— Dans plus d’une heure.

— Entendu. Vous pouvez retourner près de Winnetou. »

Martin parti, Old Shatterhand communiqua son plan à ses compagnons et leur indiqua la place que chacun devrait occuper. Il se mit à leur tête afin de pouvoir parlementer au besoin avec l'ennemi. Il eut donc soin de cueillir quelques rameaux verts qui, dans les pays même les plus sauvages, jouent le rôle du drapeau du parlementaire.

Il s’assura, par quelques répétitions, que tout marcherait bien, et chacun se trouva une cachette en attendant l'ennemi.

Le galop d’un cheval se fit de nouveau entendre.

C’était l'éclaireur des Upsarocas qui sortait du cañon. Il regarda à droite et à gauche si quelque ennemi n’était pas en vue et, ne voyant rien de suspect, repartit comme il était venu.

Une minute plus tard, tous les Upsarocas s’enfilaient dans le canon.

Old Shatterhand les laissa arriver jusqu’à la moitié du passage et donna avec son revolver le signal convenu Au bruit de la détonation, l'Apache et sa troupe se lancèrent à la poursuite des Indiens. Ceux-ci se hâtèrent d'avancer pour fuir ; mais ils aperçurent Old Shatterhand et ses hommes venant en sens inverse au-devant d’eux.

Le chef des Upsarocas, un véritable colosse au visage peint de rouge et de noir, un long fusil à la main, commanda à ses guerriers :

« Arrière ! »

Et il tourna bride. Les autres en firent autant ; mais ils se trouvèrent alors face à face avec Winnetou et sa bande, dont les fusils les menaçaient comme ceux de l’autre bande.

« Retournez-vous de nouveau. Il y a là-bas un homme qui porte le signe du parlementaire. Nos oreilles écouteront ce qu’il veut nous dire. »

Ils retournèrent donc, suivis de près par l’Apache et ses hommes. Old Shatterhand, lui, ne fit pas un pas au-devant d’eux.

L’Upsaroca lui jeta un regard de défi en disant :

« Que veut ce visage pâle ? Pourquoi nous barre-t-il le chemin ? »

Shatterhand soutint froidement ce regard.

« Que vient faire le Peau-Rouge ici ? répondit-il. Pourquoi nous poursuit-il ?

— Parce que vous avez tué deux de nos frères.

— Ils étaient venus vers nous en ennemis. Rendez- vous, ou nous vous tuerons. Un seul signe de moi et plus de dix fois cinq balles vous frapperont.

— A moi seul je tuerais la moitié d’entre vous. En veux-tu la preuve ? sais-tu ce que c’est qu’un Muh-mowa ?

— Je le sais.

— Eh bien ! nous allons combattre à quatre, toi, moi, et un autre des tiens avec un des miens. Si nous sommes vainqueurs, nous vous tuerons et vous scalperons tous, sinon c’est vous qui prendrez notre scalp et notre vie. As-tu du courage ? » ajouta-t-il d’un ton moqueur.

Old Shatterhand sourit :

« Je suis prêt. Mets ta main dans la mienne pour confirmer tes paroles. »

Après une hésitation, le chef donna sa main, et tous les hommes sortirent du défilé.

L’endroit choisi, le combat commença.

D’un seul coup de poing, Old Shatterhand jetait son adversaire à terre et Winnetou, qui l'assistait, renversait le sien.

Les ennemis s’avouèrent vaincus et demandèrent la mort.

« Non, répondit Old Shatterhand, nous sommes chrétiens et n’assassinons pas nos frères. Levez-vous, prenez vos armes et vos chevaux et partez où vous voudrez. Nous vous laissons libres.

— Ne serais-tu pas l'homme que les blancs appellent Old Shatterhand ? demanda le chef upsaroca.

— C’est bien moi.

— Alors ce n’est pas une honte pour moi que d’avoir été vaincu par toi. J’ai le droit de vivre et d’être libre, sans que les squaws me montrent du doigt avec mépris.

— Et ton guerrier n’a pas non plus à avoir honte d’être vaincu par celui-ci, car c’est Winnetou, le chef des Apaches. »

Winnetou s’avança alors :

« Mon frère rouge va fumer avec moi le calumet de paix, dit-il, car les guerriers des Upsarocas sont nos amis. *Howgh !*

— Old Shatterhand et Winnetou sont amis des Peaux- Rouges, reprit le chef ; ils ne demandent pas nos scalps ?

— Non, vous êtes tous libres, répéta Old Shatterhand. Nous connaissons les hommes qui vous ont volés, si vous voulez nous accompagner, nous vous conduirons vers eux.

— Qui sont les voleurs ?

— Une troupe de Sioux Ogallalas qui se rendent à la montagne de Yellowstone river.

— Que vont-ils faire là-bas ?

— Nous vous le raconterons ce soir autour des feux, et vous déciderez alors si vous voulez aller avec eux ou avec nous.

— Si vous voulez combattre les Ogallalas, nous irons avec vous. »

X

LES VAUTOURS DE ROCHERS

Le 1er mars 1872, un décret du Congrès des États- Unis érigeait en Parc national l’étendue de pays comprise dans les États de Montana et de Wyoming, près de la source du Yellowstone, et défendit toute appropriation, colonisation ou vente dudit territoire sans permission du gouvernement de Washington.

Les bruits les plus étranges avaient couru jadis sur cette partie du territoire américain. Connue seulement des Indiens les plus sauvages et entrevue parfois par un trappeur audacieux, elle était enveloppée du plus profond mystère. Tout ce qu’on en rapportait était agrémenté des détails les plus fantastiques et les plus fantaisistes. On parlait de prairies et de montagnes flamboyantes, de sources bouillonnantes, de volcans qui rejetaient du métal liquide, de lacs et de fleuves remplis d’huile et de forêts où l'on trouvait des Indiens et des animaux tout pétrifiés.

Ce Parc national a une superficie de 9500 kilomètres carrés. Quatre grands fleuves, dont le Yellowstone, y prennent leur source, et d’importantes chaînes de montagnes le sillonnent. Un air pur et fortifiant souffle sur les hauteurs, et des centaines de sources froides et chaudes, de compositions chimiques différentes, donnent aux malades la guérison ou renouvellent leurs forces affaiblies. Des geysers, auxquels ceux de l'Irlande ne sauraient être comparés, lancent leurs jets d’eau chaude à plusieurs mètres de hauteur. Des montagnes de cristal

scintillent de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel sous l'effet des rayons du soleil, des gorges effrayantes semblent s’ouvrir à pic pour laisser pénétrer dans les entrailles de la terre. La croûte terrestre se soulève et s’abaisse comme poussée par une force irrésistible ; des gouffres immenses remplis de boue en ébullition s’ouvrent et se referment ; chaque kilomètre amène quelque nouvelle et merveilleuse surprise. Il y a au moins deux mille geysers et sources.

A côté d’une eau bouillante qui s’échappe du sol en flots tumultueux, perle une eau pure et froide. Il semble que les bons et les mauvais esprits se livrent sous terre un combat interminable ; en quelques pas on passe du sublime à l'horrible. Et quand les yeux, lassés de voir jaillir les fontaines cent mètres au-dessus des fleuves, s’abaissent vers le sol, c’est pour apercevoir les cornalines, les agates, les calcédoines et les opales dont il est jonché.

Au loin, entre les montagnes Rocheuses, dorment des lacs paisibles dont le plus beau et le plus grand est sans contredit celui de Yellowstone, qui s’étend à 8000 pieds d’altitude. Il est très sulfureux et fourmille pourtant de truites dont la chair a une saveur étrange, mais agréable. Les forêts environnantes sont riches en gibier, en rennes et en ours, et elles aussi contiennent des sources chaudes qui jaillissent du sol en ronflant et en sifflant comme une locomotive.

Une angoisse s’empare du voyageur ; il lui semble que le sol va s’engloutir avec lui ou le soulever au delà des montagnes...

A l’endroit où le Yellowstone sort du lac pour se diriger vers le sud-ouest, quelques feux étaient allumés, non pour cuire les aliments, puisque le ciel y avait pourvu, mais pour éclairer ceux qui étaient assis alentour.

Chacun d’eux venait de se rassasier copieusement et s’apprêtait à prendre quelque repos pour pouvoir partir dès le lendemain matin vers le fleuve du Trou de Feu, dans le voisinage duquel était le tombeau du chef indien, but de cette longue expédition.

Bien que ce but fût assez proche, il y avait encore trois jours entiers avant la pleine lune, et Old Shatterhand était convaincu que les Sioux Ogallalas ne pouvaient y être encore arrivés.

« Nous n’avons pas à avoir peur d’eux, disait-il ; ils ne sont encore qu’au Bottelers Range, et ici aucune autre créature n’est à craindre.

— J’ai cependant entendu dire que les chemins, à partir de cet endroit, étaient très dangereux, reprit Martin.

— Il est certain qu’il vaut mieux ne pas trop s’approcher des geysers et que la croûte terrestre est parfois très mince ; il ne manque pas d’occasions d’accidents jusqu’à ce qu’on arrive au grand cañon, qui est la plus belle merveille du bassin de Yellowstone.

— Vous le connaissez ?

— Oui. Il a plus de 7 kilomètres de long et 1000 mètres de profondeur. Les parois qui le limitent sont à pic et il ne faut pas avoir le vertige pour plonger ses regards jusqu’au fond, où le fleuve, large de 60 mètres, apparaît comme un mince filet d’eau. C’est pourtant ce filet d’eau qui s’est, au cours des siècles, creusé ce lit au fond des rochers. Ses flots coulent avec rapidité au pied des parois en mugissant ; mais le bruit de leur grondement n’arrive pas jusqu’en haut. Personne ne saurait se risquer d’y descendre, car, même y parviendrait-il sans encombre, qu’il ne pourrait y supporter le manque d’air au milieu des émanations pestilentielles de soufre et d’alun qui se dégagent des eaux. En remontant le cañon, on arrive à des cascades où le fleuve se précipite d’une hauteur de 30 mètres. Pour venir de ces chutes jusqu’ici, il faut à un bon cavalier environ neuf heures. Nous sommes donc de deux bons jours en avance sur les Ogallalas. Je ne prétends pas que ce chiffre soit absolument exact ; mais peu importent quelques heures de plus ou de moins ! Il suffit de savoir que nos ennemis ne peuvent être encore là.

— Et où seront-ils demain à cette heure ? demanda Martin.

— A l'ouverture supérieure du cañon. Avez-vous une raison spéciale pour me demander cela ?

— Pas précisément ; mais vous vous doutez bien que je ne puis m’empêcher de penser à mon père. Qui sait s’il vit encore ?

— J’en suis convaincu.

— Les Sioux l’ont peut-être tué ?

— Ne vous faites pas une idée pareille. Les Ogallalas veulent certainement emmener leurs prisonniers au tombeau de leur chef. C’est leur imposer un supplice que de ne point hâter leur mort, et les Sioux se garderaient bien d’y manquer. »

Sur ce, Old Shatterhand s’éloigna et, se couchant près de son ami Winnetou, il s’enveloppa de sa couverture et s’endormit. Les autres restèrent assis à chuchoter.

« Cela m’ennuie terriblement de tromper le brave homme, dit Jemmy à voix basse ; mais ce petit chasseur d’ours a su si bien me prier, que j’en ai perdu la tête et n’ai su lui résister.

— Je t’avais averti dès le début, grogna Davy, et t’avertis encore.

— Mais pensez donc, cher Davy, intervint Martin, qu’il m’est impossible d’attendre encore trois jours entiers. Je meurs d’inquiétude pour mon père.

— Old Shatterhand vous a pourtant bien expliqué que les prisonniers doivent encore être vivants.

— Il peut facilement se tromper. Oubliez-vous donc que c’est vous et Jemmy qui m’avez offert les premiers de m’assister. Alors, je ne peux plus compter sur vous ?

— Sapristi ! voilà un reproche que je ne me laisserai pas faire. Il ne sera pas dit que je ne vous ai pas tenu parole. Je veux bien aller avec vous, mais à une condition.

— Dites-la, je la remplirai, si je peux.

— Nous nous contenterons seulement d’épier les Sioux pour savoir si votre père vit encore : mais nous ne ferons aucune tentative pour le délivrer.

— Accepté.

— Demain matin, il y aura beaucoup d’inquiétude ici, dit Jemmy. Je pense que le nègre fera bien la commission. Maintenant taisons-nous, pour ne pas éveiller les soupçons. Voici la lune qui apparaît, éteignons les feux et couchons-nous sous les arbres, dont l'ombre protégera notre fuite.

— Bien heureux que nous ayons le clair de lune pour trouver notre chemin, repartit François le Boiteux.

— Il est évident que nous devons descendre le fleuve et je ne serai pas fâché de montrer à nos chefs actuels que les hommes de l'Ouest savent aussi faire des plans et les mener à bonne fin. »

Les feux éteints, tout resta dans le calme, et le silence ne fut plus interrompu que par les sifflements qui s’échappaient à intervalles réguliers de la terre.

Au bout d’une heure, il y eut un léger bruit sous les arbres où s’étaient couchés Jemmy, Martin et Wohkadeh.

« Mes frères peuvent me suivre, dit ce dernier, il est temps. »

Ils prirent leurs armes entre autres choses, et se glissèrent silencieusement vers leurs chevaux. Plus silencieusement encore, ils emmenèrent leurs chevaux, passèrent devant les chefs endormis, mais ne purent éviter la sentinelle.

Ils lui expliquèrent qu’ils agissaient sur un ordre de Old Shatterhand, et celui-ci les crut si bien, qu’il jugea inutile de faire part de l'incident à la sentinelle qui vint le relever quelque temps après.

Ce fut seulement au lever du jour qu’on s’aperçut du départ des imprudents sur lequel la sentinelle donna quelques renseignements. Winnetou, malgré sa perspicacité, ne put trouver la véritable raison de cette équipée.

« Ils ont certainement voulu aller au-devant des Ogallalas, lui dit Old Shatterhand.

— Ils ont donc perdu la tête, dit l'Apache en colère. Non seulement ils n’échapperont pas au danger qu’ils vont chercher, mais ils vont encore trahir notre présence. Quelle idée d’aller au-devant des Sioux !

— Pour savoir si le tueur d’ours vit encore.

— S’il est mort, ils ne lui rendront pas la vie, et, s’il est vivant, ils vont lui porter malheur. Winnetou peut pardonner cette faute aux deux jeunes gens, mais les deux vieux chasseurs blancs méritent d’être exposés au poteau, à la risée des femmes et des enfants. »

Bob arriva sur les entrefaites, toujours vêtu de la vieille couverture du grand Davy.

« Masser Shatterhand chercher masser Martin ? demanda-t-il.

— Oui. Peux-tu nous donner des renseignements ?

— Oh ! massa Bob être très savant, lui connaître où est masser Martin.

— Où donc ?

— Chez Sioux Ogallalas, pour voir masser Martin prisonnier. Masser Martin tout dire à Bob, pour que Bob dise à masser Shatterhand.

— C’est bien ce que je pensais, dit ce dernier.

— Quand reviendront-ils ?

— Après eux voir masser Martin, eux rejoindre nous au fleuve du Trou de Feu.

— Ton bon masser Martin a fait là une sottise qui lui coûtera peut-être la tête.

— Quoi ! la tête à masser Martin ? Massa Bob partir à cheval tout de suite pour sauver lui.

— Oui, comme tu as tué l’ours en grimpant sur l’arbre.

— Ogallalas être pas ours. Bob pas craindre Ogallalas, dit le nègre en brandissant les poings comme pour assommer une dizaine d’hommes.

— Bon, bon, je t’aiderai, puisque tu aimes tant ton jeune maître. Prépare-toi à partir à cheval dans quelques minutes. »

Et il ajouta, en se tournant vers Winnetou, qui s’était approché avec le chef des Upsarocas, celui des Schoschones et le fils de ce dernier :

« Mon frère va continuer la route et me retrouvera à la Bouche de l'Enfer. J’emmène avec moi le chef des Upsarocas ainsi que dix de ses guerriers et Mohaw avec quinze Schoschones. Je ne sais pas de quel côté je vous rejoindrai, car il se pourrait que les Sioux arrivent au tombeau de leurs chefs avant nous. »

Quelques minutes plus tard, Old Shatterhand et ses cavaliers galopaient sur la piste des cinq imprudents, qui avaient une forte avance sur lui.

Bien que retardés par la nuit et leur ignorance du pays, ceux-ci arrivèrent au matin au lac de Yellowstone. Le coup d’œil qui s’offrait à leurs yeux était d’une étrangeté et d’une splendeur extraordinaires. Les hauteurs environnantes s’élevaient tantôt graduellement, tantôt elles pointaient vers le ciel en prenant les formes les plus fantastiques. Ici on eût dit les ruines d’un château féodal, là la fine silhouette d’un minaret. Plus loin un cirque romain, ou une pagode chinoise, ou encore quelque animal de pierre monstrueux, peut-être la divinité de quelque population antédiluvienne. Et tout cela n’était qu’illusion, le résultat des forces souterraines combinées dont on voyait partout les traces. Comme l’homme se sentait faible et petit en face d’elles !

Les cinq cavaliers tournèrent à gauche. Il n’y avait plus là ni arbre ni buisson. Toute végétation était morte, l'eau même avait l’air sale et dégageait une odeur d’œuf pourri insupportable. Il leur fallut pourtant la supporter jusqu'à ce qu’ils eussent atteint les hauteurs, où ils retrouvèrent l’eau fraîche et pure, les buissons et même bientôt les arbres.

Il n’y avait pas à proprement parler de véritable chemin, il fallait s’en frayer un à travers des blocs de pierres parfois énormes, et, à midi, ils étaient à peine arrivés à la moitié de la route.

Ils aperçurent alors au loin une assez grande maison, un genre de villa italienne au milieu d’un jardin bordé par un mur élevé.

Ils s’arrêtèrent surpris.

« Une maison d’habitation à Yellowstone, ce n’est pas possible ! dit Jemmy.

— Pourquoi pas ? répliqua François. Regardez, n’y a-t-il pas un homme devant la porte ?

— On le dirait presque. Je ne vois plus rien, ce devait être une ombre.

— Où il y a une ombre, reprit le Gascon, il doit y avoir un homme, et s'il n'y a plus d'ombre, ou bien le soleil, ou bien l'homme s'est caché. Comme le soleil est encore là, c'est donc l'homme qui a disparu. Où ? nous allons bientôt le savoir. »

Ils s'approchèrent rapidement du bâtiment et s'aperçurent qu'il n'était point fait de main d'homme, mais était un résultat du travail de la nature. Les murailles étaient des blocs scintillants de feldspath percés d'ouvertures que l'on pouvait prendre de loin pour des fenêtres. Il y avait même comme une sorte de porte à travers laquelle on apercevait une grande cour autour de laquelle d'autres blocs également creusés ménageaient des sortes de chambres. Au milieu de la cour jaillissait une source dont l'eau pure et fraîche s'écoulait par la porte.

« Extraordinaire ! déclara Jemmy. Cet endroit est tout indiqué pour une halte, entrons.

— Je veux bien, déclara François ; mais nous ne savons pas si celui qui habite là n'est pas un coquin.

— Bah ! nous avons dû nous tromper, il ne peut être question d'un homme. Du reste, je vais inspecter les lieux. »

Il s'avança, son fusil en main, prêt à tirer, et examina la cour. Il se retourna bientôt en appelant du geste et de la voix :

« Venez, il n'y a pas âme qui vive.

— Je veux bien l'espérer, reprit François ; je ne désire pas avoir affaire à des revenants. »

Davy, Martin et François s'avancèrent donc, tandis que Wohkadeh restait encore prudemment à l'arrière.

« Pourquoi mon frère rouge ne vient-il pas ? » demanda le fils du tueur d'ours.

L'Indien aspira l'air de ses narines et répondit :

« Mes frères ne remarquent-ils pas qu'il y a ici une odeur de cheval ?

— Naturellement, puisque nous en avons.

— Cette odeur vient de la porte devant laquelle nous nous sommes arrêtés.

— Regardez, il n'y a pas à terre la moindre trace d'homme ou d'animal.

— Parce que le sol est pierreux. Que mes frères soient prudents.

— Il n'y a aucune raison d'avoir peur. Venez, nous allons encore inspecter là derrière. »

Tous le suivirent vers le fond.

Des hurlements à faire trembler la terre s'élevèrent tout à coup. Une troupe d'indiens s'élança vers eux et, en un clin d'œil, les quatre imprudents furent cernés.

Un homme qui portait la coiffure du chef leur cria en mauvais anglais :

« Rendez-vous, ou nous vous scalpons. »

Les quatre hommes virent bien que toute résistance était impossible.

« Ciel ! s'écria Jemmy, nous voilà dans les mains de ceux que nous voulions surprendre. »

Et, s'adressant au chef :

« Pourquoi nous rendre. Nous ne vous avons rien fait. Nous sommes les amis des hommes rouges.

— La hache guerrière des Ogallalas est dirigée contre les hommes blancs. Descendez de cheval et déposez vos armes, nous ne voulons pas attendre. »

Cinquante paires d'yeux cruels étaient fixés sur eux et cinquante mains rouges saisissaient des couteaux.

Le long Davy descendit le premier de son mulet.

« Faites ce qu'ils veulent, dit-il à ses compagnons. Il s'agit de gagner du temps, les nôtres viendront bien nous délivrer. »

Ils obéirent donc à l'injonction du chef.

Wohkadeh, resté dehors, avait vu toute la scène ; il se dissimula de côté et, rampant sur les pieds et tes mains, il put glisser sa tête par une étroite ouverture pour regarder ce qui se passait.

Que faire ? Retourner au campement ? Une idée plus téméraire lui vint à l'esprit.

Il remonta à cheval et s'avança d'un air dégagé vers les Sioux, au moment où les prisonniers venaient d'être ligotés.

« *Uff !* s'écria-t-il, depuis quand les Ogallalas attachent-ils les mains à leurs meilleurs amis. Ces blancs sont les frères de Wohkadeh. »

Cette apparition subite provoqua un étonnement général. Le chef fronça les sourcils et, toisant le jeune homme du regard :

« Depuis quand, lui demanda-t-il, les chiens de blancs sont-ils les frères des Ogallalas ?

— Depuis qu'ils ont sauvé la vie de Wohkadeh. »

Le regard du chef se fit plus inquisiteur.

« Où donc Wohkadeh a-t-il été jusqu'ici ? Pourquoi n'est-il pas revenu aussitôt après avoir été épier les ennemis ?

— Parce qu'il a été fait prisonnier par les chiens de Schoschones ; mais ces visages blancs ont combattu pour lui et l'ont délivré. Ils lui ont montré un chemin sûr et rapide pour aller à Yellowstone et l'ont accompagné pour fumer avec Hong-peh-te-Keh (le lourd Mocassin) le calumet de paix. »

Le lourd Mocassin eut un sourire de mépris.

« Descends de ton cheval et rejoins tes frères blancs, ordonna-t-il. Tu es notre prisonnier tout comme eux.

— Wohkadeh prisonnier de sa propre tribu ? Qui donne au lourd Mocassin le droit de faire prisonnier un guerrier de sa tribu ?

— Il se le donne lui-même. Il est le chef de cette expédition et est libre de faire ce que bon lui semble. »

D'un coup de talon, Wohkadeh fit cabrer son cheval. Menacés par les pattes de devant de l'animal, les Sioux reculèrent. Prenant alors son fusil en main, il reprit :

« Depuis quand les chefs des Ogallalas font-ils ce que bon leur semble. A quoi servent les assemblées des anciens. Wohkadeh est jeune, mais il a tué le buffle blanc et porte les plumes d'aigle dans ses cheveux. Il



D'un coup de talon, Wohkadeh fit cabrer son cheval.

ne se laissera pas faire prisonnier, et qui l'insulte aura à combattre contre lui. »

Ces fières paroles n'étaient pas en vain.

Les chefs indiens n'ont point, en effet, de puissance illimitée. Ils ne peuvent faire ni lois ni décrets. Tout leur pouvoir dépend de l'effet produit par leur propre personne et ils peuvent être destitués dès qu'ils ne plaisent plus.

Le lourd Mocassin, malgré ses mérites, n'était aimé que d'une moitié de sa tribu, en raison de sa dureté et de sa cruauté.

Aux paroles du jeune homme, plusieurs Sioux avaient répondu par des exclamations approbatives.

Le chef leur jeta un regard courroucé et, après avoir fait un signe à ses partisans, il répondit :

« Chaque Sioux Ogallala est un homme libre ; mais dès qu'un guerrier est traître à ses frères, il perd le droit d'être libre.

— Prouve que je suis un traître.

— Je le ferai à l'assemblée des guerriers.

— Et.moi, j'y paraîtrai en homme libre, les armes à la main pour me défendre. Quand j'aurai prouvé que le lourd Mocassin m'a accusé injustement, il me devra réparation par les armes.

— Un traître ne paraît pas à l'assemblée les armes à la main. Que Wohkadeh remette les siennes. Elles lui seront rendues, s'il est innocent.

— *Uff !* qui donc oserait me les prendre ? » répliqua le jeune homme en jetant un regard de défi à la ronde.

Il vit à l'expression des visages que plusieurs hommes étaient pour lui ; mais la majorité restait impassible.

« Personne ne te les prendra, tu les déposeras toi-même, sinon tu recevras une balle.

— J'en ai deux dans mon fusil, répondit Wohkadeh en saisissant la crosse.

— Wohkadeh n'avait pas de fusil quand il nous a quittés. Qui donc lui a donné celui-ci, si ce n'est les visages blancs ? Or ils ne donnent que dans un but intéressé. Wohkadeh leur a donc rendu un service au lieu d'en recevoir un d'eux. Wohkadeh n'est pas un Sioux, mais un Mandane. Qui donc parmi ces braves guerriers voudrait plaider pour lui avant qu'il ait lui-même répondu à mon accusation ? »

Pas un homme ne bougea. Le lourd Mocassin jeta sur le jeune homme un regard triomphant et répéta :

« Descends de ton cheval et dépose tes armes. Tu te défendras, et nous prononcerons ensuite la sentence. Ta résistance ne prouverait que ta culpabilité. »

Wohkadeh vit que le mieux était d'obéir. Il n'avait résisté jusque-là que pour tâcher de faire impression sur ceux qui n'aimaient pas le chef.

« S'il en est ainsi, je me rends, dit-il. Ma cause est juste, j'attends avec calme votre jugement et me remets entre vos mains jusque-là. »

Il descendit de cheval et déposa ses armes aux pieds du chef. Sur un signe de celui-ci, quelques hommes s'approchèrent de Wohkadeh pour le ligoter.

« *Uff !* s'écria-t-il furieux, ai-je dit que je vous donnais aussi cette permission ?

— Je la prends, répliqua le chef. Qu'on le lie et le dépose dans un coin isolé, afin qu'il ne puisse converser avec les visages pâles. »

Toute résistance était inutile. Wohkadeh devait subir sa destinée. Il fut donc mis dans un coin pieds et poings liés et deux Sioux restèrent près de lui pour le surveiller.

Un vieux guerrier s'avança alors et, s'adressant au chef :

« Un plus grand nombre d'hivers a passé sur ma tête que sur la tienne, lui dit-il, c'est pourquoi tu souffriras que je te demande si tu as vraiment des raisons de tenir Wohkadeh pour un traître.

— Je veux bien te répondre, parce que tu es le plus vieux ici. La raison est que le plus jeune de ces visages pâles ressemble étonnamment au tueur d'ours garrotté là-bas près des chevaux.

— Cela peut-il être une raison suffisante ?

— Oui, je vais te le prouver. »

Il s'avança vers les prisonniers qui avaient assisté impuissants au jeu si téméraire de Wohkadeh. Et ni Jemmy ni Davy ne connaissaient assez la langue sioux pour comprendre tout ce que Wohkadeh avait dit.

Le rusé chef, s'adressant à eux d'un air doucereux :

« Wohkadeh, avant de nous quitter, leur dit-il, a commis un méfait pour lequel nous devons le juger. Il est prisonnier pour le moment. S'il est possible de prouver que les visages pâles ne le connaissaient pas à ce moment, ils seront libres. Quel est le nom des hommes blancs ?

— Faut-il le lui dire ? demanda Davy à son ami.

— Oui, répondit Jemmy, peut-être aura-t-il quelque égard pour nous ensuite. Je m'appelle Jemmy-Petaht-scheh et ce grand guerrier est Davy-Honskeh. Tu as sans doute entendu déjà ces noms.

— *Uff !* » s'écrièrent les Sioux à la ronde.

Le chef leur jeta un regard menaçant. Il était surpris, lui aussi, d'avoir en sa puissance des chasseurs si renommés ; mais il n'en laissa rien voir.

« Le lourd Mocassin ne connaît pas vos noms, reprit-il. Et quels sont ces deux autres ? »

Davy intervint en toute hâte :

« Au nom du ciel, dit-il tout bas, ne donnez pas leurs vrais noms.

— Qu'a donc à dire mon frère blanc ? reprit le chef d'un air sévère. Seul, celui qui a été interrogé doit répondre. »

Jemmy dut donc se résoudre à ne pas dire la vérité. Il prononça le premier nom qui lui passa par la tête et déclara François et Martin père et fils.

Le regard du chef se porta de l'un à l'autre de ces derniers, tandis qu'un sourire moqueur errait sur ses lèvres. Il répondit toujours d'un ton presque aimable :

« Les visages pâles peuvent me suivre. »

Et il se dirigea vers la partie arrière de la cour.

Dans une des salles creusées dans le roc par les eaux, tous les chevaux des Ogallalas étaient réunis. Dans un coin gisaient cinq hommes blancs, pieds et poings liés. Ils étaient en piteux état, leurs vêtements déchirés, leurs poignets blessés par les liens, leurs visages souillés de poussière et leurs barbes et leurs cheveux en désordre. La faim et la soif avaient creusé leurs joues et dilaté leurs yeux.

C'est près d'eux que le chef amena les nouveaux prisonniers. En chemin, Martin avait dit à l'oreille de Jemmy :

« Où va-t-il nous conduire ? Peut-être auprès de mon père.

— C'est possible ; mais, je vous en supplie, ne laissez pas voir que vous le connaissez, ou tout est perdu.

— Voici des visages pâles prisonniers, reprit le chef. Le lourd Mocassin ne connaît pas très bien leur langue, il ne sait pas non plus qui ils sont. Les hommes blancs peuvent le leur demander et me le répéter ensuite. »

Jemmy s'avança rapidement et dit en français :

« Vous êtes sans doute Masson. Surtout, ne laissez pas voir que vous reconnaissez votre fils. En venant à votre secours, nous sommes tombés dans les mains de ces Peaux-Rouges ; mais nous espérons être bientôt tous délivrés. Avez-vous dit vos noms à ces coquins ? »

Masson, à la vue de son fils, était devenu muet de surprise ; mais il se ressaisit vite.

« Quelle joie et quelle douleur à la fois ! répondit-il. Les Sioux me connaissent et connaissent aussi le nom de mes compagnons

— Bon, on va probablement nous laisser ici ; nous pourrons vous en dire plus long. »

Pendant ce temps, le chef guettait en vain, sur le visage de Masson et de son fils, le moindre signe qui eût pu trahir l'un et l'autre. D'un ton courroucé qui traduisait son désappointement :

« Eh bien ! demanda-t-il, les prisonniers ont-ils dit leurs noms ?

— Oui, répondit Jemmy ; mais tu les savais déjà.

— Je pensais que ces hommes m'avaient menti. Tu vas rester ici avec tes camarades. »

Et il appela d'un geste les Ogallalas, qui accoururent vider les poches des prisonniers avant de les attacher.

« Parfait ! grogna le Long en voyant disparaître le contenu de la sienne. Je suis surpris qu'ils ne nous enlèvent pas jusqu'à nos vêtements.

— Monsieur Jemmy, chuchota François, cette histoire ne me plaît guère. Je reconnais parmi ces gens le coquin qui m'a rendu boiteux. »

Les prisonniers n'avaient pas la liberté de leurs mouvements ; pour se déplacer, ils en étaient réduits à rouler sur eux-mêmes. Grâce à ce moyen, Martin put s'approcher de son père et Jemmy des deux pour leur raconter à voix basse tout ce qui s'était passé et partager avec eux l'espoir que leur captivité serait brève.

Pendant ce temps, le chef avait réuni les plus célèbres de ses guerriers et fait amener Wohkadeh en face de lui, au centre du cercle où il était assis.

Wohkadeh remarqua que les deux gardiens entre lesquels il était portaient chacun un couteau. Il jugea que sa situation s'était aggravée.

Tous filaient sur lui un regard sombre.

Alors le chef parla :

« Wohkadeh peut raconter maintenant ce qu'il a fait depuis le moment où il nous a quittés, » dit-il.

Le jeune Indien raconta l'histoire de sa captivité supposée par les Schoschones et de sa libération par les blancs. Malgré l'accent de vérité qu'il essayait de prendre, il était facile de voir qu'on ne le croyait point.

Quand il eut fini, le chef prit la parole :

« Et quels sont ces quatre visages pâles ? »

Wohkadeh nomma de suite Jemmy et Davy, en faisant remarquer l'honneur qu'il y avait pour les Sioux à avoir parmi eux deux chasseurs si célèbres.

« Et les deux autres ? »

Wohkadeh avait prévu cette question ; il donna un nom quelconque à François et déclara que Martin était son fils.

Le chef reprit alors froidement :

« Wohkadeh a peut-être appris que le tueur d'ours a un fils qui s'appelle Martin ?

— Non.

— Et qu'il habite avec un homme du nom de François le Boiteux ?

— Non. »

Le jeune homme conservait son air tranquille, tout en sentant bien que la partie était perdue pour lui.

Le lourd Mocassin poussa un rugissement de colère :

« Wohkadeh est un chien, un traître, un loup puant, cria-t-il. Croit-il donc que nous ignorions la présence de François et du fils du tueur d'ours parmi nos prisonniers ? Wohkadeh a été les chercher ainsi que les deux autres pour venir délivrer les premiers. Il partagera leur sort. L'assemblée décidera ce soir, autour du feu, de quelle mort il doit mourir. »

Aussitôt tous les prisonniers furent attachés sur les chevaux et l'on eut soin de tenir Wohkadeh à part sous la surveillance des guerriers.

L'état de Masson et de ses compagnons était pitoyable. S'ils n'avaient pas été attachés, ils seraient sûrement tombés à terre d'épuisement.

Davy dit quelques paroles d'encouragement à Jemmy. Le Gros lui répondit :

« Patiente encore un peu de temps, mon vieux. Ou je me trompe fort, ou Old Shatterhand n'est pas loin d'ici. Il s'est aperçu dès ce matin de ce que nous sommes, c'est-à-dire deux imbéciles. Il doit nous suivre avec une troupe et j'ai eu soin de lui indiquer le chemin par où nous passons.

— Comment cela ?

— J’ai pu, avec mes dents, arracher un morceau de ma fourrure et j’en ai laissé tomber des débris depuis l’endroit où nous avons été attachés. Or comme il ne fait pas de vent, ils les trouveront pour sûr, et sauront ainsi quelle direction suivre. »

Les Sioux se dirigeaient vers les montagnes appelées Dos d’Éléphant, qui forment la ligne de partage des eaux entre l'océan Atlantique et l'océan Pacifique.

Le gros Jemmy ne s’était pas trompé en supposant que Old Shatterhand trouverait leurs traces. Accompagné des chefs des Schoschones et des Upsarocas, il suivait en toute hâte le chemin indiqué par Jemmy.

XI

PERIL EXTREME

Le sol volcanique ne permettait malheureusement pas aux poursuivants d’aller aussi vite qu’ils auraient voulu. Ils parvinrent pourtant bientôt eux-mêmes au Dos d’Éléphant et firent ensuite une descente périlleuse à travers les buissons et les éboulis de rochers. Quand ils arrivèrent en bas, la nuit était déjà venue et il leur fallut s’arrêter.

Mais il n’y eut pas ce soir-là, à l'heure du repos, les bavardages accoutumés. Chacun était angoissé et sentait qu’il touchait à des événements décisifs. On n’alluma pas le feu, à cause du voisinage des Ogallalas, qui, d’après les calculs de Old Shatterhand, devaient se trouver à peine à deux milles de là.

Ils repartirent au jour, se hâtant de plus en plus, car Old Shatterhand venait de s’apercevoir que les Ogallalas ne s’étaient pas arrêtés la veille et devaient par conséquent être arrivés maintenant aux montagnes du Trou de Feu.

Ils les apercevaient eux-mêmes peu après et s’enfonçaient à la suite des traces dans une forêt, chemin périlleux entre tous, car chaque arbre peut cacher un ennemi. Des éclaireurs furent donc envoyés en avant ; mais ils revinrent bientôt affirmer que l’on pouvait avancer sans crainte.

A la sortie de la forêt, on arriva en vue de la vallée du Madison, que les Indiens appellent le Fleuve du Trou de feu et qui est bien certainement la partie la plus merveilleuse du Parc national.

Elle renferme, sur une longueur et une largeur de plusieurs milles, des centaines de geysers et de sources chaudes. Des colonnes d’eau jaillissent à plus de cent mètres, des vapeurs sulfureuses s’échappent des fissures innombrables du sol et l’air est toujours humide.

La surface du sol est tantôt une croûte épaisse qui scintille aux rayons du soleil, tantôt une boue pâteuse et puante de température très variable. La terre se soulève en produisant d’énormes bulles qui crèvent et font place à des cavités profondes. Malheur à qui s’avance étourdiment dans ces parages. Il sent tout à coup la terre vaciller sous ses pas, et se soulever brûlante. Seul un bond désespéré peut le sauver ; mais les dangers s’accumulent sous ses pas, la couche de terre devient tout à coup si mince, qu’elle recouvre les profondeurs à la manière de la substance fragile qui entoure les nids de guêpes cartonnières.

Malheur aussi à celui qui, de loin, prend la boue pour une masse solide ; elle se dérobe sous ses pas, dont les empreintes se remplissent aussitôt d’un liquide jaune verdâtre, infect, diabolique.

L’eau qui bouillonne de tous côtés prend toutes les teintes imaginables, tantôt d’un blanc laiteux, tantôt d’un rouge éclatant, d’un bleu céleste ou d’un jaune soufre ; elle devient parfois transparente comme du verre.

Ce ne sont partout que sifflements, ronflements, grondements de toutes sortes, et des éclaboussures d’eau et de boue volent de toutes parts.

C’est un spectacle tout à la fois merveilleux et angoissant, admirable et effrayant, qui fait penser en même temps au ciel et à l'enfer.

De l'autre côté de la vallée, la paroi s’élevait à pic au-dessus des eaux, et entre elle et le fleuve se dressait une pyramide gigantesque et étrange étagée en six terrasses d’une matière indéfinissable au premier abord, mais qu’avec un peu d’attention on reconnaissait pour de l'eau.

A côté de cette merveille tout idéale et céleste s’ouvrait un gouffre sombre, entouré d’un cercle de pierres volcaniques, dont l'aspect avait quelque chose d’infernal. C’était justement le cratère d’un volcan de boue. Vu d’en haut, il semblait formé de deux entonnoirs réunis par leur bout effilé.

Une vase immonde montait à la surface de l'entonnoir au moment même où s’élevait la colonne d’eau pure, les deux phénomènes étaient donc en relation intime.

« C’est *Pa-vakon-tonka* (l'eau du diable), » dit Old Shatterhand en indiquant le cratère du doigt.

C’était presque au bord du volcan que les Ogallalas s’étaient installés. On les apercevait si distinctement, qu’on pouvait même reconnaître leurs visages.

Leurs chevaux erraient alentour ou étaient couchés, puisqu’il n’y avait rien à paître. Les prisonniers étaient assis sur des rochers, les mains liées derrière le dos et les pieds attachés à la pierre.

Tandis que Old Shatterhand observait les Ogallalas, il les vit s'asseoir en cercle et leur chef s’avancer au milieu deux. Puis il vit qu’on détachait les liens de Wohkadeh et qu’on l’amenait dans le cercle.

« Ils vont le juger, dit le chasseur. Je voudrais bien entendre ce qu’ils disent. »

Et il continua à les observer à l’aide de sa longue- vue.

Ce qu’il ne pouvait entendre, c’est que Wohkadeh, pour relever l’insulte de lâcheté dont on l’accusait, venait de donner le nom de ses quatre compagnons, ajoutant qu’il les aimait et que l’un d’eux valait mieux que cent Sioux Ogallalas.

Ces paroles avaient soulevé une indignation générale.

« Sais-tu ce que tu mérites en me parlant ainsi ? lui demanda le chef.

— Oui, la mort.

— Au milieu de mille tortures.

— Je ne les crains pas.

— Elles vont commencer de suite. Amenez le fils du tueur d’ours. »

Old Shatterhand, du haut de la colline, vit en effet amener Martin.

Quand le jeune homme fut arrivé devant le chef :

« As-tu entendu et compris ce qu’a dit Wohkadeh, lui demanda le chef.

— Oui.

— C’est lui qui a été vous chercher pour délivrer les cinq prisonniers. Vous ressemblez à cinq souris qui voudraient dévorer cinquante ours. La bêtise a consumé votre cerveau.

— Vous avez la prétention d’être des ours, répondit Martin, et vous n’êtes que de lâches vautours qui se cachent dans les rochers.

— Tu te repentiras de tes paroles. Vous allez mourir tous deux et immédiatement. »

Et il les regardait fixement pour voir l'impression que ses paroles avaient produite sur eux.

Wohkadeh était impassible, mais Martin avait pâli malgré les efforts qu’il faisait pour cacher sa terreur.

« Le lourd Mocassin voit que vous êtes grands amis, reprit le chef. Il veut vous donner le plaisir de mourir ensemble. Voilà votre tombeau, » ajouta-t-il, en montrant le cratère où bouillonnait la boue puante.

Un effroyable cri répondit à ses paroles :

« Pas cela ! pas cela ! implora d’une voix altérée par l'effroi le père de Martin. Jetez-moi dans le cratère, oui, moi, mais pas lui, pas lui !

— Tais-toi, lui cria le chef, tu hurlerais d’épouvante, si tu devais mourir de la mort de ton fils.

— Non, non, je ne dirai rien, pas un son ne sortira de ma bouche.

— Mais tu ne sais pas encore en quoi elle consiste cette mort. Nous allons attacher le traître et ton fils à des lassos et les suspendre dans l'ouverture de façon que la boue atteigne d’abord leurs pieds, puis nous les plongerons plus avant pour que cette boue atteigne leurs genoux et ainsi de suite, afin que leur corps soit consumé seulement peu à peu. Veux-tu encore subir cette mort à la place de ton fils ?

— Oui, oui, prenez-moi à sa place, prenez-moi.

— Non, tu seras torturé avec les autres sur le tombeau du chef. Et maintenant tu vas voir ton fils disparaître.

— Martin, mon enfant ! criait le père d’une voix désespérée.

— Père ! père ! répondait celui-ci angoissé.

— Taisez-vous, leur dit Wohkadeh ; il faut mourir sans leur donner la joie de lire la douleur sur notre visage. »

Masson essayait vainement de briser ses liens, qui, sous l'effort, pénétraient jusqu’à ses os.

« Attends, lui dit le chef, tu vas y voir plus commodément. Qu’on dresse les prisonniers sur les chevaux, commanda-t-il, afin qu'ils soient surélevés, et puis ligotez les deux garçons et portez-les vers l’abîme de la mort. »

A ce moment, le cri enroué d’un vautour se fit entendre :

« C’est le signal de Old Shatterhand, chuchota Jemmy à Davy ; je reconnais son cri.

— Dieu le veuille !

— Ne vois-tu rien s’agiter du côté de la forêt ?

— Si, la cime d’un seul arbre, il doit y avoir un homme par là.

— Je le vois aussi. » Et d’une voix forte : « Master Martin, cria-t-il en français, courage, les amis viennent de faire un signal. »

Le chef et ses hommes, portant les prisonniers, étaient arrivés près du cratère. Le premier fit glisser son lasso dans l’ouverture pour mesurer la profondeur à laquelle on devait glisser les condamnés. Puis une extrémité de deux autres lassos fut attachée à une saillie rocheuse au bord du cratère et l’autre extrémité passée sous les bras des deux jeunes gens à la longueur nécessaire pour atteindre la profondeur voulue.

Quand le bouillonnement commença, deux hommes seuls restèrent au bord du gouffre avec les condamnés.

Le chef des Ogallalas, qui s’était retiré, cria d’une voix forte :

« Jetez-les ! »

Les bourreaux se baissèrent pour saisir les malheureux ; mais au lieu de se relever, ils s’écroulèrent inertes à leurs côtés.

Du haut de la colline, Old Shatterhand avait tiré.

Le chef essaya de couvrir de sa voix le bruit du geyser ; mais ce fut en vain. Il s’avança, frappa un des Sioux de son poing, secoua l'autre par l'épaule ; deux yeux vitreux le regardaient fixement et il aperçut deux trous dans la tête de l'homme.

Saisi de terreur, il laissa retomber le cadavre.

Les Sioux, ne comprenant rien à l'attitude de leur chef, s’avancèrent à leur tour. Leur visage prit aussi une expression d’épouvante et, comme les sifflements et les grondements du geyser s’étaient calmés, ils entendirent tout à coup des clameurs effroyables du côté du fleuve.

Leurs regards se tournèrent aussitôt de ce côté, et ils aperçurent une sorte de géant sortant de l'eau, ruisselant d’écume verdâtre, qui se précipitait sur eux, une énorme massue à la main, en hurlant et en frappant comme un Hercule.

Tous s’enfuirent à son approche ; mais lui, dirigeant son arme vers le chef :

« Massa Martin ? où être bon masser Martin ? Ici massa Bob, lui tuer tous Sioux.

— Hourrah ! c’est Bob, s’écria Jemmy. La victoire est à nous, hourrah ! »

Au même moment retentissait le cri de guerre des Indiens. Les Sioux, revenus de leur surprise, tressaillirent et, regardant vers le fleuve d'où s'élevaient de nouvelles clameurs, ils virent les Upsarocas et les Schoschones accourir au galop. La mort inexpliquée



Tous s'enfuirent à son approche.

de leurs camarades, l'apparition diabolique de Bob, l'approche des Indiens ennemis, tout cela leur fit perdre la tête.

« Sauve qui peut ! s'écrièrent-ils

— Et nous aussi, » dit Jemmy.

Et, donnant une impulsion à son cheval, il partit au-devant des sauveurs, suivi de Davy et de François.

Quant au chef, étourdi d'abord par le coup de massue de Bob, il s'était relevé et avait saisi son couteau dans l'intention de tuer le nègre occupé à trancher les liens de son jeune maître, qu'il avait trouvé à terre. Mais au bruit des clameurs et à la vue de ses guerriers en fuite, il sauta prestement en selle et, saisissant la bride du cheval de Masson, il l'entraîna avec son cavalier en toute hâte.

XII

« LA BOUCHE D'ENFER »

Les Sioux Ogallalas étaient convaincus que rien ne pourrait arrêter leur course dans la direction qu'ils avaient prise ; ils se trompaient grandement.

Winnetou, comme il avait été convenu avec Old Shatterhand, arrivait en sens inverse avec ses guerriers. Il vit les Sioux accourir et s'empressa de se dissimuler derrière les colonnes d'eau qui jaillissaient de tous côtés.

« Quand je donnerai le signal, dit-il à ses hommes, vous vous avancerez et refoulerez l'ennemi vers la gauche dans la Vallée du Tombeau ; mais ne tirez pas. Ils arrivent en désordre, comme poussés par la peur. »

Les Sioux étaient maintenant tout près d'eux. Winnetou poussa le cri de guerre des Indiens, auquel se joignit celui des Schoschones. Les Sioux, se voyant cernés, cherchèrent leur salut dans la Vallée du Tombeau.

Mais derrière eux arrivait un autre groupe dont les cavaliers se serraient de très près. Il y avait des Sioux, des blancs et, au milieu, le chef des Ogallalas, le tueur d’ours toujours attaché, et François, qui avait sauté en croupe du chef et l’enlaçait de ses deux bras.

Ils passèrent en trombe devant Winnetou, qui se mit aussi à leur poursuite avec plusieurs Schoschones.

Le chef des Sioux se sentit perdu. D’un violent coup de coude, il se débarrassa de l’étreinte du Gascon et essaya en vain de lui envoyer un coup de couteau en arrière. Ce dernier, se rappelant le coup de poing de Old Shatterhand, saisit de sa main gauche l’ennemi à la gorge et de la droite lui asséna sur la tempe un tel coup de poing, qu’il crut lui-même s’être brisé les os.

Le chef tomba sur l’encolure de son cheval. On était arrivé au fleuve, le cheval s’y précipita d’un bond et désarçonna du même coup ses deux cavaliers, qui tombèrent dans l’eau.

Winnetou arrivait au même moment. Il les vit disparaître pour voir reparaître aussitôt, d’abord le chapeau amazone, puis le chef emplumé du Sioux et enfin, à quelque distance, la tête de François. Quand ce dernier aperçut l’Ogallala, il nagea droit sur lui, le saisit de nouveau et acheva d’un second coup de poing son ennemi, qui disparut aussitôt en l’entraînant avec lui.

Winnetou s’apprêtait à plonger à son tour, quand François réapparut, soufflant et crachant :

« Est-il toujours en dessous ? » demanda-t-il.

Et, sans attendre de réponse, il plongea de nouveau et ramena par les cheveux sa victime vers la rive.

Il fut accueilli par des cris de joie, mais, lui, criait encore plus fort que les autres :

« Taisez-vous donc ! J’ai perdu mon chapeau. Quelqu’un dans l'honorable assistance l'aurait-il vu surnager, par hasard ?

— Non, lui fut-il répondu.

— C’est trop fort ! Aurais-je donc perdu mon amazone pour cet Ogallala ? Que vois-je là-bas ? Un Schoschone s’en est coiffé. Ah ! par exemple, il va falloir qu’il me le rende. »

Et il courut réclamer à l'Indien sa propriété.

Seulement après l'avoir obtenu, il consentit à recevoir les félicitations de ses camarades.

« Ça n’a pas été sans peine ; mais comme disait Annibal à Wallenstein : *Veni, vidi, vici*.

— C’est César qui a dit cela, l'interrompit Jemmy, et non à Wallenstein, que l'Histoire universelle ignorait totalement alors.

— Et de vous, que sait-elle l'Histoire universelle ? Ne m’interrompez pas, je vous prie. »

Jemmy aurait sans doute répliqué, si Winnetou ne s’était avancé gravement vers le Gascon, auquel il tendit la main en disant :

« Tu es un homme habile. »

Puis l'Apache partit rejoindre le chef des Upsarocas et le fils des Schoschones pour leur apprendre ainsi qu’à leurs guerriers la défaite du lourd Mocassin.

Tous, sauf Winnetou, allèrent retrouver Old Shatterhand, qui, après avoir rappelé à la vie le lourd Mocassin, était en train de le ligoter.

A la vue de son ennemi, l'Upsaroca s’élança vers lui, le couteau à la main, pour le scalper ; mais Old Shatterhand l'en empêcha.

« Ce prisonnier appartient à notre frère blanc François le Boiteux. Personne antre n'a le droit d’y toucher. »

Après un échange de paroles, l’Upsaroca obéit en maugréant.

Masson, le tueur d’ours, embrassait François en pleurant :

« C’est à toi, mon ami, que je dois en grande partie mon salut, lui disait-il.

— Pas seulement à moi, mais à tous ceux-ci, » répondit le Gascon, en désignant un groupe qui s’avançait.

Masson reconnut les cinq hommes qui avaient été faits prisonniers en même temps que lui. En tête marchaient son fils Martin, Wohkadeh et Bob. Il courut vers eux.

Quand le nègre aperçut son maître, il bondit de sa selle jusqu'à lui, tomba à genoux et lui saisit les mains en disant :

« O masser, mon cher masser. Enfin massa Bob avoir son maître aimé de cœur. Massa Bob mourir tout de suite de joie ; massa Bob chanter, sauter et éclater de bonheur. Oh ! massa Bob être heureux, heureux, bienheureux ! »

Masson voulut le presser dans ses bras ; mais Bob s'en défendit en disant :

« Masser pas embrasser massa Bob, car Bob tuer bête puante et sentir mauvais lui aussi.

— Que me parles-tu de bête puante ? Tu m'as sauvé, il faut que je t'embrasse. »

Et il attira le nègre sur sa poitrine.

Puis ce furent de nouvelles étreintes entre le père et le fils, des remerciements de leur part à tous ceux qui avaient contribué à les délivrer ; mais Old Shatterhand, levant un doigt vers le ciel :

« Ce n'est pas les hommes qu'il faut remercier, dit-il, mais Dieu, qui nous a donné la force et le courage de mener à bien notre entreprise. Nous n'avons été que ses instruments, c'est à lui que doivent aller toutes nos louanges. »

Et il entonna un pieux *Te Deum*, que tous reprirent à l'unisson d'une voix grave et émue. *Amen*.

Ils se dirigèrent ensuite vers l'entrée de la vallée où était le tombeau du chef Ogallala. Les ennemis y étaient groupés sous la surveillance de Winnetou et des Indiens.

Old Shatterhand et Winnetou eurent un court entretien à la suite duquel ils rejoignirent les autres.

« Que comptent faire mes frères ? leur demanda Oihtka-Petay à leur retour.

— Fumer la pipe des délibérations dès que j'aurai parlé au chef Ogallala, » répondit Old Shatterhand.

Il descendit de cheval ainsi que l'Apache. Un cercle fut formé autour du prisonnier.

« Le lourd Mocassin est aux mains de ses ennemis, lui dit Old Shatterhand, et les siens sont perdus, car nous les avons enfermés entre les rochers. Ils ne peuvent fuir et mourront sous nos balles si leur chef ne fait pas quelque chose pour les sauver. »

Il s'arrêta pour voir si l'Ogallala répondrait ; mais, voyant qu'il restait les yeux fermés et les lèvres closes, il continua :

« Mon frère rouge doit me dire s'il a compris mes paroles. »

Le Sioux ouvrit les yeux et, lançant un regard haineux sur Old Shatterhand, il lui cracha au visage. Ce fut toute sa réponse.

« Le chef des Ogallalas me prend-il donc pour un animal impur, pour oser cracher sur moi ?

— *Wakon-kana !* (vieille femme), dit le prisonnier en grinçant des dents.

— Le lourd Mocassin est devenu aveugle, puisqu'il ne peut plus distinguer un guerrier robuste d'une vieille femme.

— Mille chiens ! » reprit l'autre d'une voix sifflante.

Quelques-uns des Peaux-Rouges qui l'entouraient firent entendre un grognement de colère. Old Shatterhand leur jeta un regard sévère et, à leur grande surprise comme à celle du prisonnier, se baissa vers ce dernier et défit ses liens.

« Le chef des Ogallalas sera bien forcé de reconnaître maintenant qu'il ne parle ni à un chien ni à une vieille femme, mais à un homme. Lève-toi. »

L'Indien obéit et, malgré l'habileté avec laquelle il savait dissimuler ses impressions, il ne put cacher l'embarras dans lequel le mettait cette façon d'agir.

« Ouvrez le cercle, » commanda Old Shatterhand aux guerriers.

Ils le firent pour permettre au Sioux de regarder au-dessous de lui, dans la vallée, le tombeau du chef.

Il y vit les siens en train de délibérer. Il jeta sur eux un regard d'envie. Ne pourrait-il donc pas bondir là-bas ?

Old Shatterhand surprit ce regard :

« Le lourd Mocassin espère fuir, lui dit-il ; qu'il n'y compte pas. Nos balles, qui ne manquent jamais leur but, l'auront atteint au premier mouvement. Qu'il me regarde donc et me dise s'il me reconnaît.

— Hong-peh-te-keh ne regarde pas un loup perclus.

— Si Old Shatterhand est un animal impuissant, ne voilà-t-il pas Winnetou, le chef des Apaches, dont le nom est plus célèbre que celui du plus célèbre des Sioux Ogallalas et de toutes les autres tribus sioux.

— *Uff !* » s'échappa de la bouche du prisonnier.

Il était loin de s'attendre à avoir devant lui ces deux hommes. Une ombre de crainte respectueuse passa sur son visage.

« Et voilà encore d'autres guerriers aussi célèbres, continua Old Shatterhand. Voici Oihtka-Petay, le chef des Schoschones, et Moh-Aw, son fils. Près de lui, Kanteh-Pehta, le magicien invincible des Upsarocas, et là-bas tu vois Davy-Honskeh et Jemmy-Petahtscheh. Tu vas... »

Il fut interrompu par une détonation si subite, que les chevaux se cabrèrent et les guerriers tressaillirent. Une sorte de mugissement de sirène retentit dans la vallée et le sol s'ébranla. De tous les cratères de boue, des vapeurs s'élevèrent, ici d'un gris bleuâtre, là d'un jaune soufre, d'un rouge de sang ou d'un brun de suie. L'air était obscurci par des nuages de fumée qui répandaient une odeur asphyxiante. On ne voyait pas à plus de trente pas, une terrible confusion s'ensuivit. Les chevaux avaient brisé leurs attaches et s'enfuyaient au galop, les hommes se bousculaient en criant. Au fond de la vallée, les Ogallalas poussaient des clameurs d'épouvante, leurs chevaux, à la débandade, disparaissaient dans les cratères de boue ou venaient se jeter parmi les blancs et les rouges, dont ils augmentaient encore l'effroi et la confusion.

Tout d'abord Old Shatterhand avait gardé son sang-froid. Au premier bruit, il avait empoigné le chef Ogallala pour l'empêcher de fuir. Mais un jet de pierre, dont il avait dû se garer, l'avait forcé à lâcher le prisonnier.

Celui-ci, se sentant libre, avait bondi en poussant un cri de triomphe. Mais il n'alla pan loin ; comme il passait devant Bob, ce dernier, saisissant la crosse de son fusil, eu asséna un tel coup au Sioux, qu'il en fut lui-même renversé, et comme il se relevait, un cheval effrayé vint le heurter et le renverser une seconde fois, ce qui ne l'empêchait pas de crier de toutes ses forces :

« Chef prendre fuite, arrêtez lui, arrêtez lui ! »

Le lourd Mocassin, un instant étourdi, avait repris sa course de plus belle, non sans que quelques hommes se fussent mis à sa poursuite. Martin, entre autres, avait entendu l'appel du nègre. Le bourreau de son père allait-il donc rester impuni ? Il s'élança sur ses pas. Malheureusement les membres du jeune homme étaient douloureux par suite des blessures que lui avaient faites les cordes et il n'avait pas d'armes sur lui.

L'Ogallala fuyait éperdument sans se détourner, toute son attention était dirigée sur les cratères brûlants qu'il cherchait à éviter, tout en se rapprochant du tombeau du chef. Il pensa que la paroi rocheuse lui offrirait plus de chances de salut et s'en rapprocha. Il se trompait ; de plus, le coup de crosse qu'il avait reçu le faisait souffrir ; sa tête devenait lourde, un voile rouge passait devant ses yeux, ses poumons avaient peine à se dilater et ses jambes se dérobaient sous lui.

Il s'arrêta un instant et jeta un regard en arrière. Il aperçut alors, comme à travers un brouillard sanglant, un homme tout près de lui, dont il ne pouvait cependant distinguer ni l'âge ni les traits.

Épouvanté, il voulut reprendre sa course, mais où fuir ? Devant, derrière, à gauche, à droite s'ouvraient des cratères béants qui menaçaient de l'engloutir. A droite, c'était la paroi rocheuse, presque à pic. Il sentait ses forces l'abandonner, il se vit perdu.

Tout à coup, il remarqua à sa droite une saillie rocheuse en forme de gradins, c'était peut-être le salut ; réunissant ses dernières forces, il s'élança sur l'avancement de pierre.

Le phénomène venait de se calmer subitement, l'air était de nouveau clair et pur, et les brumes avaient disparu.

Un nouveau cri angoissé de Bob s'éleva :

« Massa Martin, mon bon masser Martin, le chef vouloir tuer lui, mais Massa Bob sauver masser. »

Et il indiquait de son doigt les degrés de pierre sur lesquels on voyait distinctement le chef sioux essayant de précipiter Martin dans le gouffre au-dessous d'eux. Mais il était à bout de forces, et le jeune homme, se dégageant, se lança de nouveau sur lui avec une telle force, que le Sioux perdit l'équilibre. Il essaya bien, mais en vain, de se raccrocher aux pierres ; elles cédèrent sous l'effort de ses doigts, et il tomba en poussant un cri de terreur dans le cratère béant qui l'engloutit aussitôt.

Ce spectacle avait été vu de tous, et le dénouement avait été accueilli par des cris d'allégresse d'une part, d'horreur de l'autre. Rien n'égalait par contre les cris de joie poussés par Bob, qui avait été chercher son jeune maître et le serrait dans ses bras.

« Le brave enfant, dit Jemmy, je tremblais pour lui et pour vous, François.

— Moi aussi, dit le Gascon en essuyant une larme. Tout est bien qui finit bien, et nous voilà vainqueurs. Nous saurons bien forcer les Ogallalas à passer sous les fourches câlines.

— Caudines, vous voulez dire ?

— Taisez-vous donc. Croyez-vous que je vais me dis-



Il tomba en poussant un cri de terreur dans le cratère béant.

puter avec vous dans un moment aussi solennel. Ne sommes-nous pas à la veille d'une paix universelle â laquelle nous devons participer. Donnez-moi votre main. » Et le petit homme serra vigoureusement la main de Jemmy, après quoi il alla féliciter Martin et Bob.

Old Shatterhand en fit autant, puis, se retournant vers les gens assemblés, il leur dit :

« Messieurs, je vous prie de rester ici tranquilles jusqu'à ce que j'aie parlementé avec les Ogallalas. Nous verrons ensuite ce que nous devons faire. »

Pendant qu'il s'éloignait avec Winnetou, Jemmy fit à ses compagnons un petit discours pour leur faire comprendre que la douceur et la miséricorde étaient le mieux et le meilleur pour les deux camps.

Ses paroles firent une si grande impression sur tous, qu'ils renoncèrent à la vengeance. Le magicien des Upsarocas fit bien quelques objections ; mais, sur la promesse que ses amulettes lui seraient rendues et grâce aux paroles flatteuses dont elle fut accompagnée, il se calma à son tour.

Old Shatterhand et Winnetou revinrent bientôt, suivis des Ogallalas, têtes basses et visages sombres, sentant que toute résistance était impossible.

Le gros Jemmy raconta l'effet de son petit discours et fut vivement félicité.

Old Shatterhand s'adressa ensuite aux Indiens :

« Les Sioux nous ont rendu leurs armes, dit-il, parce que je leur ai promis la vie sauve. Les visages pâles, les Schoschones et les Upsarocas veulent leur donner plus que la vie. Le lourd Mocassin est mort et avec lui les deux guerriers qui avaient attaqué Wohkadeh et le fils du tueur d'ours. Que les Sioux reprennent leurs armes, nous les aiderons à retrouver leurs chevaux. Que la paix règne entre nous ! Que la hache de la guerre soit enterrée à jamais ! Qu'ils retournent à leurs foyers, qu'ils y parlent des hommes compatissants qui ne tuent pas leurs ennemis et du grand Dieu des blancs qui ordonne même de les aimer. »

Les Sioux étaient muets de surprise. Ils ne pouvaient croire à tant de clémence, et quand on leur rendit leurs armes, ils se précipitèrent sur le chef pour lui exprimer sa reconnaissance. Les morts furent enterrés, les chevaux retrouvés, et l'on repartit.

Quand, au soir, amis et ennemis réconciliés furent rassemblés autour des feux du campement pour se raconter mutuellement leurs aventures, François dit à Jemmy :

« La plus belle partie du drame en est la fin : pardonner et oublier. Je n'ai jamais beaucoup aimé les tueries, car : ne fais pas aux autres ce que tu ne veux pas qu'on te fasse. Nous sommes vainqueurs, nous avons montré que nous étions des héros ; mais il nous reste encore quelque chose à faire.

— Quoi donc ?

— Qui se taquine, s'aime, dit le proverbe. Nous nous sommes donc taquinés jusqu'ici, parce qu'au fond, nous avons de l'amitié l'un pour l'autre.

— Topez là !

— Tope ! dit Jemmy.

— Viens dans mes bras et, comme dit le poète, notre inimitié est guérie à jamais ! »

DEUXIÈME PARTIE
L'ESPRIT DU LLANO ESTACADO

I

BLOODY FOX

Deux hommes s'avançaient à cheval le long d'un cours d'eau. L'un était un blanc, l'autre un nègre. Le premier portait des souliers et des pantalons de cuir à la mode indienne, qui ne s'accordaient guère avec l'habit de couleur indécise encore garni de pattes brillantes et de boutons dorés, dont les pans, semblables à deux ailes, battaient l'air à droite et à gauche du cheval. Un immense chapeau amazone orné d'une imitation de plume d'autruche teinte en jaune ombrageait sa tête. Il était de petite taille et était armé d'un fusil à répétition suspendu à son épaule, d'un couteau et de deux revolvers passés dans sa ceinture.

Le noir était d'une taille et d'une carrure superbes. Lui aussi portait des mocassins et des leggins indiens et par-dessus une tunique d'officier de dragons. Ce vêtement datait sans doute du passage des Français à Mexico et était venu échouer, on ne sait comment, sur le dos du nègre. Une énorme cravate à damiers rouges et blancs était fermée autour de son cou par un nœud à coques et à pans gigantesques destinés à cacher le vide laissé sur la poitrine par le vêtement trop étroit, car de chemises, il n'en existe point dans l'Ouest, vu l'absence de laveuses et de repasseuses.

La tête était découverte pour laisser voir les innombrables petites boucles reluisantes de graisse qu'il avait frisées lui-même.

Il était aussi armé d'un fusil à répétition, d'un couteau, d'une baïonnette et d'un revolver d'ordonnance qui remontait certainement à une époque des plus lointaines.

Leurs chevaux, quoique robustes et encore vaillants, paraissaient avoir fait une longue traite le jour même.

Les bords immédiats du cours d'eau étaient verdoyants, mais au delà ce n'étaient que yuccas piquants, ajares charnus et mélilots desséchés, dont les tiges, hautes de quinze pieds, étaient défleuries.

« Vilain pays ! dit le blanc. On était mieux dans le Nord, n'est-ce pas, Bob ?

— Oui, répondit ce dernier, masser François avoir raison. Ici pas plaisir à massa Bob. Massa Bob vouloir arriver bientôt à Helmers home, car massa Bob avoir faim de baleine à avaler maison.

— La baleine ne peut pas avaler une maison, elle a le gosier trop petit pour cela, expliqua François le Boiteux.

— Elle n'a qu'à l'ouvrir comme massa Bob ouvrir le sien quand lui manger. Combien loin être Helmers home ?

— Je ne sais pas exactement. D'après les renseignements qui nous ont été donnés ce matin, nous devons être près du but. Regarde, ne voilà-t-il pas un cavalier ?

— Oui, c'être un cavalier, petit homme sur grand cheval. Lui venir vers massa Bob et masser François. »

Le cavalier arrivait au grand galop, sans paraître se soucier des deux voyageurs.

« Etrange garçon, grommela François. Dans l'Ouest, on est toujours content de voir un homme, celui-ci n'a pas l'air d'attacher beaucoup d'importance à notre ren-



Ils s’aperçurent que c'était un adolescent.

contre. Ou bien c’est un misanthrope, ou il n’a pas la conscience tranquille.

— Massa Bob l’appeler ?

— Oui, il entendra mieux ta trompe d’éléphant que le zéphyr murmurant de ma voix. »

Bob, mettant ses deux mains en cornet, se mit à crier de toutes ses forces :

« Hallo ! hallo ! halte ! attendre ! pourquoi fuir massa Bob ? »

Le nègre avait une voix à réveiller un homme en léthargie. Le cavalier ne sembla pourtant pas s’en apercevoir, car il aurait continué sa route si les autres ne s’étaient hâtés de le rattraper.

En arrivant près de lui, ils s’aperçurent que c’était un adolescent habillé à la manière des cow-boys de Californie. Son costume était en peau de buffle et toutes les coutures étaient garnies de franges. Un sombrero à larges bords recouvrait sa tête. Une large écharpe de laine rouge nouée autour de sa taille retombait en larges pans sur le côté gauche. Un couteau et deux pistolets y étaient enfoncés. Devant lui il avait une carabine à deux coups, et en avant et de chaque côté de sa selle il y avait des plaques de cuir pour protéger les jambes des flèches et des coups de lance.

Son visage, bruni par le soleil, était, malgré son jeune âge, hâlé par le vent et la pluie.

A gauche de son front, une balafre rouge, large d’un centimètre, allait rejoindre son œil droit et lui donnait un aspect belliqueux. Du reste, il n’avait rien en lui d’un enfant inexpérimenté. Sa carabine à la main, il fixait fièrement les deux hommes de ses yeux noirs.

« *Good day, my boy,* lui dit François en manière de salut, connaissez-vous cette contrée ?

— Très bien, répondit-il avec un sourire ironique.

— Connaissez-vous Helmers home ?

— *Yes.*

— Combien faut-il de temps pour y arriver ?

— Plus vous irez lentement, plus il vous en faudra.

— Vous n’avez pas l'air de bonne humeur, *boy* ?

— Je ne suis pas un *boy*.

— Ah ! pardon ! Vous avez raison. Vous me plaisez, voici ma main ; mais répondez-moi comme il faut, je vous prie. Je suis nouveau venu ici et dois me rendre à Helmers home. Vous ne m’indiquerez pas un faux chemin, je suppose ? »

Il tendit la main au jeune homme ; celui-ci la secoua en souriant à la vue de l’accoutrement des deux hommes, et répondit :

« Un coquin seul peut induire quelqu’un en erreur. Je vais justement à Helmers home. Si vous voulez me suivre, venez. »

Il remit son cheval en route et tous les deux, quittant le ruisseau, le suivirent vers le sud.

« Nous pensions suivre le cours d’eau, dit François.

— Cela vous aurait bien conduit chez le vieil Helmer, répondit le jeune garçon ; mais vous auriez fait un grand détour. Il vous aurait fallu deux heures au lieu de trois quarts d'heure.

— Nous avons eu de la chance de vous rencontrer. Connaissez-vous le propriétaire de cette exploitation ?

— Très bien même.

— Quel homme est-ce ? »

Les deux cavaliers s'étaient mis à droite et à gauche du jeune homme. Celui-ci les examina d'un coup d'œil avant de répondre :

« Il est très sévère pour les coquins et tient à avoir maison nette.

— Cela me va ; nous n'avons donc rien à craindre.

— Non, si vous êtes de braves gens. Il sera au contraire tout à votre service.

— J'ai entendu dire qu'il avait un magasin.

— Oui, mais point tant pour gagner de l'argent que pour rendre service aux hommes de l'Ouest qui fréquentent sa maison. Il tient tout ce dont un chasseur peut avoir besoin et le vend le meilleur marché possible. Mais celui qui ne lui plaît pas n'obtient rien, même avec beaucoup d'argent.

— C'est un original.

— Non, mais il s'efforce par tous les moyens d'éloigner de lui tous ces vauriens qui compromettent la sécurité de l'Ouest. Vous apprendrez à le connaître ; mais il faut que je vous dise auparavant quelque chose que vous ne comprendrez probablement pas et qui vous fera rire : c'est un Français de bonne souche, cela dit tout. »

François se souleva sur ses étriers.

« Quoi ! nous ne comprendrions pas cela ; quelle idée avez-vous là ? Je suis au contraire ravi de trouver un compatriote à la lisière du LIano Estacado. »

Le visage du jeune guide devint grave, tout sourire avait disparu et, regardant François avec des yeux doux et sympathiques :

« Comment ! vous êtes Français ? est-ce bien vrai ?

— Naturellement. Est-ce que ça ne se voit pas tout de suite ?

— Non, vous ne parlez pas l'anglais comme un Français et ressemblez plutôt à un Yankee que ses neveux auraient jeté par la fenêtre.

— Ciel ! qu'est-ce qui vous passe par la tête ? Je suis Français corps et âme, et qui ne me croit pas, je lui passe mon fusil à travers le corps.

— Un couteau est suffisant. S'il en est ainsi, le vieil Helmer sera content, car il est d'origine française et fait grand cas de sa patrie et de sa langue maternelle.

— Je m'en doute, un Français ne peut oublier ni l'une ni l'autre. Habitez-vous près d'ici ?

— Non, je n'ai ni biens ni foyer. Je suis comme l'oiseau sur la branche ou l'animal dans la forêt.

— Malgré votre jeune âge ! N'avez-vous donc pas de parents ?

— Pas un seul.

— Hum ! Comment voua appelez-vous donc ?

— On m'appelle Bloody-Fox.

— Bloody-Fox ! Cela a sans doute trait à un événement sanglant ?

— Oui, mes parents furent assassinés avec toute leur famille et leurs compagnons justement dans le Llano Estacado. Seul, j'ai survécu ; on m'a trouvé le crâne fendu. J'avais environ huit ans.

— Grands dieux ! Vous êtes vraiment bien à plaindre. On vous avait attaqués pour vous voler sans doute ?

— Naturellement.

— Et il ne vous est resté que la vie, un nom et un terrible souvenir.

— Même pas cela. Helmer me trouva gisant dans le sable et m'emporta chez lui. J'eus le délire pendant plusieurs mois, et, quand je retrouvai mes sens, je ne me rappelais plus rien,

plus rien. J'avais même oublié mon nom et ne peux pas le retrouver. Seul le moment de l'attaque est resté précis dans ma mémoire. J'aimerais mieux l'avoir oublié aussi, car le désir de la vengeance ne m'éperonnerait plus sans cesse à travers le terrible désert.

— Et pourquoi vous a-t-on donné le nom de Bloody- Fox (Renard sanglant) ?

— Parce qu'on m'a retrouvé inondé de sang et que dans mon délire je répétais continuel-lement le mot renard. D'où l'on a supposé que ce pouvait être mon nom.

— Vos parents étaient donc Français ?

— Assurément, car en revenant à moi, je parlais anglais, mais français surtout. Helmer a été un père pour moi. Mais il m'a fallu partir de chez lui. Une force m'a poussé dans le désert comme le faucon dont le vautour a déchiré les parents et qui tournoie au-dessus du lieu du meurtre jusqu'à ce qu'il réussisse à fondre sur le meurtrier.

— C'est depuis ce moment que vous avez cette balafre sur le front ? demanda François.

— Oui, répondit-il d'un air sombre. Mais ne parlons plus de cela, cela me surexcite trop et je serais capable de me sauver et de vous laisser aller seuls à Helmers home.

— Oui, parlons plutôt du propriétaire. Pourquoi a-t-il quitté sa patrie ?

— A cause d'une injustice. Voyez là-bas ce bois de chênes rouges et noirs, nous allons y retrouver le ruisseau, et c'est derrière le bois que commencent les champs d'Helmer. Mais à mon tour de vous poser quelques questions. Ce brave nègre ne s'appelle-t-il pas Sliding Bob ? »

Bob sursauta sur sa selle.

« Ah ! oh ! s'écria-t-il, pourquoi masser Bloody-Fox taquiner brave massa Bob ?

— Je ne veux ni te taquiner ni t'offenser, répondit l'adolescent. Je suis, au contraire, un de tes amis.

— Alors pourquoi appeler massa Bob comme Indiens quand massa Bob glisser de cheval à terre. Maintenant massa Bob monter à cheval comme diable. »

Et, à l'appui de son dire, il lança son cheval au galop vers les bois en vue.

François était lui-même très surpris de la question du jeune homme.

« Vous connaissez Bob, lui dit-il, comment cela se peut-il ?

— Je vous connais aussi.

— Moi ! Alors quel est mon nom ?



« Mes parents furent assassinés avec toute leur famille. »

— Hobble Frank, ou François le Boiteux.

— En vérité, c’est ça. Mais, mon garçon, qui vous l’a dit ? Je n’ai jamais été auparavant dans ce pays.

— Oh ! qui donc ne connaîtrait pas un homme de l'Ouest si célèbre ! »

François se gonfla à faire craquer son habit.

« Moi, dit-il, célèbre ! Vous savez déjà cela. Qui donc vous en a parlé ?

— Une de mes connaissances, Jacob Poivret, appelé communément le gros Jemmy.

— Mon meilleur ami ! Où lui avez-vous parlé ?

— Au fort Washita, il y a quelques jours. Il m’a dit que vous aviez convenu de vous rencontrer à Helmers home.

— C’est vrai. Viendra-t-il ?

— Oui. Je suis parti en avant, mais il ne tardera pas.

— Quel bonheur ! Alors il vous a parlé de nous ?

— Il m’a raconté toute votre expédition au Yellowstone et m’avait fait votre portrait, en sorte qu’il m’a été facile de vous reconnaître.

— Croyez-vous bien maintenant que je suis un bon Français ?

— Non seulement cela, mais encore un homme brave et courageux.

— Allons, le Gros n’a pas dit de mal de moi ?

— Ce ne lui serait pas venu à l'idée. Comment aurait-il pu calomnier son brave François ?

— C’est que, voyez-vous, nous avons eu parfois des discussions sur des sujets scientifiques, ce qui ne nous empêche pas d’être les meilleurs amis du monde. Ah ! voici Bob, voici le bois. Où aller maintenant ?

— Par-dessus le ruisseau, tout droit à travers les arbres. Des cavaliers comme Bob n’ont pas besoin de route tracée.

— Assurément, acquiesça le nègre en se rengorgeant.

Masser Bloody-Fox voir que massa Bob monter à cheval comme indien. »

Ils arrivèrent bientôt entre des champs de maïs, d’avoine et de pommes de terre, à la maison d’habitation devant laquelle coulait le ruisseau et derrière laquelle se trouvaient les étables et les bâtiments de service.

La maison en pierre n’avait qu’un rez-de-chaussée ; mais sous le toit, à chaque pignon, était ménagée une mansarde. Devant la porte, quatre chênes gigantesques, dont le tronc s’élevait droit comme un cierge, étendaient leurs larges branches à l’ombre desquelles étaient disposés quelques bancs et quelques tables rustiques. On voyait du premier coup d’œil que la maison d’habitation était à droite de l’entrée et le magasin à gauche.

Devant l’une de ces tables était assis un homme âgé qui, la pipe à la bouche, examinait attentivement les nouveaux arrivants.

Il était de grande taille, avec un visage hâlé entouré d’une barbe épaisse, un véritable Westman dont les mains indiquaient qu’elles n’avaient pas été souvent au repos.

A la vue du guide des deux étrangers, il se leva et cria de loin :

« Sois le bienvenu, Bloody-Fox ! Enfin tu viens nous voir ! Il y a du nouveau.

— Où ?

— Là-bas (et de son doigt il indiquait l’ouest).

— Est-ce bon ?

— Non, malheureusement les vautours ont réapparu dans la plaine. »

Le Llano Estacado est appelé par les Américains : Staked Plain, littéralement : Plaine jalonnée.

Cette nouvelle sembla électriser Bloody-Fox. Il descendit de son cheval et s’avança rapidement vers l'homme en lui disant :

« Il faut me raconter cela tout de suite.

— Ce sera vite dit, car il n’y a pas grand’chose. Mais la politesse exige que tu me présentes auparavant ces deux messieurs.

— Et ce sera vite fait. Voici M. Helmer, propriétaire de cette maison, et ces messieurs sont François le Boiteux et Bob, qui te cherchaient probablement pour t'acheter quelque chose. »

Helmer examinait les deux nouveaux venus.

« Je veux d'abord savoir ce qu'ils sont avant d'avoir affaire à eux. Je ne les ai encore jamais vus.

— Tu peux être sans crainte, ce sont mes amis.

— Alors qu'ils soient les bienvenus ! »

Et, leur tendant les mains, il les invita à s'asseoir.

« Nos chevaux d'abord, répondit François. Vous savez que c'est le premier devoir d'un homme de l'Ouest.

— C'est bien, je reconnais à ce trait que vous êtes de braves gens. Quand comptez-vous repartir ?

— Nous serons peut-être forcés de rester quelques jours, parce que nous attendons de bons camarades.

— Alors conduisez les chevaux derrière la maison et appelez Hercule, mon nègre. Il vous aidera volontiers. »

Les deux hommes s'éloignèrent. Helmer les suivit du regard en hochant la tête :

« Tu m'as amené de drôles de types, dit-il à Bloody-Fox, un écuyer français à peau noire et un gentilhomme d'il y a cinquante ans avec un chapeau à plumes d'autruches !

— Ne te fie pas à leurs mines, ce sont des connaissances d'Old Shatterhand, qu'ils attendent ici.

— Quoi ! vraiment ? s'écria Helmer. Old Shatterhand va venir dans ma maison ? Qui te l'a dit, ces deux hommes ?

— Non, mais le gros Jemmy.

— Tu as vu aussi celui-là ? Je ne l'ai rencontré que deux fois, et j'aimerais bien le revoir.

— Ton souhait sera bientôt exaucé. Lui et son inséparable Davy font partie de la bande que ces deux-là attendent. »

Helmer ranima sa pipe en tirant quelques bouffées, puis :

« Quelle bonne nouvelle ! s'écria-t-il le visage rayonnant. Il faut que j'aille chercher tout de suite ma vieille Barbara pour lui...

— Attends, reprit Bloody-Fox en le saisissant par le bras. Je veux d'abord savoir ce qui s'est passé dans les plaines.

— Un crime, naturellement. Depuis combien de temps n'es-tu pas venu me voir ?

— Depuis près de deux semaines.

— Alors tu n'as pas vu chez moi les quatre familles qui voulaient traverser le Llano. Elles sont parties, il y a une semaine environ, mais ne sont pas encore arrivées là-bas. Wallace, le marchand qui en revient, aurait dû les rencontrer.

— Les pieux indicateurs étaient-ils en ordre ?

— Justement non. Si Wallace n'avait pas connu le désert depuis vingt ans, il se serait égaré.

— Où est-il en ce moment ?

— Dans la petite chambre là-haut, où il se repose. Il était si fatigué en arrivant, qu'il a préféré dormir plutôt que manger.

— Il faut que je le voie et le réveille malgré sa fatigue ; il faut qu'il me raconte tout. »

Et, d'un bond nerveux, le jeune homme disparut dans la maison.

Helmer se rassit et se mit à fumer de plus belle. Il avait l'air tout réjoui et murmurait :

« Le gros Jemmy !... hum !... Et même Old Shatterhand !... hum !... De tels hommes n'amènent que des gens capables, hum !... Il va y avoir toute une compagnie... Ah ! je voulais dire à ma vieille Barbara que... »

Il se levait pour aller communiquer la nouvelle à sa femme, quand il vit reparaître François au détour de la maison.

« Avez-vous trouvé le nègre ? lui demanda-t-il en s'arrêtant.

— Oui, Bob est avec lui et je leur ai confié les chevaux. Où est donc notre bon Bloody-Fox ?

— Il est allé demander un renseignement à un de mes pensionnaires. Où vous êtes-vous donc rencontrés ?

— Là-bas au bord du ruisseau, à une heure d'ici environ.

— Je croyais que vous vous connaissiez depuis plus longtemps.

— Ce n'est pas nécessaire. J'ai en moi quelque chose d'assez sympathique qui me fait très vite des amis. Ainsi ce jeune homme m'a raconté en secret toute sa vie. Ne savez-vous rien de plus sur lui ?

— Non, s'il vous a raconté toute son existence.

— De quoi vit-il donc actuellement ?

— Hum ! Il m'apporte parfois quelques pépites. D'où je suppose qu'il doit avoir fait quelque trouvaille. »

Bloody-Fox sortait justement de la maison, l'air plus sombre qu'auparavant :

« Mais c'est effroyable ce que Wallace m'a raconté, dit-il à Helmer. Je ne suis plus que penser à ces pauvres gens assassinés dans le Liano.

— Des gens ont été assassinés ? répéta François plein de pitié. Dans le Llano, quand donc ?

— On ne sait pas. Ils sont partis d'ici il y a huit jours et ne sont pas arrivés au but de leur voyage. Donc, ils ont péri.

— Peut-être pas. Peut-être ont-ils pris une direction autre que celle qu'ils voulaient prendre d'abord.

— C'est justement ce que je crains. D'ici, il est une seule direction qui permette d'arriver de l'autre côté des plaines. Cette contrée est aussi dangereuse que le Sahara ou le désert de Gobi. Il n'y a ni source, ni oasis, ni chameaux qui puissent souffrir de la soif pendant plusieurs jours. Il n'y a pas de routes, c'est pourquoi on a indiqué la direction à suivre par des pieux placés de distance en distance, d'où le nom de Plaine jalonnée. Mais Dieu sait ce qui peut arriver quand des bandits déplacent ces pieux dans un but criminel ! Ils n'ont même pas besoin de tuer leurs victimes, ils n'ont qu'à attendre leur mort, que la faim et la soif ne tardent pas à provoquer, pour dépouiller ensuite leurs cadavres.

— Ne peut-on donc pas les en empêcher ? »

Helmer allait répondre, quand son attention fut attirée par un homme qui s'approchait de sa maison.

Le nouveau venu était tout habillé de noir. Il était maigre et son visage était presque décharné. Son nez pointu portait de larges lunettes et ses traits étaient à demi cachés par un grand chapeau enfoncé jusqu'à la nuque. Il avançait d'un pas furtif.

« Bonjour, messieurs, dit-il en soulevant son chapeau. N'est-ce point à master Helmer, esquire, que j'ai l'honneur de parler ? »

Helmer jeta à l'homme un coup d'œil qui n'indiquait rien moins que du déplaisir :

« Je m'appelle Helmer, en effet, répondit-il, mais me soucie peu du titre d'esquire. Gardez-le pour ceux qui aiment qu'on leur jette des pommes pourries. Puisque vous connaissez mon nom, peut-être me direz-vous aussi le vôtre.

— Pourquoi pas ? Je m'appelle Tobias Burton et suis mormon (secte religieuse).

— Un mormon ! Voilà qui n'est guère une recommandation pour vous. Qu'est-ce que vous venez faire ici ?

— Je demande seulement à me reposer et à apaiser ma soif et ma faim, répondit l'homme d'une voix doucereuse.

— Si vous ne voulez que cela, vous allez l'avoir de suite, à condition de payer, bien entendu. Vous avez probablement de l'argent sur vous ? » ajouta-t-il en lui lançant un regard des moins bienveillants.

Le mormon leva les yeux au ciel.

« Certes, dit-il, je suis loin de posséder les trésors de ce monde coupable ; mais j'ai tout de même de quoi payer un repas et un lit. Je ne m'attendais pas à cette dépense, car on m'avait dit que votre maison était des plus hospitalières.

— Ah ! de qui tenez-vous cela ?

— Je l'ai entendu dire à Taylorsville, d'où je viens.

— On vous a dit la vérité ; mais on a négligé d'ajouter que j'exerce cette hospitalité seulement vis-à-vis des gens qui me conviennent.

— Et je ne suis pas dans ce cas ?

— Non, pas du tout.

— Je ne vous ai pourtant rien fait.

— Possible, mais votre vue ne me fait penser qu'à des choses désagréables. Ne vous froissez pas si je vous parle aussi franchement, mais votre tête ne me plaît pas. »

Le mormon souleva de nouveau son chapeau avec la même obséquiosité :

« Le lot des justes est d'être méconnu dans cette vie. Ce n'est pas ma faute si j'ai une tête qui ne vous revient pas. Je n'y suis pour rien, c'est votre affaire.

— Vous devriez du moins ne pas vous le laisser dire, vous n'avez guère de dignité. Du reste, ce n'est pas votre visage en lui-même qui me déplaît, c'est la manière dont vous le portez dans le monde, elle n'a pas l'air naturelle, et il me déplaît aussi que vous veniez de Taylorsville.

— Pourquoi donc, avez-vous des ennemis là-bas ?

— Pas un seul. Dites-moi donc, où allez-vous maintenant ?

— À Preston, sur la rivière Rouge.

— Ma maison n'était guère sur votre chemin.

— Non, mais j'ai entendu dire tant de bien de vous, que je désirais de tout cœur faire votre connaissance.

— Ne le souhaitez pas trop, vous pourriez le regretter. Êtes-vous donc venu à pied ici ?

— Oui.

— Et votre cheval ?

— Mon cheval ? Je n'en ai point.

— Ah ! n'essayez pas de m'en faire accroire. Vous avez caché l'animal quelque part, et je présume que ce ne doit pas être dans un but louable. Un étranger qui cache sa monture et nie ensuite en avoir jamais eu n'est sûrement pas animé de bonnes intentions. »

Le mormon leva les bras au ciel.

« Mais, master Helmer, je vous jure que je n'ai pas de cheval. Je vais à pied à travers le pays et ne me suis jamais assis sur une selle. »

Helmer se leva, alla vers l'homme, et appuyant lourdement sa main sur son épaule :

« C'est à moi que vous dites ça, à moi qui vis ici depuis si longtemps ? Pensez-vous que je sois aveugle ? Mais regardez donc votre pantalon usé par le frottement du cheval et les trous des éperons dans vos bottes, et...

— Ce n'est pas une preuve, master, interrompit l'homme, j'ai acheté les souliers chez le brocanteur et les trous y étaient déjà.

— Vraiment ! Depuis combien de temps les portez- vous donc ?

— Depuis deux mois.

— Allons donc, les trous seraient bouchés depuis longtemps par la poussière ou la boue, à moins que vous ne vous amusiez à les déboucher tous les matins. Et puis, il a plu la nuit dernière et vous auriez pu faire une si longue marche sans salir vos bottes ! Elles sont trop propres pour un piéton. De plus, vous sentez le cheval, et une autre fois, quand vous remettrez vos éperons dans votre poche, ayez soin qu'une mollette ne soit pas restée suspendue à la couture. »

Et, en disant cela, il indiquait une mollette de cuivre qui sortait de la poche du pantalon.

« J'ai trouvé ces éperons hier, dit le mormon pour se défendre.

— Vous auriez mieux fait de les laisser où ils étaient, puisque vous n'en aviez pas besoin. Du reste, peu m'importe que vous alliez à pied ou en bateau. Vous pouvez même

parcourir le monde sur des patins si ça vous fait plaisir. Puisque vous avez de quoi payer, vous aurez à boire et à manger, et après cela, filez. Je ne veux pas vous garder celte nuit. Je ne prends chez moi que des gens à l'abri de tout soupçon. »

Il alla à la fenêtre, dit quelques mots à l'intérieur, puis revint s'asseoir à sa place sans paraître se soucier davantage de l'étranger.

Celui-ci s'assit à la table voisine et attendit, les mains jointes et les yeux baissés, qu'on le servît. Il avait pris l'attitude de l'homme injustement réprimandé.

Bloody-Fox ne perdait pas l'étranger de vue. Depuis qu'il l'avait aperçu, il se frappait le front et faisait des efforts extrêmes pour se rappeler ce que l'aspect de cet homme semblait faire renaître dans sa mémoire. Il s'assit à son tour en face de Helmer, près de François, pour mieux examiner l'homme.

Une petite vieille bien rondelette arriva près d'eux, portant du pain et un énorme morceau de rognon de bœuf.

« C'est ma femme, dit Helmer à François. Elle est aussi bonne Française que je suis bon Français.

— Je suis ravi. J'espère que nous ferons vite connaissance, chère madame Helmer.

— J'en suis convaincue, » répondit-elle avec une révérence.

Et elle alla servir l'étranger.

Bob arrivait à son tour.

« Massa Bob avoir fini avec cheval, dit-il ; massa Bob boire et manger aussi. »

Mais, en même temps, il aperçut le mormon. Il s'arrêta net, le dévisagea et s'écria :

« Quoi voir massa Bob ? Qui être assis là ? C'être M. Weller, qui prendre à masser Masson très beaucoup d'argent ! »

Le mormon se leva de son siège et fixa le nègre avec effroi.

« Que dis-tu ? demanda François. Tu dis que cet homme serait Weller ?

— Oui, lui être. Massa Bob bien regarder lui avant pour reconnaître.

— Voilà une agréable rencontre ! Qu'en dites-vous, monsieur Tobias Burton ? »

Le mormon avait surmonté sa peur du premier moment et répondit avec mépris :

« Ce noir a perdu la raison. Je ne comprends pas ; je ne sais pas ce qu'il veut dire.

— Ses paroles sont pourtant assez claires.

— Votre noiraud doit me confondre avec quelque autre individu. »

Bob s'avança menaçant :

« Quoi être massa Bob ? Massa Bob nègre, mais pas noiraud. Massa Bob être gentilhomme de couleur. Si masser Weller dire encore une fois noiraud, massa Bob assommera lui avec poing, comme masser Old Shatterhand montrer à lui. »

Helmer intervint :

« Pas de violences, Bob. Tu accuses cet homme d'être un voleur, peux-tu le prouver ?

— Massa Bob savoir que mormon être pas mormon, mais voleur, et massa Bob assommer le coquin. »

Il s'apprêtait à mettre sa menace à exécution, quand Helmer l'arrêta :

« Halte ! ordonna-t-il. Ce sont là des voies de fait que je n'autorise ni dans ma maison ni sur mes terres.

— Bon, massa Bob attendre vaurien partir pour pendre lui à un arbre. Massa Bob s'asseoir ici et surveiller quand voleur partira. »

Il s'assit tout près de Burton et ne le quitta plus du regard.

L'autre était loin d'être rassuré.

« Monsieur, dit-il à Helmer, je suis vraiment innocent. Ce noir me prend pour un autre, et j'espère pouvoir compter sur votre protection.

— N'y comptez pas trop. Tant que vous serez sous mon toit, je ne permettrai rien contre vous ; quant à ce qui arrivera après, peu m'importe, et je ne m'évanouirais certainement pas si je vous retrouvais demain pendu à un arbre non loin d'ici. »

Le mormon, fort inquiet, retourna à son repas, qu’il prolongea le plus possible, comme pour gagner du temps. Bob roulait des yeux blancs en le regardant, et Bloody-Fox examinait également l’étranger de plus en plus attentivement.

II

JUGGLE FRED

Le galop d’un cheval ne tarda pas à se faire entendre. Helmer se détourna pour voir qui arrivait.

« En voici un qui est toujours le bienvenu, s’écria-t-il ; c’est un garçon en qui l’on peut avoir toute confiance.

— Un marchand sans doute, repartit François.

— Non, mais un de nos meilleurs scouts.

— Peut-être le connais-je de nom ?

— Je ne connais que son surnom. Tout le monde l'appelle Juggle Fred ; c’est-à-dire en français Frédéric l'escamoteur, parce qu’il a plus de cent tours dans son sac pour divertir les gens.

— J’ai déjà entendu parler de lui.

— Et c’est surtout un guide remarquable. Pourquoi est-il venu dans l'Ouest, je ne le sais pas et cela ne me regarde pas ; mais je suis sûr qu’il vous sera sympathique. »

Le cavalier était arrivé devant Helmer. Il s’arrêta et d’une voix joyeuse :

« Hallo ! le vieil oncle, as-tu encore de la place pour un pauvre diable qui ne peut payer son écot ?

— Il y a toujours de la place pour toi, répliqua Helmer. Descends et mets-toi à ton aise, tu vas te trouver en bonne compagnie.

— Je l'espère, reprit le jeune homme. Trouverai-je aussi un bon poulet à manger ?

— Pourquoi pas ? Choisis-t’en un là-bas.

— Non, la ménagère le fera cuire ; moi je me charge de le plumer. »

Et, prenant son fusil, il visa un des volatiles qui picoraient alentour.

Le coup partit, la bête tomba, dépouillée d’un seul coup de toutes ses plumes.

« Diable ! s’écria Helmer en riant, j’aurais bien dû penser que tu allais encore faire un de tes tours. Peut-on savoir comment tu t’y es pris ?

— C’est bien simple, voilà ! » Et comme tous faisaient cercle autour de lui : « Je charge mon fusil, continua-t-il. je... »

Un cri de Bob l'interrompit, tous se retournèrent.

« Qu’y a-t-il ? demanda Helmer.

— *Heiglho !* gémit le nègre. Masser Helmer regarder là-bas, et il indiquait du doigt la table et le banc où le mormon était assis quelques instants auparavant.

Quoi ? je ne vois rien.

— Masser Helmer voir rien, bien sûr ; mormon être parti.

— Parti ! Vite, vite à sa poursuite, il faut le rattraper. »

Ils partirent chacun dans une direction opposée, mais ne tardèrent pas à revenir sans avoir trouvé la trace du disparu.

« Je m’en doutais, dit Bloody-Fox, qui les avait rejoints. Nous avons agi comme des sots. Ce pieux mormon doit être un homme bien dangereux. Il faut que je m’arrange pour le retrouver. Bonsoir, messieurs.

— Veux-tu donc partir ? demanda Helmer.

— Oui, j’aurais dû le faire plus tôt.

— Quand te reverrai-je ?

— Quand ce sera nécessaire, ni plus tôt ni plus tard. »

Et il partit sans avoir tendu la main à personne.

« Étrange garçon ! dit Fred en hochant la tête.

— Laissons-le. Il sait bien ce qu’il fait, et je suis sûr qu’il saisira bientôt au collet ce Burton et beaucoup d’autres. »

III

UN ESPION

Le lendemain, vers midi, Helmer était assis de nouveau à une table, en compagnie de Fred et de François ; Bob était absent.

Les trois hommes, devenus grands amis, s’entretenaient avec animation de l'incident de la veille, quand ils virent venir à eux un officier portant l'uniforme des dragons des États-Unis. Il arrivait du Sud au galop et arrêta son cheval devant les trois hommes.

« *Good day*, dit-il, je suis bien à Helmers home ?

— *Yes*, *sir*, répondit Helmer. Je suis le maître de maison.

— Helmer lui-même alors. Enchanté de vous rencontrer, car je viens vous demander un renseignement.

— Sur quoi ?

— Cela ne peut pas être dit si vite. Permettez-moi de m’asseoir un peu, » ajouta-t-il en descendant de cheval.

C’était un homme de forte taille qui portait une barbe noire et épaisse. Son regard était perçant et ses lèvres étaient cachées sous une longue moustache retombante.

« Je viens ici pour ainsi dire en éclaireur, reprit-il d’un ton dégagé. Nous faisons halte au fort Hill et voulons descendre dans le Llano.

— Pourquoi ?

— On a fait savoir au gouvernement qu’une très grande quantité de crimes ont été commis dernièrement dans la plaine. Ceci demande une répression prompte et sévère. On suppose avoir affaire à une bande dûment organisée. Il faut donc frapper fort et juste. Deux escadrons de dragons ont été chargés de porter les coups et de débarrasser la plaine et ses alentours de tout individu suspect. J’ai été envoyé en avant pour prendre des renseignements et me mettre en rapport avec les colons. Nous sommes naturellement assurés de l’appui de tous les honnêtes gens.

— Cela va de soi, sir. Je suis enchanté que vous vous soyez adressé à moi. Vous pouvez compter sur mon aide, Helmer est connu pour un brave homme à la disposition de tous les braves gens.

— C’est ce que j’avais entendu dire, et c’est pour cela que je suis venu à vous. »

Helmer, ayant toute confiance dans l’étranger, lui parla de l’incident de la veille, des dangers qu’offrait le Llano Estacado et termina en ajoutant qu’il croyait très difficile pour deux escadrons de cavalerie de traverser la plaine sans avoir un nombre suffisant de bêtes de somme pour porter les provisions.

« Vous avez peut-être raison, répliqua l’officier ; mais ceci ne me regarde pas, c’est l’affaire du commandant en chef. Au fait, messieurs, que pensez-vous de l’Esprit du Llano, dont j’ai déjà tant entendu parler ?

— Moi aussi. C’est, à mon avis, un cavalier mystérieux qu’aucun vivant n’a encore vu de près. Si les morts pouvaient parler, on en saurait davantage, et comme ce sont toujours des criminels qui compromettaient la sécurité du Llano, l’Esprit semble donc s’être donné la tâche de punir les crimes commis dans la savane et il n’y manque pas.

— Donc un homme, à votre avis ?

— Assurément.

— Mais comment arrive-t-il à se trouver partout sans être jamais vu ? Il lui faut pourtant de la nourriture pour lui et son cheval. Où la prend-il ?

— C’est ce que personne ne peut comprendre.

— Et comment personne ne l'a-t-il jamais rencontré ?

— Vous m’en demandez trop, sir. On le voit quelquefois de loin passant aussi vite que le vent, en faisant jaillir des étincelles sous les sabots de son cheval. Je connais un homme qui m’a juré sur la foi du serment que la tête, les épaules et le canon du fusil du cavalier étaient recouverts de petites flammes, de même que les naseaux, les oreilles et la queue de son cheval.

— C’est insensé !

— On pourrait le penser ; mais mon ami est un homme sincère dont la bouche n’a jamais menti.

— Et pourquoi pas, après tout, intervint François, puisque nous, de simples mortels, pouvons bien faire sortir de la fumée de tabac de notre bouche, pourquoi un esprit ne pourrait-il en faire sortir du feu ?

— Mais un esprit ne peut pas tirer avec un fusil. Or il est question d’un coup envoyé juste au milieu du front par le cavalier.

— Pourquoi pas ? J’ai bien vu à la foire un petit lapin qui tirait le canon, pourquoi l'esprit ne pourrait-il pas faire ce que fait un lapin ?

— Vous employez une étrange comparaison, sir. Cela n’indique pas beaucoup de perspicacité et d’intelligence de votre part.

— Cela se peut bien, répondit François vexé ; mais si je parle ainsi, c’est que votre visage me fait croire que vous ne comprendriez pas si je parlais avec intelligence.

— Monsieur, s’écria l'officier, comment osez-vous répondre ainsi à un officier des troupes fédérales ?

— Peuh ! Ne vous emballez pas ; c’est voua qui avez commencé et j’ai répondu sur le même ton. Si cela ne vous plaît pas, je suis tout prêt à échanger avec vous une bonne balle de fusil. »

Il était facile de voir que l’officier faisait de grands efforts pour surmonter sa colère, toutefois il répondit avec calme :

« Je serais désolé d’avoir à vous tuer. Je sais fort bien me servir d’un fusil, mais ne me bats qu’avec les officiers. Ce serait du reste un manque d’égards pour M. Helmer que de répandre le sang chez lui. J’ai l'intention de rester ici jusqu’à l’arrivée de nos troupes, et je tiens à ne pas troubler la paix de cette demeure.

— Je vous en suis très reconnaissant, lui dit Helmer. Je vais vous montrer votre chambre, et donner une bonne place à votre cheval dans l’écurie. »

L’officier se leva en même temps que lui et tous se dirigèrent vers les bâtiments de service.

Au bout d’un moment, l’hôte revint seul et annonça que le capitaine était resté dans sa chambre pour se reposer. Il était tout joyeux de la présence de l’officier dans sa maison et de l’arrivée prochaine des dragons.

« Le type ne me plaît pas, dit François. Ses yeux ressemblent à ceux du bouillon maigre, ils regardent avec malice sans avoir l’air bien malins. Je ne donnerais pas ma tète à couper que c’est un brave garçon...

— Parce que ?... »

Helmer s’était levé de son siège et indiquait du doigt le nord, dans la direction duquel arrivait un cavalier.

François se leva aussi pour voir :

« Old Shatterhand ! » s’écria-t-il.

Fred abrita ses yeux de la main pour mieux regarder aussi.

« Vraiment, dit-il, il y a si longtemps que je désirais le connaître ! »

Old Shatterhand descendit de son superbe coursier et tendit la main à Helmer :

« Je suppose que je vous ai été annoncé ; j'espère en tout cas ne pas être importun.

— François m'avait bien dit que vous viendriez, et j'en étais tout joyeux. Je mets ma maison entière à votre disposition. Installez-vous à votre aise et restez chez moi le plus longtemps possible.

— Je ne le puis malheureusement pas. Il faut que j'aille de l'autre côté du Llano retrouver Winnetou.

— C'est ce que m'a dit François. J'aurais voulu pouvoir aller avec vous pour faire la connaissance du chef apache. Mais dites-moi, sir, comment me connaissez-vous ? vous m'avez tout de suite appelé par mon nom.

— Pensez-vous donc qu'il soit si difficile de vous reconnaître pour le propriétaire du Helmers home. Et cet autre qui est-il ?

— On m'appelle Juggle Fred, répondit le garçon. Je suis un simple coureur de prairies et ne pense pas que mon nom puisse vous être connu.

— Pourquoi pas ? Qui a voyagé longtemps dans l'Ouest a sûrement entendu parler de Juggle Fred. Vous êtes un fameux guide et, ce qui est mieux encore, un bon garçon. Donnez-moi votre main, nous serons bons camarades tant qu'il nous sera possible de rester ensemble. »

Fred, très flatté de ces paroles, répondit :

« Ce sera pour moi un honneur que je tiens à mériter. Je voudrais pouvoir rester longtemps avec vous, car vous m'apprendriez beaucoup de choses. Moi aussi, je veux aller à l'Estacado. Si vous me permettiez de vous accompagner, je vous en aurais une reconnaissance sans bornes.

— Pourquoi pas ? Il vaut mieux être le plus nombreux possible pour cette expédition. Quand voulez-vous partir ?

— Je suis retenu comme guide par une bande de chercheurs de diamants. Ils doivent venir ici aujourd'hui.

— C'est très bien, car je veux partir demain. Vous allez probablement les conduire dans l'Arizona ?

— Assurément.

— Alors vous verrez Winnetou, car le lieu où je dois le retrouver est dans cette direction. »

Bob vint chercher le cheval de Old Shatterhand et chacun se rassit pour un bon repas, après lequel on reparla de l'événement de la veille.

Pendant ce temps, l'officier, au lieu de se reposer comme il l'avait dit, arpentait à grands pas sa chambre, d'un air soucieux. Il avait vu par sa fenêtre l'arrivée de Old Shatterhand.

« Qui peut bien être celui-là et où va-t-il ? Il est fort bien monté et donne l'impression d'un chasseur expérimenté. Pourvu qu'il n'aille pas gâter nos plans ! se disait-il. Nous avons déjà à nous garder de Fred. Heureusement qu'il attendra longtemps les chercheurs de diamants, et cette attente nous permettra d'agir. Il faut que j'essaie de retenir ici quelque temps ce nouveau venu. »

Il descendit donc de sa chambre et vint se joindre à la joyeuse compagnie qui entourait la table.

« Ah ! voici le capitaine, s'écria Helmer. Il va vous raconter lui-même dans quel but il est venu ici. Holà ! femme, une assiette et un verre pour l'officier. »

Le repas allait continuer, quand le nom de Old Shatterhand fut prononcé, à la grande terreur de l'officier, qui essaya vainement de cacher son impression.

Il raconta cependant l'histoire déjà dite.

« Ah ! répliqua le chasseur quand il eut fini, et où est votre troupe, dites-vous ?

— Là-haut, au fort Hill.

— C'est de là que vous avez été envoyé comme éclaireur ?

— Oui.

— Comment s'appelle le commandant actuel ?

— Blaine.

— Connais pas. Vous dites que vos dragons vont arriver ces jours-ci ; il est dommage que ce ne soit pas aujourd'hui ou demain. Nous aurions pu traverser le Llano avec eux, ce qui eût fort contribué à notre sécurité.

— Attendez leur arrivée. Vous pouvez bien retarder votre voyage d'un jour.

— Un jour, pensez-vous qu'il s'agisse seulement d'un jour ? Je ne suis pas de votre avis.

— Comment ?

— Parce que je suis persuadé que vos dragons n'arriveront jamais ici. Je sais sciemment qu'il n'y a au fort Hill aucune troupe qui ait reçu l'ordre de se rendre dans le Llano.

— Oho ! voulez-vous donc m'accuser de mensonge ? reprit l'officier en colère.

— Probablement, répliqua Old Shatterhand avec calme.

— Savez-vous que c'est là une insulte qui ne peut être effacée que par le sang ?

— Certainement, et nous aurions pu nous battre si vous étiez vraiment un officier des Etats-Unis.

— Garnement ! cria l'officier en sortant ses deux pistolets. Encore un mot de ce genre, et je vous abats. »

Mais en un clin d'œil Old Shatterhand l'avait désarmé et ajoutait sur un autre ton :



« Encore un mot de ce genre, et je vous abats. »

« Pas tant de susceptibilité, l'ami, vous pourriez le regretter. Si je vous épargne, c'est que je n'ai pas assez de preuves contre vous. Je vais me contenter de décharger vos pistolets. » Et après qu'il l'eut fait : « Je vous dirai ensuite que je viens du fort Hill, dont je connais le commandant Blaine, parti depuis trois semaines ; il a été remplacé par le major Owens, ce que vous semblez ignorer. Donc vous ne venez pas du fort, et votre conte des dragons et d'une expédition est un conte à dormir debout.

— Il se peut, en effet, que mes troupes ne soient pas au fort, répliqua l'officier. Je suis forcé d'être prudent et ne dois pas dévoiler le lieu où elles se trouvent.

— Trêve de bavardages ! Ce n'est du reste pas la première fois que je vous vois. Vous avez été soupçonné une fois à Los Animas d'avoir attaqué un train. Vous avez pu, grâce à quelques faux témoins, fournir un alibi. Vous avez été relâché, mais vous étiez coupable et vous avez dû fuir en hâte pour ne pas être lynché.

— Ce n'était pas moi.

— Ne niez pas ; votre nom était alors Stewart. Pourquoi en avez-vous un autre maintenant ? Pourquoi cette mascarade ? Je ne sais pas et ne veux pas le savoir. Soulevez donc votre moustache, je suis sûr que vous avez un bec-de-lièvre.

— Qu’est-ce qui vous donne le droit de me faire ainsi comparaître à une audience ? demanda Stewart frémissant de colère.

— Moi-même. Je n’ai pas besoin de voir votre bouche. Je sais à qui j’ai affaire. Voilà vos armes. Décampez d’ici rapidement et félicitez-vous d’en être quitte à si bon compte cette fois encore. Gardez-vous bien, par exemple, de vous retrouver sur mon chemin. »

Stewart ramassa ses pistolets que Old Shatterhand avait jetés à terre, et répliqua :

« Ce dont vous m’accusez est absolument ridicule. Mes papiers sont en haut dans ma chambre, je vais vous les chercher. »

Il sortit.

« Quel événement ! s’écria Ilelmer. Êtes-vous bien sûr de votre fait ?

— Absolument.

— Ne m’en étais-je pas douté, reprit François ; le coquin avait un visage qui ne me revenait pas et je lui avais déjà dit mon opinion. »

La conversation sur le Llano avait déjà repris de plus belle, quand Bob apparut :

« Masser Helmer, où mettre chevaux quand eux venir ?

— Quels chevaux ?

— Ceux des soldats que l’officier aller chercher.

— Ah ! il est parti ?

— Oui, lui partir.

— Il s’est éloigné en cachette. Cela prouve qu’il n’a point la conscience tranquille.

— Où est-il parti ?

— Vers nord.

— Voilà qui est suspect. Il faudrait le suivre. J’ai bonne envie d’aller lui demander pourquoi il n’a pas pris congé de nous.

— Vous pouvez toujours le faire, dit Old Shatterhand en riant ; vous n’irez pas bien loin au nord.

— Pourquoi ?

— Parce que son départ dans cette direction n’est qu’une feinte. Cet homme n’est certainement pas animé de bonnes intentions. Ce qu’il a dit des soldats est une invention de sa part.

— Je le crois aussi, mais ? pouvez-vous me dire pourquoi il est venu chez moi ?

— Je ne puis que faire des suppositions. Il voulait peut-être voir s’il y avait chez vous, en ce moment, des gens qui se proposent de traverser le Llano.

— Hum ! grommela Helmer. Je crois que vous tenez cet homme pour un vautour de la savane ?

— Tout juste.

— Nous n’aurions pas dû le laisser partir. Il a appris que Fred attendait les chercheurs de diamants. Qui sait s’il n’est pas allé préparer une attaque contre eux.

— C’est probable ! Cet homme ne doit pas être seul dans la contrée, mais d’autres doivent l'y retrouver. Nous n’avons pas pu le châtier, faute de preuves suffisantes ; mais maintenant je vais me mettre sur sa piste. Depuis quand est-il parti ?

— Depuis une heure et demie environ, répondit le nègre.

— Alors il faut se hâter. Avez-vous envie de m’accompagner, messieurs ? »

Helmer ne pouvait abandonner sa maison. François et Fred se déclarèrent gaiement prêts à partir, et tous trois se mirent en route aussitôt.

Les traces du pseudo-officier, après les avoir entraînés vers le nord, les emmena bientôt vers le sud-ouest. Old Shatterhand s’assurait qu’elles continuaient ensuite en ligne droite.

« Master Fred, que dites-vous de cette piste ? Pensez- vous que nous devions la suivre en toute confiance ?

— Il me semble que oui. Le coquin va droit vers le Llano et a l'air très pressé. Quelque chose doit l'y attirer en hâte.

— Qu’est-ce que cela peut bien être ?

— Si je pouvais le savoir !... Vous le devinerez probablement mieux que moi.

— Il vaut mieux être sûr d’une chose que d’essayer de la deviner. Suivons cette piste, et hâtons-nous. »

Ils mirent leurs chevaux au galop.

La contrée prit bientôt un tout autre aspect. Les arbres disparurent, puis ce fut le tour des buissons, le sable apparut et avec lui la plaine nue et onduleuse.

En deux heures, les cavaliers firent quinze milles, sans pouvoir rattraper l'officier. Tout à coup, ils aperçurent comme une bande sombre qui surgissait dans le sable. C’était sans doute quelque hauteur fertile parsemée de buissons de meszquito. C’est là justement que la piste amena les trois hommes.

Old Shatterhand arrêta son cheval en disant :

« Il m’a semblé voir des hommes derrière les buissons. N’avez-vous rien vu ?

— Non, répondit Fred.

— Il m’a semblé voir bouger quelque chose. Et mon cheval aussi flaire quelque chose. Tenons-nous à gauche, afin que les buissons soient entre eux et nous. »

Puis il descendit.

« Restez un peu en arrière, et tenez mon cheval pendant que je vais aller voir de plus près. Prenez vos armes en main et soyez prudents ; si je tire, accourez. »

Il se glissa entre les buissons et disparut. Il revint au bout de trois minutes, l'air satisfait :

« Ce n’est ni l'officier ni ses compagnons, dit-il, mais deux de nos vieilles connaissances en compagnie d’un jeune Indien. Voyez. »

Il mit deux doigts dans sa bouche et fit entendre un trille strident et traînant. Il n’y eut pas de réponse.

« Ils sont trop surpris, dit-il, recommençons. »

Cette fois, une voix répondit :

« Allo ! Qu’est-ce qu’il y a ? Cette voix dans le Llano solitaire serait-elle celle de Old Shatterhand ?

— C’est bien lui, reprit une autre voix d’un ton joyeux. Allez, je viens. C’est bien lui et François le Boiteux avec lui ; quant au troisième, je crois bien que nous le connaissons aussi. »

Il y eut un craquement dans les buissons, qui s’écartèrent pour livrer passage à Davy et à Jemmy. Ils se précipitèrent sur Old Shatterhand, l'un par devant, l'autre par derrière, et le serrèrent dans leurs bras.

« Halte, mes amis, ne m’étouffez pas, s’écria le chasseur ; je veux bien que vous m’embrassiez, mais un seul à la fois, de grâce !

— Ne vous inquiétez pas, nous n’avons pas l'intention de vous tuer. Pour vous rendre la respiration, je vais vers François, pendant que Davy ira vers Fred. Qu’est-ce qui a bien pu vous donner l'idée de siffler ? Vous nous saviez donc là derrière les buissons ?

— Vous êtes bien des hommes de l'Ouest ! Vous vous laissez approcher et même épier sans vous en douter. »

Le jeune Indien s’était avancé à son tour. A la vue de Old Shatterhand, il s’arrêta et dit respectueusement :

« *Nina-nonton* (la main qui brise). Shiba-bigk, le fils des Comanches, est trop jeune pour oser regarder en face un guerrier si célèbre. »

Et il se détourna à la manière indienne.

Old Shatterhand alla rapidement à lui et, lui posant la main sur l'épaule :

« Je te reconnais malgré plusieurs hivers passés sans te voir et pendant lesquels tu as beaucoup grandi. Tu es le fils de mon ami Tevua-shohe (Étoile de feu), chef des Comanches, avec qui j’ai fumé le calumet de paix. C’est un vaillant guerrier et un ami des blancs. Où a-t-il posé sa tente en ce moment ?

— Son esprit est parti pour les abîmes éternels, vers le paradis où il pourra entrer dès que j’aurai scalpé son meurtrier.

— Mort ! Étoile de feu est mort assassiné ! s’écria Old Shatterhand. Par qui donc ?

— Shiba-bigk (Cœur d'airain) ne peut parler de cela. Demande-le à mes deux amis blancs, qui m ont trouvé près de son cadavre et m’ont aidé à l’enterrer. »

Et il disparut dans les fourrés.

Old Shatterhand se tourna vers Davy et Jemmy.

« Vous devez avoir quelque chose de terrible à me raconter. Mais le soleil est brûlant ici. Allons a l'ombre où vous étiez tout à l’heure et dites-moi ce qui est arrivé.

Ils allèrent s’asseoir non loin du jeune Comanche, et les deux amis racontèrent comment, la veille, en traversant la contrée, ils avaient rencontré le jeune Indien et, après avoir enterré son père, s’étaient mis à la poursuite des meurtriers.

« Je croyais que vous deviez nous rejoindre à Helmers home, remarqua Old Shatterhand.

— Oui, mais pas sans vous rapporter quelques détails importants de nos recherches, car il se prépare quelque chose dans le Llano. C’est pourquoi nous partîmes avec Cœur d’airain à la recherche de l’assassin.

— Je ne puis que vous en louer. Avez-vous retrouvé sa trace ?

— Oui, mais non sans difficulté. Les coquins s’étaient dirigés vers le sud jusqu’à un endroit où ils s’étaient séparés pour former une chaîne de sentinelles dans le but d’épier un campement non loin de là.

— Qui donc y campait ?

— Nous ne saurions le dire exactement. Probablement des émigrés. Nous vîmes les sillons creusés par les roues des chariots à bœufs et les traces des chevaux. Cinquante hommes avaient dû passer la nuit là.

— Ils n’y étaient donc plus ? Dans quelle direction étaient-ils repartis ?

— Vers le sud-ouest.

— Donc vers le Llano. Avec des voitures à bœufs ! Il faut qu’ils aient de bien bons guides, ou alors c’est qu’on les attire dans un horrible piège. Qu’en pensez-vous, Jemmy ?

— Je crois plutôt au piège.

— Pourquoi ?

— Parce que les cinq assassins de l’Étoile de feu sont certainement des complices. Les chercheurs de diamants ont dû se joindre à cette caravane, qui a dû partir peu après minuit. Il est clair qu’on a voulu éloigner les gens le plus vite possible de Helmers home.

— Vous avez suivi la caravane ?

— Non, nous n’en voulions qu’aux meurtriers du chef. Ceux-ci s’étaient dirigés vers l'ouest et leur trace n’était plus que celle d’un cavalier qui a dû rencontrer la caravane dans le voisinage de Helmers home, le soir même.

— Ce doit être le pieux mormon. L’affaire commence à devenir plus claire. Continuez, master Jemmy.

— Les coquins étaient partis à la hâte, et nous nous demandions pourquoi l'un d’eux les avait quittés pour se diriger vers le nord. Il nous fallut suivre sa trace un moment pour en être sûrs.

— Voilà qui donne à réfléchir. Je pense que nous avons affaire à l'officier.

— Officier ! reprit Jemmy, il n’y avait pas d’officier.

— Je sais bien, mais les bandits avaient peut-être un uniforme avec eux. Avez-vous parlé à ces gens ? N’y en avait-il pas un parmi eux trapu d’apparence, le visage encadré d’une barbe foncée ?

— Si, le chef.

— N’avez-vous pas remarqué quelque chose de particulier à sa bouche ?

— Sans doute, un petit bec-de-lièvre. Ou l'apercevait quand il parlait.

— C’est bien notre homme. Il est venu chez Helmer pour s’assurer qu’aucun danger ne le menaçait de ce côté. Et puis ?...

— J’aimerais mieux ne pas continuer. Il n’est jamais agréable d’avouer sa bêtise. Continue plutôt, toi, mon vieux Davy.

— Merci bien, repartit ce dernier. Celui qui a mangé la bonne viande doit avoir aussi les os. Pourquoi faut-il que ce soit moi qui continue juste au moment où commence la bêtise ?

— Parce que tu as une manière de raconter si habile, que tu peux faire passer les imperfections pour des perfections.

— Oui, oui, c’est toujours moi le bouc émissaire qui expie les fautes des autres ! Comme j’ai fumé avec toi le calumet de paix, je serai bon et vais essayer d’arranger les choses. Eh bien ! nous avons perdu la piste.

— Impossible ! s’écria Old Shatterhand.

— C’est pourtant vrai.

— Davy et Jemmy auraient perdu une piste ! Si quelque autre me le disait, je le traiterais de menteur.

— Merci bien. Puisque c’est le long Davy qui vous le dit, vous êtes forcé de le croire.

— Assurément. Comment cela s’est-il fait ?

— De la manière du monde la plus simple. Nous étions arrivés à cet endroit qu’on appelle le Plateau du Diable, quand la trace disparut comme si l’on avait soufflé dessus, et même notre jeune Comanche n’a pu la retrouver. »

Old Shatterhand réfléchit un instant, examina ensuite les empreintes des chevaux à la lisière des buissons, puis s’éloigna un instant.

« Master Davy, ou vous, Jemmy, êtes-vous venus ici ? leur cria-t-il.

— Non.

— Eh bien ! venez-y donc, je vous prie. »

Quand ils furent près de lui, il leur montra dans le buisson une branche cassée.

« Quelqu’un est venu ici depuis peu, » reprit-il.

Et, les entraînant à sa suite, il les amena à un petit espace aride et sablonneux, qu’il examina attentivement.

« Quelqu’un est venu se cacher ici, continua-t-il ; c’est là-bas qu’il est descendu de cheval. N’aviez-vous pas vu quelqu’un vers le sud, Davy ?

— Sud-est.

— Bon. Cet homme portait-il un uniforme ?

— Non.

— Eh bien ! voici mon idée. Le chef des cinq bandits, après les avoir quittés, est revenu ici pour se revêtir d’un uniforme d’officier et s’est rendu ensuite à Helmers home. En quittant Helmers home, il est revenu ici changer de costume.

— Que dites-vous là ? Prenez-vous cet endroit pour une garde-robe ?

— Du moins pour ce que les chasseurs de castors appellent une « cache », c’est-à-dire une fosse où il cache ses fourrures. Prenez vos couteaux et creusez, s’il vous plaît, à l'endroit où l'on voit distinctement que le sable a été remis et aplani depuis peu. »

François se mit aussitôt à fouiller le sol de ses mains, comme s’il avait espéré y trouver les trésors de Golconde. Tous l'imitèrent.

A une profondeur de dix pouces, François s’écria :

« Je l’ai, je sens quelque chose de dur sous mes doigts.

— Continue, lui dit Jim, c’est peut-être une pierre.

— Non, non, c’est du bois. Voilà, ce sont de petites baguettes.

— De cactus probablement, répliqua Old Shatterhand. Elles doivent être liées ensemble pour former le couvercle de la cachette. »

C’était bien cela, en effet. Le couvercle retiré, on aperçut un sabre et un uniforme recouvert d’une vieille feuille de papier journal.

« C'est bien le costume de l’officier, dit François. S’il était là, je...

— Le papier, s’il vous plaît, cher François, l’interrompit Shatterhand.

— De suite, je peux remettre mon discours à demain. »

Et il tendit le papier au chasseur.

Celui-ci, l’ayant ouvert, trouva un petit billet écrit au crayon et ainsi conçu : *Venid pronto en nuestro escondite. Précaution ! Old Shatterhand esta en casa de Helmers*.

« Cela veut dire ? demanda Fred. Voyons, François, toi qui es un polyglotte.

— Assurément. Il est question de Old Shatterhand et de Helmer. Il y a de l'hébreu mêlé de mots indiens et d'expressions indo-germaniques, et tout cela me tourne le cœur. Je m'en lave les mains et préfère m'occuper de l'uniforme. »

Il se mit donc à fouiller les poches, tandis que Old Shatterhand traduisait les lignes écrites en espagnol : « Venez vite à notre cachette. Attention ! Old Shatterhand est chez Helmer. »

On s'occupa peu du billet d'abord. On voulait savoir ce qu'il y avait dans le trou. On y trouva des vêtements de toutes sortes, de toutes formes, de toutes grandeurs et couleurs, des fusils, des pistolets, des couteaux, du plomb, des caisses de fer-blanc avec de l'amadou et enfin un baril de poudre.

Il y avait même quelques vêtements indiens.

« Nous allons brûler les habits, dit Shatterhand. Le tout est de bonne prise. Que chacun se serve à son goût, nous emporterons le reste chez Helmer. Je suis sûr que les détrousseurs du Llano ont encore d'autres cachettes de ce genre pour leurs provisions. L'uniforme et les costumes indiens appartiennent probablement à des gens qu'ils ont assassinés. De tout cela, il n'y a que le billet qui ait quelque valeur, qu'en pensez-vous, master Fred ?

— Deux choses : premièrement que le coquin a horriblement peur de vous et qu'il serait resté plus longtemps chez Helmer si vous n'y aviez pas été. Et secondement qu'il a encore des camarades en arrière qu'il a voulu avertir par ce billet. Il les engage à venir à un endroit désigné sous le nom de cachette, et où ils doivent avoir l'habitude de se retrouver.

— C'est bien aussi mon avis. Donc, point n'est besoin de chercher la continuation de la piste. Cet homme rejoindra sûrement ses quatre compagnons. Pour les trouver, vous n'avez qu'à me suivre. Voici les traces qui nous mèneront à l'endroit dont il est parlé dans ces lignes. Vous vous doutez bien pourquoi ils se donnent rendez-vous ?

— Pour attaquer les émigrants, naturellement.

— Et il veut le faire en hâte, de peur que nous ne venions déranger ses plans.

— Il faut donc nous presser aussi. Ne vaudrait-il pas mieux s'emparer d'abord du chef ? C'est lui qui est l'âme de l'expédition, lui manquant, elle n'aurait pas lieu.

— Ce n'est pas sûr, il n'est peut-être pas le chef de tous les vautours du Llano. Du reste, nous n'arriverions pas à le rattraper avec nos chevaux fatigués, et la nuit nous prendrait en route. Restez ici pour vous emparer de ceux à qui étaient destinées ces lignes, dans le cas où ils reviendraient. Je retourne seul chez Helmer lui porter notre trouvaille et chercher Bob. Que deux de vous me prêtent leurs chevaux. Nous partirons demain au point du jour et j'espère que notre voyage ne sera pas infructueux. Nous sommes sept hommes capables de faire échec aux vautours. »

Cette proposition fut adoptée à l'unanimité et, après avoir brûlé les vêtements et partagé les armes, Old Shatterhand partit en disant :

« On dirait qu'une tornade se prépare à l'ouest ; elle n'apportera malheureusement pas de pluie. »

Ses compagnons regardèrent dans la direction indiquée, et virent comme un cercle de nuages d'un gris rougeâtre ayant en son milieu une vive lueur. Ils n'y attachèrent pas d'importance. Seul, le Comanche semblait soucieux et disait :

« *Temb metan* (la bouche du tonnerre). »

IV

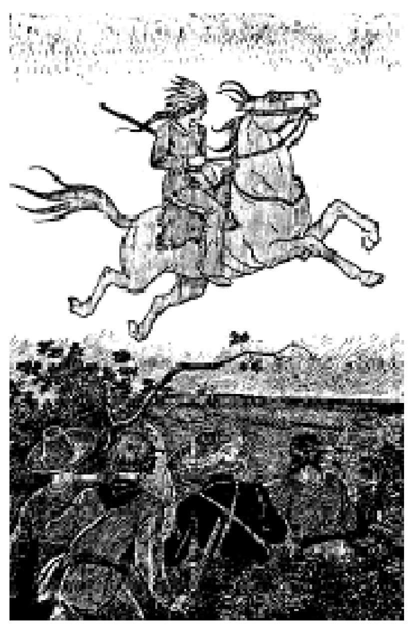
L’HEURE DE L’ESPRIT

Après le départ de Old Shatterhand, les hommes s’étaient assis et la conversation sur les événements des derniers jours reprit de plus belle. Le temps passait rapidement et personne ne remarquait la teinte très particulière du ciel. Le Comanche, assis à l'écart, examinait ce changement de couleur. Le cercle primitif avait pris la forme d’un fer à cheval dont les extrémités se prolongeaient presque jusqu’à l'horizon.

Tout à coup, vers le sud, il y eut comme un tourbillon de poussière de couleur orange, tandis qu’à l'est, l'horizon s’obscurcissait comme s’il se couvrait de nuages. A cette vue, le Comanche, sortant de son calme habituel, s’écria en indiquant du doigt cette direction :

« *Maho-timb-yaravah* (l'Esprit du Llano) ! »

Les autres se levèrent effrayés et aperçurent alors le changement du ciel, et leurs yeux devinrent fixes à la vue de ce que leur montrait Cœur d’airain. A trois hauteurs d’homme, au-dessus de la ligne d’horizon, un cavalier semblait courir en l'air. Il se détachait sur un fond lumineux qui semblait s’avancer avec lui dans le ciel obscur. Sa taille ainsi que celle de son cheval étaient plus grandes que nature, tous ses membres se voyaient distinctement ; sa main droite tenait les rênes : autour



Un cavalier semblait courir en l’air.

de sa tête flottaient de longs cheveux ; il portait la coiffure des Indiens. Son fusil était ballotté sur son dos, la queue et la crinière de son cheval étaient hérissées par le vent, et l’animal fantastique semblait voler comme poussé par une puissance infernale. Tous les spectateurs étaient immobiles et muets d’effroi.

L’étrange cavalier semblait se diriger vers une déchirure verticale au sud. Il y fut en quelques bonds et disparut avec sa monture.

Les hommes regardaient tantôt l’apparition, tantôt ils se regardaient entre eux. Jemmy eut un frisson.

« Je croyais que cette histoire de l’Esprit du Llano était un conte, dit-il enfin. Il faudrait être fou pour en douter maintenant ; j’en suis tout troublé, et toi, mon vieux Davy ?

— Moi, je suis aplati comme une vieille bourse. Regardez un peu comme l’aspect du ciel change vite, cela n’est encore jamais arrivé. »

Des gerbes de flammes jaillissaient maintenant à l’horizon, le firmament s’obscurcissait de plus en plus, puis ce furent des vagues de sable et de brume qui s’élevèrent comme d’une

mer invisible. A mesure qu’elles approchaient, le soleil se voilait davantage, un froid terrible se fit sentir et il y eut au loin un hurlement strident.

« Vite aux chevaux, cria Fred, ou ils vont nous échapper. Faites-les coucher, tenez-les bien et mettez- vous aussi à plat ventre. »

Ce fut fait en un instant. Au même moment éclatait un vacarme épouvantable fait de hurlements infernaux, de mugissements effroyables, de sifflements aigus et de craquements. Les hommes éprouvèrent la sensation d’une lourde couverture jetée sur eux qui les maintenait à terre avec une telle force, qu’il leur eût été impossible de se lever même s’ils l'avaient voulu. Leur nez, leurs yeux, leur bouche et leurs oreilles se remplirent comme d’une eau en congélation. Ils n’osaient plus respirer et étaient sur le point d’étouffer...

Maintenant un souffle brûlant passait sur eux et semblait emporter au loin les hurlements du Llano.

Les chevaux se relevèrent en hennissant, la nuit glacée fit place au jour chaud et ensoleillé. Les hommes purent enfin respirer et, ayant chassé le sable qui avait pénétré entre leurs paupières, ils regardèrent autour d’eux.

Ils étaient recouverts d’une couche de sable d’un pied de hauteur ; ils s’expliquèrent alors le poids qui les avait si fortement comprimés sur terre. Ils se mirent debout et secouèrent leurs vêtements.

« Dieu soit loué que nous en soyons quittes à ce prix, dit Jemmy. Malheur à ceux qui se seront trouvés sans abri dans le Llano ; ils sont perdus.

— Ce n’est pas aussi sûr que vous croyez. Ces terribles ouragans ne soufflent parfois que sur une largeur d’un demi-mille, repartit Fred ; mais ils n’en sont que plus violents. Nous nous sommes trouvés sur ses bords. Que nous serait-il arrivé si nous avions été en plein milieu !

— C’est suffisant comme cela, dit François, d’autant plus que le mulet de Davy m’a presque piétiné. »

Malgré le soleil brillant, les bêtes ne paraissaient pas encore rassurées, elles s’ébrouaient en frappant du pied, essayaient de s’échapper ; il y avait encore dans l'air quelque chose qui rendait la respiration difficile.

Le Comanche, avec le calme habituel des Indiens, s’était roulé à terre dans sa couverture. Les trois blancs vinrent s’asseoir près de lui et Jemmy lui demanda :

« Mon jeune frère rouge avait-il déjà vu un pareil ouragan ?

— Plusieurs, répondit-il. Cœur d’airain avait été emporté et enseveli dans le sable, mais ses guerriers l’avaient retrouvé.

— Et l’Esprit du Llano, l’avais-tu déjà vu ?

— Cœur d’airain l’avait vu, il y a trois hivers, comme il voyageait avec son père. Ils entendirent un coup de fusil, et quand ils approchèrent de l’endroit d’où il était parti, ils virent l’Esprit s’enfuir sur un cheval noir. A terre, gisait un blanc, le front troué par une balle. C’était un criminel bien connu du chef des Comanches.

— Quel aspect avait l’Esprit ?

— Il avait la tête et le corps du buffle blanc et aussi sa crinière ondulée. C’était horrible à voir. Et pourtant il est un esprit bienfaisant, puisqu’il tue seulement les méchants et protège les bons. Cœur d’airain connaît deux Comanches qui s’étaient égarés dans le Llano et y mouraient de faim et de soif. L’Esprit est venu dans la nuit leur apporter de la viande et de l’eau et les a remis dans le bon chemin.

— Leur a-t-il aussi parlé ?

— Oui, et dans leur langue, car un bon génie parle toutes les langues que le Grand Esprit lui a apprises. *Howgh* ! »

Et l’Indien s’éloigna, faisant ainsi comprendre qu’il ne voulait plus parler.

Le Gascon prit alors la parole et, s’adressant à François :

« Et que dis-tu, toi, de cette apparition ? Voir un fantôme en plein jour, c’est à y perdre son latin. J’en ai la chair de poule.

— Tu n’as pas besoin d’avoir peur, lui dit Fred. Cette apparition s’explique peut-être par des phénomènes naturels. Moi-même, autrefois, quand j’étais prestidigitateur, j’ai fait apparaître des fantômes.

— Tu ferais mieux de ne pas t’en vanter. Comment faisais-tu ?

— Je me servais d’une plaque de verre inclinée ou d’une chambre obscure.

— Je sais faire cela aussi. J’avais même construit une chambre obscure, et elle aurait été parfaite si je n’avais oublié l'ouverture pour la lentille oculaire. Du reste je n’ai pas pu me procurer de lentille, l'épicier m’a dit qu’il n’en avait pas de ce nom et j’ai fini par tout abandonner. »

Un éclat de rire général avait accueilli ces derniers mots.

« Taisez-vous, leur cria-t-il furieux, ou je vous écrase comme Mahomet fit autrefois des Parisiens. Je vous quitte en secouant la poussière de mes pieds. Vos moqueries demandent une vengeance. *Ho, ho, ho, howgh !* »

Et il disparut derrière un fourré.

Les autres n’en continuèrent pas moins leur conversation sur la tornade et l'apparition de l'Esprit. Ils étaient tous convaincus qu’il s’agissait d’une illusion d’optique. La nuit vint et avec elle François revint aussi furtivement écouter les propos de ses compagnons.

L’air était redevenu pur, une légère brise soufflait du sud-ouest et quelques étoiles brillaient au ciel. Chacun s’endormit tour à tour. Seul, le jeune Comanche restait les yeux grands ouverts en pensant à la mort de son père.

Les dormeurs furent tout à coup réveillés par une bruyante exclamation de l'Indien :

« *Mava tuhschtn* (voyez là-bas) ! » disait-il en indiquant le sud.

Tout au loin apparaissait un arc de cercle lumineux.

« Hum ! grommela Jim, si c’était à l’est, je dirais que c’est le jour qui se lève.

— Non, répliqua Davy, la ligne qui limite cette clarté est trop nette.

— Parce que la nuit est sombre ; c’est peut-être un feu.

— Un feu dans le Llano où il n’y a pas de bois ! Du reste, la partie éclairée s’agrandit ; le vent passe au sud-ouest et le voici maintenant qui souffle à l'ouest plus fort et plus froid. Qu’est-ce que cela veut dire ?

— Ce n’est pas une aurore boréale et on n’a jamais encore entendu parler d’aurore australe. »

François ne put s’empêcher d’intervenir :

« Ce phénomène est en relation avec l’apparition de l’Esprit vengeur. D’abord il est apparu vers le sud, peut-être a-t-il là-bas son wigwam et est assis à son feu.

— Penses-tu qu’un esprit allume un feu de camp !

— Pourquoi pas, quand le vent est aussi froid qu’en ce moment ? »

La lumière montait en s’accentuant, elle formait maintenant un hémisphère dont le centre était d’un rouge de sang et dont les bords s’effrangeaient en masses nuageuses d’où jaillissaient des boules de feu.

C’était à la fois effrayant et superbe. Les spectateurs restaient immobiles ; ils osaient à peine parler.

« Il faudrait que Old Shatterhand voie cela, dit enfin Fred ; il ne peut malheureusement pas être encore de retour, car il n’est que minuit.

— Minuit, l’heure des esprits ! repartit François. Là-bas, où ça brûle, il doit se passer quelque chose de terrible.

— Quoi de plus terrible que le feu !

— Ah ! les esprits en font bien d’autres. Aussi tenons-nous sur nos gardes. Ah ! grands dieux ! n’avais-je pas raison, le voilà qui arrive à cheval, » ajouta-t-il d’une voix épouvantée.

En effet, le cavalier gigantesque apparaissait de nouveau à l'extrémité gauche de l'hémisphère. Son cheval était noir, mais lui était blanc, et avait la forme d’un buffle. On voyait distinctement la tête avec les deux cornes, la nuque avec la grande crinière flottante et le corps qui aboutissait aux pattes de derrière du cheval. La silhouette était dessinée par une

ligne ponctuée d'étincelles. Le cheval, lancé à toute vitesse, suivait la courbe de l'hémisphère. Il disparut à l'autre extrémité comme il était venu.

Les hommes ne savaient plus que penser, même le Comanche ne pouvait retenir des *Uff !* répétés.

La lumière à son tour disparaissait peu à peu. Le bruit d'un galop de cheval sortit les spectateurs de leur immobilité : Old Shatterhand arrivait avec Bob et deux chevaux de somme portant des outres pleines d'eau.

« Dieu soit loué, vous n'êtes pas morts ! s'écria-t-il. Je vous croyais perdus et craignais d'avoir à déterrer vos cadavres du sable.

— Dieu merci, la tornade nous a seulement effleurés, répondit Fred. Mais comment êtes-vous déjà de retour, vous avez dû bien vous presser ?

— Oui, nous étions fort inquiets de vous. Nous avons vu passer l'ouragan de la maison de Helmer, et avons pensé que vous n'aviez pu y échapper. »

Fred raconta alors la double apparition de l'Esprit.

« Et ce que je vous dis là, sir, ajouta-t-il, dix yeux l'ont vu ; quant à le comprendre et à l'expliquer, j'en suis incapable. S'agissait-il d'une image réelle ou illusoire, je ne saurais le dire.

— Voilà que ça recommence ! » s'écria François.

Le ciel, au loin, recommençait à s'éclairer et toute une mer de flammes ondula bientôt à la ligne d'horizon.

« Je n'ai tout de même jamais vu ça, dit François. Ce feu n'est point quelque chose de naturel.

— Oh ! si, répliqua Old Shatterhand, et même très facile à expliquer.

— Qu'est-ce qui le produit donc ?

— Des cactus desséchés tout simplement.

— C'est vrai, confirma Fred. Je sais qu'il y a, en effet, dans cette contrée de grandes étendues plantées de cactus.

— Voilà donc pour le feu. Quant aux soi-disant esprits, je suppose que nous ne tarderons pas à les prendre au collet.

— Soi-disant esprits, intervint Fred, ils étaient bien réels.

— Le premier était peut-être l'officier de dragons sous un autre déguisement ; quant au second, je ne connais personne qui porte une peau de buffle. Ces images apparaissent dans l'air, mais les originaux étaient bien sur terre.

— Les images ! Comment voulez-vous qu'elles aient été produites dans le ciel ?

— Par des courants d'air chaud tels qu'il s'en produit au-dessus du feu.

— Voilà quelque chose de nouveau, des images produites par des courants d'air ; il me semble que les images se font à l'aide de crayons, de peintures ou de photographies.

— Et pas par un miroir ?

— J'avais oublié cela.

— L'air joue quelquefois le rôle d'un miroir.

— Ah ! bon. Alors je commence à comprendre.

— Vous conviendrez donc que vos esprits ne sont que des illusions d'optique comme... »

Il s'arrêta. Au-dessus des flammes de l'horizon, en avant d'une ligne de nuages sombres, se profilait l'image renversée d'un paysage flamboyant.

Le même cavalier vêtu de peau de buffle accourait encore, mais la tête en bas.

« ... Comme celui-ci, » dit Old Shatterhand, en achevant sa phrase et en indiquant l'apparition.

Il avait à peine dit ces mots, qu'un second cavalier apparut à la poursuite du premier.

« Grands dieux ! s'écria François, c'est celui qui a passé au moment de la tornade.

— Vraiment, répliqua Old Shatterhand, en voici encore d'autres ! »

En effet, cinq ou six cavaliers, toujours la tête en bas, arrivaient à la suite des précédents.

« C’est tout de même un peu trop fort ! dit François. Si j’étais seul, j’aurais une fière peur. J’avais entendu parler de fantômes qui galopaient en portant leur tête sous leur bras, mais galoper sur la tête, ça c’est plus fort que tout.

— Il n’y a rien d’effrayant là-dedans. Les premières images étaient réfléchies plusieurs fois, celles-là ne le sont qu’une fois, voilà tout. D’ailleurs nous allons faire de suite la connaissance de ces esprits. Vite à cheval, messieurs ; le premier cavalier est sûrement celui qu’on appelle l'Esprit du Llano. Il est poursuivi par les autres et, comme c’est un brave garçon, nous allons lui offrir notre aide.

— Êtes-vous fou ? s’écria François. Il ne faut jamais tenter un esprit. »

Sa voix, se perdit dans le bruit, car tous les cavaliers s’étaient empressés d’obéir à l’ordre de Shatterhand.

« Faut-il aussi emmener les bêtes de somme ? demanda Davy.

— Oui, car nous aurons, je crois, beaucoup de peine à revenir ici. »

Toute la troupe fila comme le vent à travers la plaine.

L’apparition avait cessé, seul le feu se voyait encore. Old Shatterhand marchait vers un but qu’on ne voyait pas, mais qu’il semblait deviner. En dix minutes, les cavaliers avaient déjà parcouru trois milles et se rapprochaient du foyer, qui semblait devenir plus intense. Quelques minutes plus tard, Old Shatterhand poussait un cri sonore en indiquant la droite de son bras levé.

On y voyait deux points : un clair, en avant, l’autre plus sombre, en arrière, et, plus en arrière encore, une quantité d’autres points sombres. C’étaient des cavaliers, comme Old Shatterhand put s’en apercevoir bientôt à la lueur du feu.

« Descendez dans ce creux, dit le chasseur en arrêtant son cheval. Nous n’avons pas encore été vus. Faites coucher vos chevaux, mais remontez en selle dès que je le ferai moi-même. »

Ils obéirent. Le premier cavalier était arrivé à cinq cents pas d’eux ; le deuxième suivait à deux cents mètres et les autres à peu près à la même distance du second.

« Que faut-il faire ? Faut-il les abattre ? demanda Davy.

— Non, ils ne nous ont rien fait, et je ne verse le sang humain que dans les cas extrêmes. Je voudrais dire un mot au premier. Laissez-moi faire tout seul et occupez-vous seulement de chasser les autres »

Il prit son lasso, dont il attacha une extrémité au pommeau de sa selle, et dont il fit avec l'autre une boucle assez grande pour entourer le corps d’un homme. Il enroula le reste de la corde entre son pouce et son index.

On entendait maintenant le bruit des sabots du premier cheval. Son cavalier avait bien sur la tête un crâne de buffle blanc, dont la peau s’étendait jusqu’à la croupe du cheval. Son visage était tellement enfoui sous le poil de cette peau, qu’il était impossible de le reconnaître.

Lorsqu’il fut environ à dix pas de Old Shatterhand, celui-ci se leva brusquement :

« Arrête ! Qui es-tu ? lui demanda-t-il.

— L’Esprit du Llano, répondit une voix étouffée. Et toi ?

— Old Shatterhand ! Descends sans crainte, nous te protégerons.

— L’Esprit Vengeur n’a pas besoin de protection, merci. »

Et, donnant de l'éperon à son cheval, il repartit comme un trait. Le deuxième cavalier approchait. Old Shatterhand s’assit sur le corps de son cheval couché à terre, une jambe de chaque côté de la selle, le lasso dans les deux mains. A un claquement de sa langue, le cheval se leva d’un bond et resta comme planté en terre.

A cette vue, le deuxième cavalier eut un mouvement d’effroi ; il ne put arrêter son cheval lancé à toute vitesse avant d’être tout contre le chasseur.

« Arrêtez-vous, Peau-Rouge, lui cria ce dernier. Qui êtes-vous ?

— Ciel ! Old Shatterhand ! s’écria l’homme. Que le diable vous emporte ! »

Et il donna de l'éperon à son cheval.

« Arrêtez, vous dis-je, reprit le chasseur. Je voudrais bien voir votre visage de plus près ; qui sait ce qu'il y a sous votre costume indien.

— Plus tard, quand il me plaira, » repartit l'Indien.

Et il cherchait à fuir ; mais Old Shatterhand était déjà à ses trousses.

A la voix de l'inconnu, le jeune Comanche s'était levé :

« *Uff !* Cette voix est celle d'un blanc que je connais. Cœur d'airain a aussi à lui parler, murmura-t-il en épaulant son fusil, qu'il laissa retomber aussitôt. Old Shatterhand le tient, » ajouta-t-il.

Le fuyard n'avait pas fait dix mètres, que le lasso de Shatterhand l'avait jeté en bas de sa monture.

Les autres cavaliers, également habillés en Indiens, pris de peur, se mirent à fuir dans toutes les directions. On les laissa faire, toute l'attention était concentrée sur le chef gisant à terre.

« Voulez-vous nous dire qui vous êtes et pourquoi ce déguisement ? Vous ne pensez pas que nous vous prenions pour un véritable Indien. A qui avez-vous pris ces plumes d'aigle ? lui disait Old Shatterhand. Vous ne répondez pas, vous n'avez pas l'air très à votre aise, il faut que je voie votre visage. »

Il releva l'homme, exposa son visage à la lueur du feu et, le saisissant par ses longs cheveux, il les lui arracha en même temps que l'ornement de plumes auquel ils étaient attachés.

« Tonnerre ! cria Fred, c'est l'officier de dragons. Que voulait-il faire sous ce costume ? Ravi de vous revoir sitôt, sir. Votre garde-robe a été découverte et vidée. Vous l'aviez mal cachée, on a même trouvé votre uniforme. Que pensez-vous que nous allons faire de vous ?

— Vous ne pouvez rien me faire, répondit l'homme en rage. Aucun de vous ne peut prouver qu'il lui soit arrivé la moindre chose à cause de moi.

— Oui, vous comptez là-dessus. Vous n'aviez encore rien fait contre nous, mais vous aviez conçu des projets terribles, et rien qu'à cause de cela, en vertu des lois de la prairie, nous pourrions vous punir sévèrement ; mais nous ne sommes pas des bourreaux et nous vous laisserons repartir.

— Vous le devez, car vous n'avez aucune preuve.

— Oh ! si ; mais c'est inutile pour le moment. Nous, les blancs, nous vous laissons libre ; mais voici un jeune Peau-Rouge qui a, paraît-il, un compte à régler avec vous. Regardez-le bien. »

Le Comanche s'avança.

« Je ne connais pas ce garçon, dit l'homme.

— Tu mens, coquin, reprit Davy. Tu ne me connais pas non plus, ni Jemmy ? N'est-ce pas toi qui as attaqué deux inoffensifs Comanches, tué l'un et poursuivi l'autre jusqu'à ce que tu aies perdu sa trace ? Oust ! presse-toi d'avouer.

— Je ne sais rien de tout cela. »

Alors Old Shatterhand, lui posant lourdement la main sur l'épaule :

« On a dû vous dire que j'étais homme avec qui il ne faisait pas bon plaisanter. Qu'avez-vous fait des émigrants que votre pieux ami Tobias Burton s'est offert à guider à travers le Llano ? Pourquoi avez-vous mis le feu aux cactus ? Si vous me dites la vérité, nous userons de clémence envers vous.

— Je ne sais ce que vous voulez dire, je ne connais ni cet Indien ni ces deux, garçons, encore moins le nommé Tobias Burton. Et quant aux émigrants, je n'ai jamais entendu parler d'eux.

— Pourquoi poursuis-tu l'Esprit du Llano ?

— L'Esprit ! c'est un coquin qui a tué un de nos hommes au milieu de nous d'une balle dans le front.

— Vous n'avez pas autre chose à dire ?

— Pas un mot.

— Bon. Eh bien, moi, j’ai encore ceci à vous dire : vos plans seront déjoués, car nous prenons les émigrants sous notre protection. Votre mensonge ne nuira donc qu’à vous. Maintenant, mon jeune frère rouge va vous dire de quoi il vous accuse.

— Ce visage blanc a tué le chef Étoile de Feu, mon père, *Howgh !* dit Cœur d’airain.

— Je te crois. Le meurtrier t’appartient donc à partir de maintenant, fais de lui ce que tu voudras.

— Tonnerre ! cria le prisonnier. Quelle lâcheté ! vous me livrez pieds et poings liés à cet homme ! »

Le Comanche eut un geste de mépris.

« Cœur d’airain ne prend pas le scalp s’il lui est offert. Il se conduira vis-à-vis du prisonnier en vaillant guerrier. Que mes frères attendent un peu. »

Il partit chercher son cheval. Au retour, il jeta ses armes, sauf son couteau.

« Que mes frères délient cet homme maintenant, demanda-t-il, et le laissent fuir où il voudra. Si Cœur d’airain n’est pas revenu dans une heure, c’est qu’il sera, à son tour, couché mort dans le Llano. »

On dut, d’après les lois de la prairie, se rendre à son désir.

Le faux officier bondit sur son cheval et partit au galop en criant :

« Vous ne connaissez pas mes plans. Nous nous reverrons, et alors que Dieu vous pardonne ! »

L’Indien lui répondit par le cri de guerre des Comanches et s’élança à sa poursuite.

Les assistants s’assirent silencieux, dans l'attente de quelque chose de terrible.

Une demi-heure après, le galop de plusieurs chevaux se faisait entendre. Le Comanche revenait, conduisant la monture de son ennemi. A sa ceinture pendait un scalp.

« Cœur d’airain, dit-il, a renvoyé à son père un de ses meurtriers. Les autres le suivront bientôt. *Howgh !* » Ce fut la fin sanglante de l'heure des esprits.

V

SOUPÇONS

L’endroit le plus dangereux pour les voyageurs dans la Prairie est sans contredit celui où le Nouveau Mexique pénètre dans le territoire du Texas, car il est le passage que se disputent les Comanches et les Apaches. Ces deux tribus n’ont jamais pu conclure une paix sincère et durable. Leur haine réciproque est trop profondément enracinée, et même, quand ils ont enterré le tomahawk de la guerre, ils entretiennent en eux un esprit de vengeance qui se fait jour à la moindre occasion et amène entre eux de terribles combats.

Les limites de leur territoire sont très mobiles, et qui arrive à les franchir peut s’estimer heureux s’il sauve sa peau.

Le blanc qui l’essaie est ou bien un téméraire ou un imprudent, et dans les deux cas le vautour de la mort plane sans arrêt au-dessus de sa tête.

Le Togah formait autrefois la limite entre les tribus ennemies. A sa gauche le pays devient montueux et à sa droite, derrière une chaîne de hauteurs, s’étend la « Plaine jalonnée », le Llano Estacado. Le pays n’est pas aussi stérile que le désert. Le voisinage du fleuve favorise au contraire, en certains endroits, l’épanouissement d’une végétation luxuriante. De plus, d’autres petits cours d’eau viennent des montagnes apporter au sable une humidité suffisante pour que arbres et arbustes croissent sur leurs bords. Ces espaces verdoyants forment comme des presqu’îles ou des lagunes qui s’avancent dans les parties arides et forment entre eux des sortes de baies où l’herbe et autres plantes peuvent trouver leur raison de pousser.

On disait même qu'au centre du Llano, il y avait une source abondante d'eau potable formant un petit lac dont les bords étaient ombragés par des arbres ou des buissons, ce qui, en somme, eût été fort possible.

Au bord du Togah, étaient quatre hommes assis, dont l'extérieur n'inspirait guère confiance, au premier abord au moins. Leurs cheveux étaient en désordre, leurs barbes hirsutes, leurs vêtements dépenaillés, et leurs mains et leurs visages, hâlés par les intempéries, semblaient n'avoir pas été en contact avec l'eau depuis un temps indéfini. Par contre, ils étaient fort bien armés, car chacun d'eux avait un fusil à terre près de lui et dans sa ceinture son couteau et deux revolvers.

Trois d'entre eux étaient certainement des Yankees.

Leur longue et maigre stature, leur buste étroit penché en avant et les traits accentués de leur visage en témoignaient assez. Mais il eût été assez difficile de dire à quelle nation appartenait le quatrième. Large, trapu, des mains énormes, une face toute en largeur avec des oreilles décollées, il avait la peau d'un bleu noir jusqu'au voisinage des yeux. Le bord de son chapeau était rabattu avec soin ; mais s'il le relevait, sa peau apparaissait blanche depuis la racine des cheveux jusqu'à celle du nez. Cet homme avait été probablement victime d'une explosion.

Malgré cette étrangeté, son visage n'avait rien de repoussant et, quand on l'examinait attentivement, on était persuadé que c'était celui d'un bon garçon.

Il en était de même des trois autres. Qui les aurait vus sous ce costume en pays civilisé aurait commencé par prendre la fuite ; mais après plus ample connaissance, il aurait bientôt perdu toute crainte.

Les quatre chevaux paissaient aux alentours et semblaient être fatigués. Leurs selles et leurs harnais étaient usagés et mal raccommodés en bon nombre d'endroits. Leurs cavaliers venaient de terminer leur repas, comme l'indiquaient les restes d'un raton laveur auprès du feu.

Tout en s'entretenant, ils examinaient la contrée d'un regard perçant, car ils savaient qu'en cet endroit on ne saurait trop prendre de précautions.

« Il est temps de prendre une décision, dit celui qui paraissait le plus âgé des Yankees. En traversant le Llano, nous arriverons plus tôt au but, mais courrons maints dangers et aurons mangé, avec ce raton, de la viande pour la dernière fois d'ici longtemps. Si, au contraire, nous descendons le Rio Pecos, nous n'aurons à souffrir ni de la faim ni de la soif ; mais ce détour nous retardera d'une semaine. Qu'en penses-tu, Blount ? »

Ce dernier, assis près de son interlocuteur, caressait sa barbe d'un air soucieux :

« Tout bien considéré, je propose de traverser le Llano, répondit-il, et je pense que tu me donneras raison, Peter.

— Eh bien ! dis-nous pourquoi ?

— Une semaine représente un temps trop long pour que je désire le perdre. En descendant le Rio Pecos, nous avons à craindre les Apaches et les Comanches, en traversant les plaines : les « Vautours de la Savane », cela se vaut. Nous n'avons du reste pas besoin de traverser le Llano dans toute sa largeur. Allons vers le sud-est, dans la direction du Rio Goncho, nous y retrouverons la route des caravanes qui va du fort Mason au fort Leaton, et nous n'aurons à craindre ni les mauvaises rencontres ni les privations. Voilà mon avis, qu'en penses-tu, Falser ?

— C'est aussi le mien, répondit ce dernier. Je suis d'ailleurs convaincu que l'Estacado n'est pas moitié aussi dangereux qu'on le dit. Qui l'a traversé veut faire croire pour se vanter qu'il a couru des dangers terribles. J'apprendrais avec plaisir à les connaître.

— Justement parce que tu ne les connais pas, reprit Porter.

— Et toi, les connais-tu ?

— Non, mais j'en ai entendu parler par des gens dont la sincérité ne peut être mise en doute, et j'en avais le frisson. Aussi je me rends compte maintenant de la témérité de notre entreprise. Aucun de nous ne connaît le Llano, si nous nous égarons !... si l'eau nous manque !...

— Si, si... et encore si, l’interrompit Blount. Qui a tant de si à objecter ne doit rien entreprendre. Tu es pourtant brave, aurais-tu peur en ce moment ?

— Peur ? Je ne connais pas cela. De la prudence à la peur, il y a de la marge, et je ne crois pas avoir eu jamais peur. Nous sommes quatre, c’est la majorité qui l'emportera. Avant de prendre une décision, il faut réfléchir. Deux sont décidés à traverser le Llano, et toi, Nouvelle Lune ? »

L’homme au visage brûlé porta la main à son chapeau et fit le salut militaire en disant :

« A vos ordres, master Porter, j’irai n’importe où, même dans la cuisine du diable.

— Cela ne veut rien dire ; il nous faut une réponse nette.

— Allons à travers le Llano, s’il vous plaît ; j’aimerais à connaître cette carrière de sable.

— Carrière de sable ! Ne te fais pas d’illusions, mon vieux. Te figures-tu qu’il n’y aura qu’un bond à faire pour y entrer et la même chose pour en sortir ? C’est un peu plus grand que tu ne te figures. Tu pourras t’y promener quatre ou cinq jours avant d’en voir la fin, et ce sera probablement quand nous aurons traversé la partie sud que nous rencontrerons les Indiens.

— Qu’ils viennent ! Je n’ai jamais fait de mal à un Peau-Rouge et n’ai pas de raison d’avoir peur deux. En admettant même qu’ils nous traiteraient en ennemis, nous avons nos bonnes armes. Quatre gars robustes comme nous, qui avons tant respiré de poudre, ne craignent pas de se mesurer avec une vingtaine d’indiens.

— C’est vrai ! En ce qui concerne la poudre, tu as dû la sentir d’un peu plus près que nous, tu en as reçu au moins tout un baril à la figure !

— Presque, et sans mon vieil ami Juggle Fred, je serais maintenant aveugle ou mort.

— Comment ! tu connais Fred ? J’ai beaucoup et souvent entendu parler de lui.

— Nous étions de bons camarades et avons fait plus d’une farce ensemble. Je voudrais bien le revoir, je lui dois beaucoup, car c’est lui qui a fait échouer le plan de Steal Fox.

— Steal Fox ! reprit Porter surpris, tu as eu aussi affaire à ce fameux coquin ?

— Hélas ! j’ai appris à le connaître beaucoup plus que je n’aurais voulu. Il s’appelait alors Henry Fox, ou du moins se donnait ce nom. Ah ! si jamais je le rencontre ! Écoutez un peu ce qu’il m’a fait. »

Les chevaux dressaient les oreilles, on entendit le bruit d’un galop. Les quatre hommes se levèrent et saisirent leurs fusils :

« Seraient-ce des Peaux-Rouges ? murmura Blount.

— Non, ce sont des blancs, et deux seulement, répondit Nouvelle Lune. Ils sont habillés en Mexicains, ils s’arrêtent et étudient nos traces, qu’ils semblent avoir suivies jusqu’ici. »

Porter s’avança aussi pour examiner les deux hommes.

« Ils ne sont pas à craindre, dit-il tout bas. Quelques caballeros mexicains à qui nous allons souhaiter la bienvenue. »

Et, sortant du buisson :

« Voici ceux que vous cherchez, messieurs, leur cria- t-il. Vous n’étudiez probablement pas nos traces dans une mauvaise intention ? »

Les nouveaux venus, d’abord surpris à la vue du grand Yankee, prirent aussi leurs fusils en main.

« Laissez cela, leur dit Porter, nous sommes d’honnêtes gens dont vous n’avez rien à craindre.

— Combien êtes-vous ?

— Quatre. Vos fusils ne vous serviraient donc à rien si vous vouliez nous traiter en ennemis. Approchez donc. »

Les deux hommes, après avoir échangé quelques mots à voix basse, s’avancèrent lentement. Et c’est seulement après avoir observé avec méfiance les Yankees et le lieu où ils se trouvaient qu’ils se décidèrent à descendre de cheval.

« Vous êtes diablement prudents, leur dit Porter. Avons-nous l'air de bandits ?

— Dame ! reprit l'un en riant, ni vous ni vos chevaux n’avez très bonne mine.

— Peut-il en être autrement ici, où il faut presque une semaine pour trouver une habitation ? Quand on voyage aussi longtemps que nous, on n'est pas précisé ment en état de faire visite à Mme la Présidente, à Washington. Mais si vous voulez tout de même échanger avec nous une poignée de mains, nous vous souhaiterons la bienvenue.

— Une rencontre avec d'honnêtes gens est toujours agréable, surtout dans ces parages dangereux. Permettez-nous de nous nommer, nous sommes les frères Pellejo. Voici mon frère Emilio et je suis Carlos. »

Les Yankees se nommèrent et des poignées de mains furent distribuées de tous côtés.

« Nous venons de la vieille Californie, reprit Porter, pour nous rendre à Austin. Il est peut-être permis aussi de savoir quelle circonstance vous amène si près du Llano ?

— Nous avons l'intention de le traverser. Nous avons été engagés comme bergers en chef dans une estancia près de San Diego, et avons été chargés par notre patron d'aller chercher de l'argent dans le Nouveau Braunfels. Une mission dangereuse, n'est-ce pas ? C'est pourquoi nous voyageons à deux.

— Ce sera surtout dangereux au retour, quand vous aurez l'argent sur vous. C'est toujours une tâche difficile de promener l'argent des autres à travers le Llano. Pour nous, qui ne portons sur nous que nos économies, nous n'avons aucune responsabilité et, par là, nous avons plus de chance que vous. Pourtant nous nous sommes demandé s'il ne serait pas plus sage de faire un détour. Il est vrai que vous, qui n'êtes que deux, vous vous risquez bien dans la plaine. C'est téméraire !

— Pas tant que cela, reprit Carlos. Connaissez-vous bien le Llano ?

— Aucun de nous ne l'a encore vu.

— C'est autre chose. Quand on ne le connaît pas, on ne tient pas à le connaître. Mais nous, qui l'avons traversé peut-être vingt fois, nous savons qu'il ne saurait y être question de danger.

— Ah ! c'est ainsi. Hum ! Vous vous rendez à Nouveau Braunfels, c'est justement dans notre direction. Nous pourrions nous joindre à vous, si cela ne vous faisait rien. »

Les deux Mexicains avaient échangé un regard significatif quand il avait été question d'argent. Carlos répondit :

« Nous ne demandons pas mieux, car plus nous serons nombreux, moins nous aurons à craindre.

— Bon, nous partirons avec vous, et vous n'aurez pas à regretter de nous avoir trouvés. Jusqu'où comptez- vous aller aujourd'hui ?

— Nous descendrons le Rio Pecos jusqu'à Yuavh-Kai probablement.

— Qu'est-ce que vous dites ?

— J'emploie un mot des Yutahs et des Comanches, qui veut dire : « la Vallée qui chante. » On raconte, en effet, que, pendant la nuit, des voix extraordinaires et inexplicables se font entendre dans cette vallée. Nous ne les avons jamais entendues, bien qu'ayant traversé la vallée plusieurs fois. Vous avez sans doute l'intention de camper ici ?

— Non, ce serait perdre trop de temps, nous voulons suivre le Pecos pour contourner le Llano. Pensez-vous que nous rencontrions des Indiens ?

— C'est peu probable ; une rencontre est plus à craindre ici que dans les plaines. Les Peaux-Rouges se tiennent plus tranquilles depuis que la hache guerrière des deux pays a été enterrée de nouveau.

— C'est bon à savoir. Mais que deviennent les Vautours de la Savane ? On les dit plus dangereux que les Indiens.

— Bah ! ne vous laissez pas berner. Malgré nos fréquents voyages, nous n'avons jamais rencontré un de ces vautours qui n'existent que dans l'imagination des peureux et des timides.

— Et l'Esprit du Llano Estacado ?

— C'est encore quelque invention fantaisiste, un conte d'enfant. Le Llano est une plaine de sable comme une autre. Beaucoup de sable et pas d'eau. Le sol est si aride, qu'il n'y pousse même pas un fantôme, et quant au manque d'eau, il est facile d'y remédier grâce au cactus, dont le suc est rafraîchissant.

— Je me suis laissé dire le contraire ; mais, puisque vous connaissez le pays, je vous crois. Maintenant nous sommes prêts à partir si vous voulez.

— Vos chevaux ne sont-ils pas fatigués ?

— Ils sont en meilleur état qu'ils ne paraissent, et il est inutile de nous retarder à cause d'eux. »

Il était bien imprudent de la part des Yankees de se joindre à des gens qui, malgré leur bonne mine, étaient tout de même des inconnus pour eux. Nouvelle Lune se méfiait bien un peu, mais il était le seul. Il eut soin de se tenir en arrière pour ne pas perdre de vue les Mexicains.

Les voyageurs descendirent la rive droite du Togah. L'herbe, les arbres et les buissons n'y manquaient pas. Ils durent suivre le fleuve à travers la forêt et arrivèrent vers le soir à l'entrée d'une gorge profonde et verdoyante, dont les parois s'élargissaient peu à peu à mesure que le sol devenait plus caillouteux.

« N'aurions-nous pas mieux fait de passer la nuit dans la vallée du Pecos ? demanda Blount. Nous y avions de l'herbe pour nos chevaux et aurions trouvé du bois sec pour nos feux. Ici, plus nous avançons, plus tout devient aride.

— Attendez un peu, señor, répondit Carlos Pellejo. Il y a un peu plus loin un endroit parfait pour camper, nous y serons dans un quart d'heure. »

Les voyageurs arrivèrent, en effet, au bout de ce temps, dans une sorte de cuvette de trois cents mètres de diamètre environ, entièrement close par des parois escarpées. Toutefois un examen plus minutieux permettait d'apercevoir au fond une crevasse étroite et profonde dans laquelle on pouvait passer à cheval. Un ruisseau jaillissant des profondeurs formait un petit étang entouré d'une haie d'arbrisseaux. De l'autre côté de l'étang s'élevaient de nombreux cactus cierges portant des fruits en forme de figues.

« Voilà notre souper, dit Emilio Pellejo en les montrant, et il y a de plus assez de feuilles vertes et d'herbe pour nos chevaux. Venez, señores. »

Il dirigea son cheval au trot vers l'étang, les autres le suivirent. Comme ils arrivaient environ à dix mètres du buisson :

« Halte ! » leur cria une voix.

Ils arrêtèrent leurs montures.

« Qui va là ? demanda Porter.

— Des chasseurs blancs, lui fut-il répondu. Qui êtes-vous ?

— Des voyageurs.

— D'où venez-vous ?

— De Californie.

— Où allez-vous ?

— Dans le Texas à Austin.

—Par le Llano ?

— Oui.

— Nous irons avec vous, messieurs. »

Les buissons s'écartèrent, laissant passer deux canons de fusils dont les propriétaires apparurent bientôt à leur tour. L'un était un homme barbu, large d'épaules, l'autre un adolescent blond et imberbe, qui avait à peine vingt ans. Leur ressemblance indiquait le père et le fils. Ils étaient tout habillés de cuir avec un chapeau de castor à larges bords.

« Diable ! dit Porter, en les voyant, combien avez-vous donc d'hommes au bord de l'eau ?

— Aucun.

— Vous êtes seuls ?

— Oui.

— Et vous osez venir au-devant de six hommes, bien armés, avec vos fusils prêts à tirer ?

— Bah ! dit le plus âgé, nous avons des fusils à deux coups. Nous aurions d'abord jeté quatre de vous à bas de leurs selles, les revolvers auraient suffi pour abattre les deux derniers. Conduisez-vous donc en amis et venez au bord de l'eau. »

Les interpellés s'avancèrent, mi-curieux, mi-méfiants. Porter prit la parole :

« Voulez-vous bien nous dire depuis combien de temps vous êtes ici ?

— Depuis hier au soir, répondit le plus âgé.

— Déjà ! vous avez l'air de vouloir y séjourner quelque temps.

— En effet.

— Mais, sir, cette contrée est dangereuse. Elle n'est pas bonne pour organiser un wigwam.

— Elle nous plaît. Nous avons là-haut dans la montagne un refuge. Ceux que nous attendons viennent d'au delà du Llano par cette vallée. Et comme nous sommes arrivés trop tôt, nous avons eu l'idée de venir jusqu'ici attendre nos amis.

— Quand viendront-ils ?

— Dans deux ou trois jours.

— Si vous voulez attendre si longtemps, il vous sera facile de faire la connaissance des Apaches et ces Comanches.

— Cela ne fait rien. Nous vivons en paix avec eux, et nous avons avec nous un homme qui vaut à lui seul toute une tribu.

— Vous êtes donc trois, où est le troisième ?

— Il a été inspecter les environs, mais il reviendra bientôt.

— Ce doit être un homme de valeur, sans doute un chasseur extraordinaire comme Old Shatterhand. Connaissez-vous ce dernier ?

— Oui, mais ce n'est pas lui.

— Qui donc ?

— Vous le verrez quand il viendra, il se présentera lui-même. Mon nom est Masson, et celui de mon fils Martin.

— Merci, monsieur. Nous allons nous nommer aussi. Je m'appelle Porter, ces deux-ci sont Blount et Falser, et ce sombre visage rond est naturellement Nouvelle Lune. Quant à ces deux autres, ce sont des connaissances de rencontre qui viennent d'une estancia de San Diego et traversent le Llano pour aller toucher l'argent de leurs maîtres. Ils s'appellent Carlos et Emilio Pellejo. »

Masson regardait attentivement à tour de rôle chacun de ceux qui lui étaient nommés. Quand son regard s'arrêta sur les Mexicains, il eut comme un frémissement que trahit sa barbe. Puis, s'adressant à Carlos :

« Votre estancia est dans le voisinage de San Diego et Cobledo, demanda-t-il, peut-on savoir son nom ?

— L'estancia del Cuchillo.

— Et celui du propriétaire ?

— Señor Montana, » répondit Carlos après un moment d'hésitation.

Sans montrer sa défiance, Masson continua :

« Et vous êtes péons chez le señor Montana ?

— Oui.

— A-t-il beaucoup d'autres employés comme vous ?

— Non, nous sommes les seuls. »

Masson tira son revolver de sa poche :

« Je crois que vous mentez, mes garçons, » leur dit-il.

Les deux Mexicains sursautèrent et, arrachant les couteaux de leurs ceintures :

« Vous allez rétracter cela sur l'heure ! » s'écria Carlos menaçant.

Masson, sans se départir de son calme, dirigea son arme vers l'homme.

« Pas un pas de plus, monsieur Pellejo, dit-il, ou ma balle vous frappera en même temps que celle de mon fils frappera votre frère. Au moindre mouvement suspect de votre part, nous vous enverrons dans l'autre monde sans tambour ni trompette. Je m'appelle Masson en

français, mais j’ai parmi les Indiens beaucoup d’autres noms qui veulent tous dire : « Tueur d’ours. » Vous vous rappellerez peut-être maintenant avoir entendu ce nom.

— Quoi ! Comment ! C’est vous le Tueur d’ours ! s’écria Nouvelle Lune. C’est bien vous qui avez une boutique dans la montagne et qui rendez la vie si difficile aux grizzlys ?

— C’est bien moi, sir.

— Je crois bien que j’ai entendu parler de vous ! N’avez- vous pas été fait prisonnier par les Sioux et emporté par eux jusque dans le Parc national de Yellowstone ?

— En effet ; mais Old Shatterhand et Winnetou m’ont délivré. Mon fils aussi était avec eux.

— Oui, je sais. Je suis enchanté de vous avoir rencontrés, et j’espère que le petit malentendu entre vous et ces señores n’aura pas de suite. Pouvez-vous prouver ce que vous avancez ?

— Assurément. Un estanciero n’envoie jamais deux péons dans le Llano, vous pouvez me croire. Il y en a toujours un qui reste à l’estancia. Et si l’autre est envoyé chercher de l’argent, il est toujours accompagné de plusieurs vaqueros. De plus, il y deux mois, nous étions dans la contrée d’El Paso et d’Albuquerque. Nous sommes entrés dans toutes les estancias et haciendas et nous n’avons vu, dans la région de San Diego et Cobledo, ni une estancia del Cuchillo, ni un estanciero Montana.

— C’est que vous serez passés à distance, dit Pellejo.

— Je ne le crois pas, et quand cela serait, j’aurais du moins entendu parler de vous et de votre maître. Remettez vos couteaux dans vos ceintures et asseyez-vous tranquillement. Je ne supporte pas qu’on me menace. Je ne veux pas vous chasser de ce campement, parce que vous êtes venus avec des hommes que je tiens pour des braves gens ; mais vous serez traités comme vous le méritez. On ne saurait être trop prudent à la lisière du Llano, et chacun sait que les blancs sont plus à craindre que les Peaux-Rouges.

— Nous prenez-vous par hasard pour des Vautours de la Savane ?

— Je vous répondrai à cette question quand nous nous séparerons. Je vous connaîtrai alors, tandis qu’en ce moment je ne fais que des suppositions. Si vous êtes d’honnêtes gens, ce que je souhaite, nous nous quitterons en amis. »

Les deux Mexicains se jetèrent un regard interrogateur. Ils comprirent qu’il valait mieux feindre une réconciliation.

« Vos dernières paroles réparent les précédentes, dit Carlos, et comme nous sommes, en effet, d’honnêtes gens, nous sommes convaincus que vous ne tarderez pas à reconnaître votre injustice à notre égard. »

Il s’assit ainsi que son frère. Masson envoya son fils chercher des figues de cactus pour le dessert. La nuit vint tandis qu’on les mangeait et les feux furent allumés.

Une sorte de courant d’air s'engouffrait par l'ouverture de la gorge et ne s’écoulait qu’avec difficulté par la crevasse opposée. On le sentait distinctement, et il produisait un bruit assez difficile à définir. La respiration aussi était tout autre sans qu’on sût si elle était plus facile ou non.

Masson renvoya son fils chercher d’autres figues. A peine ce dernier avait-il disparu à travers la haie, qu’on l’entendit appeler :

« Qu’est-ce que cela ? Venez donc, messieurs, je n’ai jamais rien vu de semblable. »

Tous coururent vers lui. Entre le buisson et l’eau, un étrange spectacle s’offrait à leur vue. Tout le centre de la cuvette était plongé dans l’obscurité, tandis que les cactus étaient éclairés par des gerbes de flammes qui s’épanouissaient à chacune de leurs branches et à chacune de leurs pointes. C’était un spectacle merveilleux et féerique.

« Qu’est-ce que cela peut bien être ? demanda Porter. Je ne l’ai jamais vu.

— Ni moi non plus, répondit Falser, cela donne presque peur.

— C’est *Ko-harstesele-yato*, les flammés du grand Esprit, qu’il allume quand il veut avertir ses enfants, leur répondit une voix grave et sonore derrière eux.

— *Caspita !* Qui donc est là derrière ? cria Emilio Pellejo effrayé. Sommes-nous tombés dans une embuscade ?

— Non, répondit le Tueur d’ours, c’est le compagnon que j’attendais. Il est venu inaperçu, selon son habitude. »

Tous se retournèrent. Près du feu, un cavalier se tenait fièrement sur un magnifique cheval harnaché à l’indienne. Son costume était aussi celui d’un Indien et son visage glabre comme ceux des Indiens. Par contre, son abondante et longue chevelure noire retombait sur son dos. Il tenait à la main un fusil dont la crosse était incrustée de clous d’argent.

Un cri de surprise et d’admiration s’éleva de toutes les bouches.

« Qui est-ce ? demanda Porter. Un Indien ? Y en a-t-il d’autres ici ?

— Non, il est seul, répondit Masson. C’est Winnetou, le chef des Apaches.

— Winnetou ! Winnetou ! » crièrent-ils tous.

Ce dernier descendit de cheval sans se préoccuper des regards fixés sur lui et, montrant les flammes du buisson :

« Pendant que les visages blancs se tenaient dans cette vallée écartée, ils n’ont pu voir ce qui se passait. Le grand Manitou vous l'écrit en caractères de feu, le comprenez-vous ?

— Qu’est-il arrivé ? demanda Blount.

— Le *’ntch-kha-n’gul* (tornado) est passé sur le Llano. Winnetou a aperçu son ombre au nord. Malheur à ceux qu’elle a rencontrés, la mort les a engloutis.

— Une tornade, reprit le Tueur d’ours. Quelle direction a-t-elle suivie ?

— Du sud au nord.

— Grands dieux ! Pourvu qu’elle n’ait pas atteint nos amis.

— Les pressentiments de Winnetou sont noirs comme le visage de la tempête. Nos amis sont sages et pleins d’expérience et Old Shatterhand connaît la signification de chaque souffle d’air. Mais la tornade vient sans être annoncée, et son coursier est si rapide, qu’il est impossible de lui échapper. Old Shatterhand a dû atteindre aujourd’hui le Llano, et les sabots de son cheval ont justement foulé le sol vers lequel volait l'ouragan. Il est peut-être enseveli, lui et ses compagnons, sous les vagues de sable.

— Ce serait terrible. Il faut aller vers eux immédiatement. Vite à cheval ! »

Winnetou les retint d’un geste :

« Il ne faut pas se hâter. Si Old Shatterhand s’est trouvé sur le passage de l’ouragan, il est mort, et le secours que nous lui apporterons sera inutile. Si, au contraire, il y a échappé, il court seulement le danger de s’égarer, car la tornade a bouleversé complètement l’aspect du Llano. Nous irons vers lui à la lumière du jour, car celui qui veut sauver son camarade qui se perd ne doit pas s’exposer à se perdre lui-même. Que mes frères se rasseyent près du feu. Nous partirons demain à la première lueur du jour. »

Il s’allongea près du feu et les autres l’imitèrent, tout en se tenant à une certaine distance de lui en signe de respect. Pour la même raison, ils se turent pendant un certain temps.

Nouvelle Lune prit enfin la parole :

« Si j’ai bien compris, c’est Old Shatterhand que vous devez retrouver ? dit-il à Masson.

— Oui, mais non lui seul.

— Qui encore ?

— Le gros Jemmy et le long Davy, dont vous avez entendu parler.

— Oui, certes. Seront-ils seuls avec Old Shatterhand ?

— Non, il y en a encore deux autres que vous connaissez peut-être aussi de nom, car ils faisaient partie de l’expédition au Parc national. Ce sont François le Boiteux et le nègre Bob. En nous quittant après cette affaire, Winnetou nous avait tous conviés à venir voir les pâturages des Apaches, et voilà pourquoi nous devions nous retrouver tous ici.

— Quel dommage de partir demain matin, j’aurais tant aimé à connaître vos amis !

— Ce n’est guère possible si vous voulez aller à Austin. Nous partirons nous-mêmes de bonne heure. Mais, dites- moi, sir, d’où vient votre surnom ?

— Je le dois, ainsi que mon visage noir, à un des plus grands coquins du Far West : Steal Fox.

— Ah ! en voilà un dont je n’ai plus entendu parler depuis longtemps. Je voudrais bien le rencontrer.

— Avez-vous donc eu déjà affaire à lui ?

— Je crois bien, il m’a volé tout ce que je possédais. Il s’appelait alors Weller ; mais j’ai su plus tard qu’il était le célèbre Stealing Fox. Maintenant il se fait appeler Burton et joue au pieux mormon. Quelqu’un l'ayant reconnu dernièrement, il s’est hâté de disparaître.

— Ah ! si j’avais été là, je lui aurais réglé son compte.

— En voulait-il donc à votre vie ?

— A ma vie et à mes biens. Un jour que nous avions lié connaissance, il profita de mon absence pour bourrer ma pipe de poudre qu’il avait recouverte de tabac. Quand, à mon retour, je voulus tirer quelques bouffées, il y eut naturellement une terrible explosion qui m’aveugla à moitié et lui permit de se sauver avec mon portefeuille. Mais il fut troublé dans sa fuite par Juggle Fred, qui se trouvait par hasard dans le voisinage. Il était accouru au bruit et tira sur le fuyard, qu’il atteignit au bras sans pouvoir l'arrêter. Fred m’emmena à Timpa-Fork et resta avec moi jusqu’à ma complète guérison. Je souffrais beaucoup, j’avais perdu une grosse somme d’argent et pourtant je m’estimais encore heureux d’avoir conservé la vue. »

Les deux Mexicains avaient écouté attentivement le récit de Nouvelle Lune et avaient échangé plusieurs fois des regards invisibles pour tous, sauf pour Winnetou, dont les yeux paraissaient cependant fixer la surface scintillante de l’étang. Il se méfiait d’eux et avait compris.

Le fils du Tueur d’ours, surpris par le phénomène lumineux, avait abandonné sa cueillette. Les Mexicains en furent ravis et s’éloignèrent du feu pour échanger quelques mots.

« Nous voudrions bien encore des figues de cactus, viens-tu, Carlos ?

— Naturellement, » répondit ce dernier.

Le Tueur d’ours devina que les deux frères cherchaient à s’isoler pour mieux s’entendre et allait les en empêcher, quand un geste autoritaire de l’Apache l’arrêta.

Les deux Pellejo s’éloignaient. A peine avaient-ils disparu derrière la haie, que Winnetou se leva en disant :

« Ces hommes n’ont pas le regard honnête et leurs pensées sont mauvaises. Winnetou va connaître leurs intentions. »

Et il se glissa à leur suite.

« Est-ce que celui-là aussi n’a pas confiance en eux ? demanda Porter. Je parierais pourtant que ce sont de braves gens.

— Tu perdrais ton pari, répliqua Nouvelle Lune. Ils m’ont déplu au premier coup d’œil.

— Cela ne veut rien dire. On ne doit se méfier d’un homme que si on a la preuve qu’il le mérite.

— Ces deux hommes le méritent, reprit le Tueur d’ours. Tout ce qu’ils ont dit est mensonge et je les tiens pour rabatteurs des Vautours de la Savane.

— Le croyez-vous vraiment, sir ? demanda Porter.

— Oui.

— Alors nous sommes bien tombés ! Ces hommes doivent nous servir de guides à travers le Llano ! Ils ne méritent peut-être pas notre confiance. »

Martin Masson, qui s’était tu jusqu’alors en raison de son jeune âge, intervint alors :

« Ils ne la méritent certainement pas, master Porter. Je suis prêt à le leur dire en face.

— Vraiment ! Quelle raison avez-vous de penser si mal d’eux ?

— Je les ai examinés attentivement sans qu’ils s’en doutent en raison de ma jeunesse, et j’ai surpris des regards échangés entre eux pendant le récit de Nouvelle Lune ; d’où il est facile de conclure qu’ils connaissent fort bien Stealing Fox.

— Croyez-vous ? Hum ! ce renard doit se tenir par ici pour attirer les gens dans le Llano. Il me semble qu’il se prépare pour nous des choses désagréables. Les flammes sur le cactus ne me paraissent pas non plus très naturelles. Je ne suis pas superstitieux, mais ces phénomènes ne sont pas l'effet du hasard, ils ont toujours un sens.

— Ils signifient que l'atmosphère est chargée d’électricité.

— Electricité ! Je ne comprends pas très bien ce que vient faire l'électricité dans ces flammes et ce cactus. Vous attribuez vraiment cela à l'électricité, vous ?

— Assurément, master Porter. L'éclair n'est-il pas une apparition fulgurante ?

— Sans doute.

— Eh bien ! ces sortes de flammes apparaissent souvent à l'extrémité des mâts et des vergues sur les navires, à la pointe des clochers, à la cime des arbres, au sommet des paratonnerres. On les nomme feux de Saint-Elme, ou encore Castor et Pollux. C'est un phénomène électrique. Vous avez bien entendu parler de l'esprit du Llano ?

— Plus qu'il ne m'est agréable.

— Vous a-t-on aussi raconté qu'il apparaissait la nuit, parfois entouré de flammes ?

— Oui, mais je n'y crois pas.

— Eh bien ! vous pouvez le croire. Une nuit que je me trouvais dans une vaste plaine et que les éclairs sillonnaient la nue sans qu'un orage éclatât, j'aperçus tout à coup de petites flammes à la pointe des oreilles de mon cheval. J'y portais les mains, et voilà que de petites flammes semblables apparurent au bout de mes doigts. Il en est de même pour l'Esprit Vengeur quand il parcourt le Llano, son corps étant le point le plus élevé, l'électricité s'écoule à travers lui comme le feu de Saint-Elme.

— Alors vous croyez vraiment à l'esprit de l'Estacado ?

— Oui.

— Et vous pensez que c'est un homme ?

— Qui voulez-vous que ce soit ?

— Hum ! je voudrais bien le voir. Que feriez-vous si nous le rencontrions ?

— Je lui tendrais la main et le traiterais en brave garçon, car c'est... »

Il fut interrompu par Winnetou, qui arrivait en se glissant sans bruit comme un serpent.

Il avait entendu, leur dit-il, comment les frères Pellejo étaient résolus à essayer de les tuer tous à coups de couteau pendant leur sommeil. Au cas où ils ne réussiraient pas, ils trouveraient un prétexte pour s'éloigner et iraient retrouver leurs camarades au « Bassin du Meurtre » pour revenir avec eux capturer toute la bande, y compris Old Shatterhand.

Les frères Pellejo arrivèrent à leur tour, leurs chapeaux remplis de figues. Ils en offrirent à toutes les personnes présentes, qui en prirent toutes, à l'exception de Winnetou.

Le chef les repoussa en disant :

« L'Apache ne mange pas ce qui vient du sumac.

— Du sumac ! reprit Emilio étonné. Ne connaissez- vous donc pas les figues du cactus pour les confondre avec les fruits du sumac ?

— Winnetou nomme ces fruits sumac parce qu'ils sont vénéneux.

— Comment le seraient-ils devenus tout à coup ?

— Parce qu'ils sont dans la main de ceux qui amènent le malheur et la mort.

— *Asenas !* s'écria Emilio ; supporterons-nous cette nouvelle injure ? J'exige que ces paroles soient rétractées.

— *Pshaw !* » fit l'Apache avec autant d'insouciance que de sang-froid.

Carlos vit qu'il n'y avait rien à tenter et, calmant son frère :

« Reste tranquille, lui dit-il, à quoi bon la discorde ? Les paroles d'un Indien n'ont pas grande valeur dans la balance au poids de l'or.

— Tu as raison, et pour maintenir la paix, faisons comme si elles n'avaient pas été dites. »

Winnetou ne répondit pas ; il s'allongea dans l'herbe et, fermant les yeux, fit semblant de dormir.

Cette courte scène avait fait une profonde impression sur les autres. Pour que Winnetou parlât ainsi, il fallait qu'il eût appris quelque chose de grave en épiant les deux hommes.

Puisqu'il n'en parlait pas, c'est qu'il n'y avait pas de danger pour le moment. La méfiance de chacun s'accrut et, bien que peu après le campement semblât endormi, tout le monde était éveillé : les deux Mexicains pour tâcher d'exécuter leur plan, et les autres pour tâcher de les en empêcher.

VI

LA VALLÉE QUI CHANTE

Une demi-heure se passa ainsi. L'atmosphère était redevenue lourde, un léger crépitement se faisait entendre dans les buissons et un vent assez violent s'était élevé. Il semblait que de petites étincelles jaillissaient au bout des branches.

Tout à coup, un son très lointain de cloches sembla passer au-dessus de leurs têtes pour s'éteindre du côté de l'eau.

« Qu'est-ce que cela ? s'écria Nouvelle Lune. Il n'y a pas d'église par ici. Si je ne savais pas que... »

Il s'arrêta ; un nouveau son encore plus vibrant se faisait entendre. On eût dit cette fois d'une trompette.

« C'est *Yalteh yuavh-kai*, dit l'Apache.

—C'est la « Vallée qui chante, » reprit le Tueur d'ours.

Ce furent d'abord des sons indécis comme ceux d'un instrument qu'on accorde, puis ce fut une mélodie à plusieurs voix, enfin une série d'accords harmonieux, mais d'une tonalité toute particulière et différente de celle des instruments connus. Aucun de ces derniers n'aurait pu fournir de sons aussi amples et aussi sublimes.

Tantôt ils étaient graves et majestueux comme ceux d'un orgue accompagnant un soprano aux notes élevées, au timbre doux et cristallin, tantôt ils s'épanouissaient en résonances éclatantes comme celles du cor et de la trompette, tantôt ils vibraient en sourdine comme le violon et le violoncelle.

Les auditeurs se taisaient, même les deux bandits mexicains étaient émus. Ils se voyaient tous sous l'immense coupole du ciel, et il leur semblait qu'un orgue immense aussi et invisible, conduit par une main surnaturelle, faisait entendre tantôt les grondements du tonnerre, tantôt la voix des anges, tantôt le mugissement des flots ou les harmonies des chœurs célestes entonnés dans un monde plus pur et meilleur.

Un saint frémissement s'emparait d'eux tous ; ils écoutaient ravis, et voilà qu'un spectacle non moins merveilleux s'offrit à leur vue.

Le ciel sembla se reculer tout à coup, les étoiles devinrent presque invisibles, et vers le sud surgit un disque d'or pâle de la grosseur de la pleine lune. Il se mouvait lentement en suivant la courbe du ciel dont il semblait descendre avec une vitesse de plus en plus accélérée. Il grandissait aussi à mesure qu'il approchait et apparut bientôt comme une sphère de feu d'où jaillissaient des rayons en zigzags. Elle s'allongea enfin en une sorte de queue beaucoup plus brillante que celle d'une comète. Le globe centrai, qui semblait de feu liquide, prenait tour à tour toutes les couleurs de l'arc- en-ciel et semblait tourner sur son axe avec une rapidité effrayante, puis il parut planer un instant au-dessus de la vallée. Il y eut comme l'éclatement de plusieurs canons à la fois. La sphère explosa en mille morceaux qui s'éteignirent en tombant. La queue fut encore visible quelques minutes, puis il y eut un bruit de chute dans l'étang, dont l'eau rejaillit à une grande hauteur, éclaboussant tous les assistants.

Le firmament redevint sombre, les étoiles disparurent, tandis qu'un unisson à plusieurs octaves résonnait aux oreilles des hommes effrayés.

Seul, Winnetou avait conservé son calme habituel.

« *Ku-begay* (le globe), dit-il. Le grand Manitou l'a envoyé du ciel sur terre où il s'est brisé.

— Cela ressemblait bien, en effet, à un globe de feu, reprit Blount. Mais avez-vous remarqué la queue, c'était celle d'un dragon, c'est bien le mauvais Esprit qui agit à minuit.

— *Pshaw !* répondit l'Apache en lui tournant le dos.

— Oui, c'était lui, dit Porter à l'appui de son compagnon. Je ne l'ai pas encore vu, mais j'ai entendu parier de lui.

— Ce n’est pas une raison, dit le Tueur d’ours. Nous ne sommes plus au temps où l’on croyait aux dragons et aux fantômes.

— Ce qu’il y a eu autrefois existe encore, répliqua Porter. Avez-vous l’intention d’être plus malin que moi ?

— Oh ! je n’ai aucune prétention à l’intelligence ; mais, Dieu merci, de nos jours les progrès de la science nous permettent d’expliquer bien des choses incomprises jusqu’ici.

— Ah ! vous êtes probablement un savant.

— Pas le moins du monde, mais j’en sais assez pour me rendre compte qu’une boule de feu n’est pas un dragon.

— Alors qu’est-ce que c’est ?

— Un corps céleste à sa naissance ou à son déclin, dont l'orbite s’est rapproché de la terre assez pour subir l'attraction de cette dernière.

— Un corps céleste ? Une étoile ? On s’est moqué de vous.

— Nullement. Ce n’est rien moins que Old Shatterhand qui me l'a expliqué lui-même. Quand nous étions assis le soir au campement, nous nous sommes souvent entretenus d’apparitions inexplicables à première vue, et pour lesquelles il a toujours trouvé une explication toute naturelle. N’avez-vous pas entendu tomber quelque chose dans l'eau ?

— Entendu, vu et senti, n’avons-nous pas tous été aspergés ?

— Eh bien ! si nous pouvions vider l'eau de l'étang, nous verrions vraisemblablement un trou dans le sol où s’est enfoncé l'aérolithe, c’est-à-dire un morceau solidifié de la pierre en fusion qui constituait la sphère de feu.

— Une pierre ! Eh ! mais, elle aurait bien pu nous tuer.

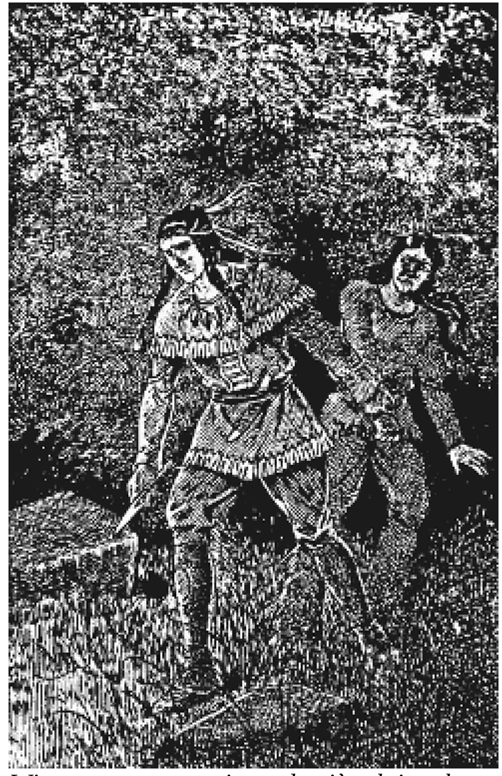
— Assurément, c’est une chance pour nous qu’elle soit tombée dans l'eau.

— Hum ! Old Shatterhand vous a-t-il aussi expliqué les sons que nous entendions tout à l’heure ?

— Oui, quand le vent souffle en droite ligne dans la gorge, étroite et profonde, il produit ces sons. Le défilé est l'instrument, le vent le musicien.

— L’explication est assez fantaisiste, mais je ne veux pas discuter avec vous. Croyez ce que vous voulez, j’en ferai autant.

— Le Tueur d’ours a raison, reprit Winnetou d’une voix forte. Il y a beaucoup de vallées semblables, et le



Et Winnetou apparut, tirant derrière lui un homme.

chef des Apaches a déjà vu des pierres tomber du ciel. Je vais essayer de retrouver la trace de celle-ci dans l'eau »

Et il s'éloigna.

Les autres s'assirent en attendant son retour et restèrent silencieux. Seul, Martin dit à son père ;

« Qu'a donc Winnetou ? Il a parlé en forçant sa voix, comme s'il voulait se faire entendre de quelqu'un autre que nous. Son prétexte d'aller rechercher la trace de la pierre n'est qu'une feinte.

— Naturellement, répondit le Tueur d'ours. Je parie qu'il a vu quelqu'un nous épier dans le voisinage et va s'emparer de lui. Attendons. »

Ce ne fut pas long. Au bout de quelques minutes, il y eut un froissement de feuilles, suivi d'un cri d'angoisse, et Winnetou apparut, tirant derrière lui un homme que son costume indiquait pour un Indien. On les entoura aussitôt. Le captif était plutôt petit et chétif ; ses traits étaient difficiles à distinguer à cause de l'obscurité.

Winnetou, dont les yeux étaient habitués à la nuit, vit de suite à qui il avait affaire.

« Pourquoi mon jeune frère rouge n'est-il pas venu franchement vers nous, dit-il à l'homme, nous l'aurions accueilli avec plaisir. »

L'Indien ne répondit pas.

« Mon frère est donc seul cause que je me sois emparé de lui ; mais je ne lui ferai rien. Voici son couteau que je lui avais pris. Qu'il retourne vers les siens et leur dise qu'ils seront les bienvenus s'ils viennent se reposer avec nous.

— *Uff !* s'écria le prisonnier étonné en reprenant son arme. Comment sais-tu que nos guerriers se trouvent dans le voisinage ?

— Il faudrait que Winnetou soit un enfant pour l'ignorer.

— Winnetou ! le chef des Apaches ! Et tu me rends mes armes ? Me prends-tu donc pour un Apache ?

— Non. Bien que mon jeune frère ne porte pas les couleurs guerrières, je me doute qu'il est un fils des Comanches. Tes guerriers ont-ils déterré le tomahawk contre les Apaches ?

— Non, les pointes de nos flèches sont piquées en terre ; mais il n'y a pas d'amitié entre vous et nous.

— Winnetou aime tous les hommes sans égard à leur couleur ou à leur nom. Il est tout prêt à allumer un feu ici et à fumer le calumet de paix avec vous. Il ne te demande pas pourquoi tes frères sont venus dans la Vallée qui chante. Ils savent que ceux qui y entrent campent au bord de l'eau. C'est pourquoi ils se sont arrêtés à quelque distance d'ici et t'ont envoyé pour voir s'il n'y avait personne. N'est-ce pas ainsi ?

— Oui.

— Quand tu te blottiras une autre fois dans les buissons pour épier des guerriers étrangers, baisse les paupières, afin que tes yeux ne trahissent pas ta présence. Quel est le nombre de vos guerriers ?

— Deux fois dix.

— Eh bien ! retourne leur dire que Winnetou et huit visages pâles les attendent et les traiteront en amis. Tu n'as pas besoin de dire que je t'ai surpris, je n'en parlerai pas non plus.

— La bonté du grand chef réjouit mon cœur. Je dirai, au contraire, la vérité comme garantie de l'accueil que vous nous promettez. Ce n'est point une honte que d'avoir été vu de l'œil de Winnetou, mais je me souviendrai du conseil qu'il m'a donné. »

Et il partit.

Les blancs, et surtout les deux Mexicains, trouvaient très imprudent de laisser approcher d'eux une troupe de vingt Comanches. Winnetou répondit à leurs obligeances d'un ton tranchant :

« Winnetou sait ce qu'il fait. Si les guerriers Comanches viennent dans la Vallée qui chante, ce n'est point pour y combattre les Apaches. De l'autre côté de la vallée est le tombeau d'un de leurs grands chefs. Ils doivent s'y rendre pour entonner le chant funèbre

annuel. Quant à nous, allumons un feu pour voir distinctement leurs visages, et recevons-les d'abord en avant des buissons. »

Tandis que les hommes allumaient le feu, Winnetou prit à part Masson et son fils et leur dit tout bas :

« Les deux visages pâles ne sont pas qui ils prétendent ; ils font partie des Vautours du Llano et ont l'intention de nous assassiner. Winnetou suppose que les Comanches veulent aller dans le Llano ; il ne faut pas que ces hommes le sachent, c'est pourquoi Winnetou leur a dit que les Comanches allaient à un tombeau, de l'autre côté de la vallée, ce qui n'est pas vrai. »

Tous trois revinrent près du feu. On entendit bientôt des pas de chevaux. Les Comanches arrivaient. Leur chef descendit seul et s'approcha lentement de Winnetou, qui lui tendit la main en disant :

« Que les guerriers Comanches soient les bienvenus ! Winnetou ne leur demande pas ce qu'ils viennent faire ici ; il sait qu'ils se rendent au tombeau de leur chef et retourneront ensuite paisiblement à leurs foyers. »

Il avait prononcé ces paroles à haute voix, mais ajouta tout bas :

« Que mon frère confirme mes paroles, je lui dirai ensuite pourquoi. »

Le nouveau venu répondit donc :

« Ma main serre avec joie celle de Winnetou, le plus grand guerrier et chef des Apaches et toujours quand même l'ami de la paix. Nous sommes prêts à fumer le calumet avec vous, car nous sommes venus seulement pour vénérer notre chef défunt.

— Winnetou croit aux paroles de son frère et l'invite, ainsi que ses guerriers, à venir auprès du feu. »

Après un nouveau serrement de mains, tout le monde s'assembla autour du feu.

Un des Comanches parti pour soigner les chevaux revint après les autres. Comme il prenait sa place dans le cercle, il aperçut les frères Pellejo. A leur vue, ses yeux lancèrent des éclairs et il s'écria :

« *Uff ! Aletehlkua ekkvan mava* (quels sont ces chiens) ? »

A cette exclamation, le chef se leva :

« *Hang tuhschata-nai* (qui vois-tu) ?

— *He-ehlbak, enko-vola, nah-tuhwua* (eux, les Vautours de la Savane) !

— *He-ehlbak hetetscha enuka* (où sont-ils) ?

— *Mawa he ehlbak tenklah* (là-bas), » dit-il.

Et il montrait les deux Mexicains.

A ces mots « les Vautours », les Comanches s'étaient relevés et avaient saisi leurs armes d'un air menaçant.

Les blancs, qui n'avaient pas compris le dialogue, virent seulement le changement d'attitude des Indiens et se levèrent aussi en prenant leurs armes.

Winnetou, lui, resta tranquillement assis et dit d'un ton de commandement :

« Que mes frères ne s'emportent pas ! S'ils voient parmi nous deux de leurs ennemis, qu'ils n'aillent pas croire que ces hommes appartiennent à notre troupe. Qu'il ne soit pas versé une seule goutte de sang à cause d'eux. Mon frère le Comanches qu'a-t-il à leur reprocher ? »

Ce dernier expliqua qu'au cours d'une chasse, il avait suivi la trace des deux hommes et avait nettement compris à leur conversation qu'il avait affaire à deux Vautours du Llano. Il avait hésité à les tuer parce que...

Winnetou ne le laissa pas achever, de peur qu'il dévoilât le but de leur voyage.

« Es-tu sûr de ne pas te tromper ?

— Je suis sûr que ce sont ces hommes.

— Qu'ont à dire les deux visages pâles pour leur défense ?

— Que c'est un mensonge stupide, répondit Carlos Pellejo.

— Ce sont eux, cria le chef des Comanches, et qui a des meurtriers près de lui est lui-même un criminel. Le chef des Apaches nous a-t-il attirés ici en traître ? »

A cette question, Winnetou, jeta ses armes à terre et, se levant à son tour :

« Mon frère a-t-il jamais entendu dire que Winnetou soit un traître ? reprit-il. La parole des Apaches est solide comme le roc. Que mon frère m'accompagne et garde ses armes. *Howgh !* »

Il sortit du cercle et disparut derrière les buissons. Le Comanche eut une hésitation, puis il le suivit.

Une fois à l'abri des regards et des oreilles, Winnetou le saisit par le bras :

« Mon frère ne m'a pas compris, lui dit-il à voix basse.

Winnetou avait déjà installé son campement quand ces deux blancs sont arrivés. Il les a épiés et a su ainsi qu'ils appartenaient aux Vautours de la Savane. Il est donc bien de l'avis du chef des Comanches. Mais pourquoi apprendre à ces serpents venimeux qu'ils sont découverts ? Il faudrait les tuer de suite, alors qu'il est, je crois, plus sage de les laisser vivre encore un peu. Il faut qu'ils croient à votre voyage au tombeau de vos chefs. Mon frère peut-il me dire à moi pourquoi il a suivi leur piste ? »

Le Comanche se sentit honteux :

« Etoile de Feu, chef des Comanches, répliqua-t-il, est parti à cheval avec son fils Cœur d'Airain vers la demeure des blancs, à l'ouest. Ils reviennent par le Llano et doivent s'y trouver en ce moment. Nous craignons qu'ils ne soient assaillis par les Vautours et nous empressons d'aller à leur secours. Nous avons laissé ces blancs en vie pour que, sans s'en douter, ils nous servent à trouver les Vautours. Au fleuve Togah, leurs traces se réunissaient avec celles de quatre autres blancs que nous pensions aussi être des leurs. Et voilà que c'est toi que nous rencontrons. Qu'as-tu l'intention de faire ?

— J'irai avec vous, car j'attends aussi des amis qui traversent le Llano et ne se doutent pas du coup que préparent les Vautours. Ces derniers campent dans le Bassin de la Mort. Comme je ne sais pas où se trouve cet endroit, je vais laisser les deux Mexicains s'échapper pour qu'ils nous servent de guides sans le savoir.

— Qui sont les hommes que tu attends ?

— Old Shatterhand et quelques autres visages pâles.

— Old Shatterhand, le célèbre guerrier des blancs ? Si tu le permets, nous irons avec toi.

— Winnetou te le demande. Je crois que, cette fois, tous les Vautours vont se rassembler. Il faut donc en profiter pour les détruire d'un seul coup »

Il s'arrêta, car de l'autre côté des buissons venaient de retentir des cris et des appels. Il y eut quelques coups de pistolet et un galop de chevaux.

Les deux chefs y coururent en hâte.

Ils trouvèrent les Comanches à cheval, prêts à s'élancer à la poursuite des Mexicains, qui venaient de prendre la fuite.

Les Français ne savaient trop que faire, à l'exception de Masson et de son fils, qui étaient restés tranquillement assis auprès du feu et criaient à Winnetou :

« Les coquins sont partis !

— Comment cela a-t-il pu arriver ? demanda l'Apache.

— Ils devaient avoir quelque soupçon, car leurs chevaux étaient déjà préparés quand ils se sont élancés dessus.

— Laissez-les aller, ils courent à leur perte et à celle de leurs compagnons. Que les fils des Comanches descendent de cheval et restent ici. Demain, au point du jour, nous partirons à la chasse aux Vautours de la Savane.

VII

LE MASQUE SOMBRE

Mon chéri, mon chéri,
Mon enfant tant aimé,
Ma joie et mon sourire,
Ma peine et mes larmes.

Ainsi chantait une voix chevrotante dans le calme d'un beau matin. Et tandis que les rameaux des amandiers et des lauriers semblaient se balancer en mesure au son de la vieille chanson, des centaines de colibris, pareils à des étincelles de toutes les couleurs, passaient et repassaient au-dessus de la vieille négresse assise au bord de l'eau en chantant.

Un vautour royal planait dans le ciel en décrivant des cercles de plus en plus larges ; au bas, des chevaux broutaient avec une avidité gourmande les tiges savoureuses de l'herbe des prairies. Et à la cime d'un cyprès, l'oiseau moqueur, la tête penchée de côté, écoutait le chant de la négresse et imitait le son des dernières syllabes, qu'il répétait dans un bruyant : « armes ! armes ! »

Au-dessus des palmiers nains se mirant dans l'eau, les cèdres et les sycomores élargissaient leurs sommets, sous lesquels des libellules drapées de mille couleurs poursuivaient les insectes plus petits, et derrière la maisonnette, au bord de l'eau, une troupe de perroquets se disputaient avec de grands cris les grains dorés du maïs.

Cette maisonnette était totalement enfouie sous des guirlandes de passiflores blanches à étamines rouges, dont les fruits jaunes en forme d'œufs ressortaient gaiement sous les feuilles vertes. On se serait cru aux Tropiques, et pourtant ce petit lac avec sa cabane recouverte de passiflores et de luxuriante végétation se trouvait tout simplement au milieu du Llano tant redouté.

C'était cette eau mystérieuse dont tant de gens parlaient sans l'avoir jamais vue...

La fleur de mon cœur,
Ma vie et mon étoile,
Mon espoir et mes délices,
Mon chagrin et mon souci,

continuait à chanter la vieille.

Ci ! ci ! ci ! » répétait l'oiseau moqueur.

Mais la chanteuse n'y faisait pas attention, ses yeux étaient fixés sur une photographie qu'elle tenait à la main et portait, entre les strophes, à ses lèvres flétries. Bien des larmes étaient tombées sur l'image et, avec les nombreux baisers qui y avaient été déposés, l'avaient à demi effacée, et c'est à peine si l'on pouvait y voir encore le portrait d'une négresse tenant son enfant dans les bras.

« Toi être mon bon, mon chéri Bob, disait-elle avec tendresse, mon Bob, mon tout petit Bob. Moi ta mère. Missus être bonne et gentille avoir fait faire son image, et quand photographe venir, elle faire faire aussi image à Sanna et à petit Bob. Mais Missus mourir, massa vendre Bob. Oh ! mauvais massa ! Sanna pleurer beaucoup quand massa dire, massa vendre Bob, *my darling*. Sanna prier beaucoup pour petit Bob chéri, mais massa dire : Vieille femme nègre avoir pas besoin petit Bob. Méchant massa partir à cheval et emmener *my darling*. Mère Sanna avoir encore seulement image de Bob. Elle la garder quand même être vendue ; l'avoir gardée quand bon massa Bloody-Fox amener elle ici et elle la garder encore jusqu'à Sanna mourir sans revoir Bob. Lui être grand maintenant et pas oublier vieille maman Sanna. *O my darling*, ma joie et ma... »

Elle s'arrêta et releva la tête comme pour écouter. Ses cheveux crépus et blancs comme la neige donnaient un aspect étrange à sa figure noire.

Elle entendit des pas, se leva précipitamment et mit la photographie dans sa poche.

« Comme Sanna être contente, s'écria-t-elle, Fox revenir enfin. Bon Bloody-Fox être là de nouveau. Lui recevoir viande et gâteau de maïs. »

Elle courut vers la maisonnette. Elle ne l'avait pas encore atteinte, qu'un homme apparut sous les arbres.

Il était pâle et avait l'air très fatigué, son cheval couvert de sueur paraissait à bout de forces. Tous deux avaient dû faire un effort énorme.

« Bienvenu, massa, lui dit la vieille femme. Sanna apporter de suite à manger. Sanna faire vite.

— Non, Sanna, répondit-il en mettant pied à terre. Remplis les outres, toutes, toutes, c'est ce qu'il y a de plus pressé à faire pour le moment.

— Pourquoi des outres ? Pour qui ? Pourquoi massa Fox pas manger ? Lui avoir pourtant grand'faim.

— Certainement, mais je me servirai moi-même. Tu n'as que le temps de remplir les outres pour que je les remporte immédiatement.

— Quoi ! partir encore ? Pourquoi laisser toujours vieille Sanna toute seule au milieu du grand et large Estacado ?

— Parce qu'une troupe d'émigrants vont mourir : les Vautours les ont égarés.

— Pourquoi massa Fox pas conduire eux mieux ?

— Je n'ai pas pu arriver jusqu'à eux, car ils étaient entourés d'un véritable essaim de bandits.

— Eux tuer pauvres émigrants !

— Non, de vaillants et forts chasseurs, j'en suis sûr, vont venir du nord à leur secours. Mais à quoi servirait ce secours si nous n'avions pas d'eau à boire. Donc, de l'eau, de l'eau, Sanna, et vite. Je mettrai des outres sur tous les chevaux, je laisserai seulement ce coursier ici, parce qu'il est trop fatigué. »

Fox ouvrit la petite porte encadrée de passiflores. Il se trouva dans l'unique pièce de la maison. Les quatre murs étaient faits de roseaux mélangés avec de la boue et recouverts de bambous secs. Au-dessus de l'âtre, construit en terre, se trouvait une aorte de cheminée faite de la même matière, où était suspendue une marmite en fonte. Dans chacun des trois murs s'ouvrait une petite fenêtre également encadrée de passiflores. Au plafond pendaient des morceaux de viande fumée et les murs étaient garnis d'armes de toutes sortes. Le sol était recouvert de fourrures. Les couchettes étaient faites de courroies suspendues à des pieux et sur lesquelles étaient étendues des peaux d'ours. Le plus bel ornement de la chambre était une peau de buffle blanc portant encore le crâne de l'animal et tendue en face de la porte. Plus de vingt couteaux, dont les manches de cornes ou de bois étaient ornés de sculptures, étaient fichés dans le mur de chaque côté de la porte.

Une table, deux chaises et une échelle formaient tout le mobilier de la maisonnette.

Bloody-Fox caressa la peau de buffle en murmurant :

« Le masque de l'Esprit à côté des couteaux des assassins frappés par ses balles ! Quand donc découvrirai-je celui qui mérite la mort ? Peut-être jamais. Je dois pourtant espérer, car l'assassin est toujours ramené par sa conscience au lieu de son crime. Il faut que je me repose un instant. »

Il se jeta sur une des couchettes et ferma les yeux, non pour dormir, mais pour mieux penser.

Au bout d'une demi-heure, la négresse vint l'avertir que les outres étaient remplies. Il se leva d'un bond et souleva une des fourrures qui recouvraient le sol. Elle cachait une sorte de trappe d'où il sortit une cassette recouverte de plomb. Il y puisa des munitions qu'il mit dans la bourse suspendue à sa ceinture et grimpa sur l'échelle pour dépendre de la viande.

Enfin, il sortit au bord du lac, où cinq chevaux l'attendaient près des outres remplies. Il sella l'un d'eux pour lui-même, puis chargea les autres des outres réunies deux par deux et enfin attacha les chevaux à la queue leu leu derrière le sien.

« Que devenir pauvre vieille Sanna si massa Fox être tué et pas revenir ? vint lui dire la négresse.

— Je reviendrai, chère Sanna, répondit-il. Ma vie est sous la protection de Dieu. Sans lui, il y a longtemps que je n'existerais plus.

— Mais Sanna toujours seule. Personne pour parler, seulement cheval, perroquets et image de petit Bob.

— Je te ramènerai peut-être de la compagnie. Je vais retrouver des hommes à qui je montrerais bien volontiers mon chez moi, bien que je le leur aie caché jusqu'ici. Il y a même parmi eux un nègre qui s'appelle Bob tout comme ton *darling boy*.

— Nègre Bob ! lui avoir bien une mère qui s'appelle Susanna, Sanna ?

— Je ne sais pas.

— Lui être venu de Tennessee en Kentucky ?

— Je ne le lui ai pas demandé.

— Enfin être mon petit Bob.

— Pourquoi veux-tu que ce soit juste celui-là ? Ne te fais pas d'illusions. Si je te le ramène, tu pourras le questionner. Adieu ! Soigne bien le cheval.

— Adieu, massa ! Pauvre Sanna être de nouveau seule. Amener nègre Bob, amener ! »

Il lui fit un geste aimable d'adieu, puis, entraînant sa file de chevaux, il disparut sous les arbres.

Au bout d'un moment, la végétation cessa brusquement et il se trouva dans le vaste Llano aride et sablonneux. Il mit alors ses bêtes au galop et ne fut bientôt plus qu'un point noir au loin...

A une demi-journée au nord de la cabane aux passiflores, vers midi, le même jour, une troupe importante de cavaliers traversait le Llano, dans la direction du nord-est. En avant marchait Winnetou avec le chef des Comanches, derrière le Tueur d'ours et son fils, puis



Il lui fit un geste aimable d'adieu.

Nouvelle Lune, Porter, Blount et Falser, et enfin, fermant la marche, les guerriers Comanches. Ils allaient en silence, l'œil au guet ou fixé sur Winnetou, qui était presque suspendu à sa selle pour mieux examiner la trace qu'il suivait. C'était celle des frères Pellejo, qui devait les conduire au bassin du Meurtre.

Tout à coup Winnetou arrêta son cheval et sauta de sa selle. Autour de la trace primitive il y avait des empreintes de sabots de chevaux et aussi de pas humains. Winnetou les examina longuement et soigneusement, puis revenant vers ses compagnons :

« En cet endroit, dit-il, les deux visages blancs ont trouvé des empreintes et ont mis pied à terre pour mieux les étudier. Ces empreintes sont celles de cinq chevaux attachés à la queue leu leu, ce qui prouve que seul le premier devait être monté. Ce cavalier a dû passer ici, il y a trois heures, et voilà deux heures que les Mexicains sont à sa poursuite. Que mes frères regardent à leur tour.

— Le cavalier est descendu ici, dit Masson, pourquoi donc ?

— Le cavalier est un blanc, comme je le vois à l'empreinte de ses pieds ; il est jeune. Il a laissé tomber de l'eau, comme on peut le voir ici, mais à partir de cet endroit l'eau n'a plus coulé. C'est donc qu'il est descendu pour boucher une fente ou un trou dans un tonneau ou une outre.

— Mon frère croit qu'il n'y avait qu'un tonneau ou une outre ?

— Un seul qui coulait, mais il doit y en avoir sept autres, puisqu'un seul des cinq chevaux était monté.

— Pourquoi tant d'eau ? Pas seulement pour lui et son cheval ?

— Non, il doit aller vers un endroit où beaucoup de gens ont besoin d'eau. Ou bien c'est un Vautour qui porte à boire aux coquins de son espèce, ou c'est un honnête homme qui va secourir ses semblables. Qui sont ces derniers ?

— Peut-être une bande de blancs qui ont été assaillis.

— Je le crois. Remontons en selle et suivons rapidement les deux traces qui se superposent maintenant. »

Ils repartirent donc droit vers le nord. L'immensité de sable était à peine interrompue de-ci de-là par quelque rocher, et à l'horizon, à droite comme à gauche, une ligne brunâtre indiquait les champs de cactus impénétrables.

A mesure que les cavaliers avançaient, les traces paraissaient plus récentes et leur donnaient l'espoir de rattraper bientôt ceux qu'ils poursuivaient.

A la fin de l'après-midi, ils s'aperçurent qu'elles se séparaient, tandis que l'homme qui portait l'eau continuait dans la même direction, celle des Mexicains tournait à droite.

« Lesquelles allons-nous suivre ? demanda Winnetou.

— Mon frère est le plus capable de décider, répondit le chef.

— Eh bien ! voici mon idée. Les gens que le jeune homme veut sauver se trouvent au nord, et ce jeune homme est bon, puisqu'il n'appartient pas au groupe des Mexicains. Nous pourrions essayer de l'avertir ; mais si les Vautours l'ont abandonné si brusquement, c'est que le Bassin du Meurtre se trouve non loin d'ici et qu'ils ont été avertir leurs camarades de la trace trouvée, afin qu'à eux tous ils puissent empêcher les pauvres altérés d'être secourus. Allons donc d'abord au Bassin du Meurtre. N'est-ce pas l'avis de mon frère ? »

Le Comanche approuva de la tête et suivit Winnetou, qui se dirigea vers l'est...

A plus d'une journée au nord-ouest de la maison aux passiflores, ondulait, semblable à un long serpent, une file de vingt chariots accompagnés de vingt cavaliers armés.

Chaque lourde voiture était tirée lentement par huit bœufs. Les bêtes semblaient épuisées, de même les chevaux avaient peine à porter leurs cavaliers ; ils se traînaient, la langue pendante, les flancs battants, les jambes tremblantes.

Les conducteurs des chariots, non moins exténués, avaient peine à se servir de leurs longs fouets pour exciter les animaux trébuchants. Hommes et bêtes, tous semblaient à bout de forces, à l'exception du cavalier de tête, dont le cheval était encore frais et dispos et qui semblait lui-même moins abattu. Même, si le cri d'une femme ou d'un enfant demandant à boire s'élevait d'un des chariots, il se redressait et un sourire diabolique éclairait son visage.

Cet homme n'était autre que Tobias Burton, le pieux mormon qui s'était offert comme guide à la caravane et faisait tous ses efforts pour la conduire à une perte certaine.

Un des cavaliers s'approcha de lui :

« Cela ne peut pas continuer ainsi, lui dit-il. Nous n'avons pas bu une gorgée d'eau depuis avant-hier, afin de donner ce qui restait à nos bêtes quand les deux derniers tonneaux se sont si malencontreusement disjoints.

— C'était la faute de la chaleur.

— Ce n'est pas vrai. J'ai examiné les tonneaux. On les avait percés pendant la nuit pour laisser l'eau s'écouler sans qu'on s'en aperçoive. Il y en a un parmi nous qui veut notre perte.

— C'est impossible, car celui qui aurait fait cela serait le premier à en pâtir.

— J'y ai bien pensé, et c'est même pour cela que je n'en ai parlé à personne. Et maintenant les animaux ne peuvent presque plus avancer, les femmes gémissent, les enfants pleurent. Tous demandent en vain à boire. Nous n'avons plus une goutte d'eau et les vautours

planent déjà dans l'air comme dans l'attente d’une proie assurée. Est-il bien certain que nous suivons la bonne voie ?

— Naturellement, » répondit Burton.

C’était lui, le misérable, qui avait percé le tonneau dans la nuit, après s’être désaltéré ainsi que son cheval et s’être réservé une provision d’eau qu’il portait dans une outre recouverte de fourrure derrière sa selle.

« Vous voyez bien que nous suivons les pieux qui indiquent la route.

— En êtes-vous tout à fait sûr ? J’ai entendu dire que ces pieux sont souvent déplacés par les Vautours de la Savane, afin d’égarer les voyageurs qu’ils attaquaient ensuite.

— Oui, cela se passait autrefois ; mais on y a mis bon ordre. Je connais, du reste, suffisamment la contrée pour être sûr que nous sommes dans la bonne direction.

— Comment se fait-il que ces pieux se trouvent dans l’endroit le plus sec, alors qu’il y a plus loin des champs de cactus dont les fruits pourraient désaltérer les voyageurs ?

— Il faudrait faire un trop grand détour. Pour vous tranquilliser, je puis vous assurer que si nous nous pressons, nous atteindrons ce soir un de ces champs et que nous arriverons demain à une source qui mettra le terme à nos misères.

— Si nous nous pressons ! Vous voyez bien que les animaux n’en peuvent plus.

— Alors, arrêtons-nous pour qu’ils se reposent.

— Non, non, ils ne pourraient plus repartir. Il faut, au contraire, ne pas cesser de les exciter jusqu’à ce que nous atteignions les cactus dont nous venons de parler.

— Comme vous voudrez. Je ne souffre pas moins que vous. Je m’aperçois, pour ma consolation, que d’autres gens sont passés avant nous ici depuis peu. Voyez leurs empreintes. C’est une troupe de cavaliers. Nous n’avons donc point à craindre de nous égarer. Demain à cette heure tout sera fini. »

Et il pensait, en effet, que le lendemain, à la même heure, les pauvres gens auraient succombé sous l'attaque des Vautours venus avant eux pour déplacer les pieux...

Entre la maisonnette de passiflores et le Bassin du Meurtre s’étendait un immense champ de cactus impénétrable. Aussi Bloody-Fox n’avait jamais suivi cette direction et ne connaissait pas l'existence du Bassin du Meurtre. Il allait donc vers le nord-est, où il savait qu’il y avait des hommes à sauver.

Le soleil était brûlant, et l'ardeur de ses rayons se faisait même sentir à travers les vêtements. Son cheval était en nage, mais il ne lui laissait aucun répit et galopait en interrogeant l'horizon du regard.

Il aperçut tout à coup à l'horizon des petits points qui semblaient se mouvoir, ce devaient être les émigrants. Il éperonna donc son cheval et excita de la voix les animaux qui le suivaient.

En se rapprochant, il s’étonna de ne voir qu’un chariot : il devait donc s’agir de l'avant-garde de la troupe, et il galopa au-devant d’elle.

Quand les cavaliers l'aperçurent, au lieu d’attendre tranquillement sa venue, ils se divisèrent en trois groupes. L’un s’arrêta, les deux autres se séparèrent à droite et à gauche et avancèrent vers Bloody-Fox comme pour l'encercler.

« Tiens, s'écria-t-il, ils sont plus de trente ! Ce n’est point une avant-garde. Grands dieux ! ce sont les Vautours du Llano et me voilà dans leurs grilles. Ils veulent me cerner le passage. Impossible de lutter contre un si grand nombre. Je n’ai qu’à fuir. »

Et il tourna bride. Mais son cheval, gêné par ceux qui le suivaient, ne pouvait aller assez vite pour échapper aux poursuivants. Ces derniers approchaient rapidement ; le cheval accéléra sa course. Les bêtes portant les outres, entraînées par le coursier de Bloody-Fox, commencèrent à aller de droite et de gauche, la courroie qui les retenait se brisa et les quatre animaux partirent à la débandade.

« Ils sont perdus, pensa Bloody-Fox, et l'eau aussi ; mais les autres vont le payer, et tout de suite. »

Il réussit à calmer son cheval, l'arrêta net et, se tournant vers ses ennemis, il tira deux coups de suite, les deux cavaliers en tête tombèrent de leurs selles.

« En avant maintenant ! ils ne m’approcheront plus autant. Il s’agit de trouver Old Shatterhand pour aller au secours des émigrants. »

Il reprit donc sa course, toujours poursuivi par les Vautours. Toutefois, quand ces derniers virent que son cheval gagnait de vitesse, ils renoncèrent à le rattraper et retournèrent près de leurs morts...

Et de nouveau, à une journée de la maisonnette aux passiflores, mais au nord, une troupe de cavaliers descendait en suivant la traces des Vautours, qui avaient déplacé les pieux. Old Shatterhand était en avant ; près de lui Cœur d’Airain, derrière eux François avec le gros Jemmy et, pour finir, Davy, Fred et Bob. Les deux premiers gardaient le plus profond silence et examinaient attentivement tour à tour la trace et le point de l'horizon vers lequel elle était dirigée.

Leurs compagnons, au contraire, bavardaient à qui mieux mieux et le plus bruyant de tous était, sans contredit, François.

Old Shatterhand les interrompit bientôt :

« Voici un cavalier qui vient là-bas, leur dit-il en leur montrant le sud. Il faut qu’il soit bien téméraire ou bien inexpérimenté pour s’exposer ainsi seul dans le Llano.

— Qui cela peut-il être ? demanda Fred. On dirait qu’il se dirige droit sur nous. »

Old Shatterhand regarda avec sa lunette d’approche.

« Ce doit être Bloody-Fox, dont vous m’avez tant parlé. Attendons-le ici. »

Le cavalier agitait les bras comme pour les saluer et arriva près d’eux en s’écriant :

« Quel bonheur que je vous rencontre ! Aidez-moi à sauver au plus tôt une bande d’émigrants qui va être probablement attaquée cette nuit par les Vautours de la Savane.

— Ces bandits que nous cherchons sans doute nous- mêmes ! Où sont-ils ?

— Au sud-est d’ici. Ils semblent s’être arrêtés près du champ de cactus.

— Je ne le connais pas.

— C’est le plus grand de tout le Llano. J’ai compté plus de trente Vautours et en ai tué deux. Ils ont déplacé les pieux pour les replacer dans la direction du champ de cactus, où il est impossible de pénétrer. Il est facile d’en conclure que les émigrés seront exterminés à cet endroit même.

— Combien nous faut-il de temps pour les rattraper ?

— Trois heures au galop.

— *Well !* alors, en avant ! Il n’y a pas de temps à perdre. Nous parlerons pendant le voyage. »

Impartirent donc à bride abattue. Bloody-Fox conta à Old Shatterhand sa rencontre avec les Vautours et la perte de ses quatre chevaux.

Le chasseur le regarda du coin de l'œil et lui dit avec un sourire significatif :

« Vous avez cinq chevaux, Fox, ici au milieu du Llano. N’y aurait-il pas parmi eux celui que montait l'Esprit Vengeur, il y a quelque temps, quand il passa devant nous ?

— Oui, sir, dit Fox.

— Je m’en doutais.

— Je vous connais, mister Shatterhand, et ai confiance en vous. Je n’ai plus de raison de faire de mystères, puisque, en tout cas, vous ferez connaissance de la maison où habite l'Esprit. Je n’aurai plus besoin également de jouer la comédie, puisque, selon toute vraisemblance, la bande des bandits va être détruite jusqu’au dernier. Une seule chose ne sera pas réparée.

— Quoi ?

— La mort de ceux qui me laissèrent seul au monde.

— Qui sait où ont blanchi leurs os ! Fox, malgré votre jeunesse, vous êtes un vrai héros. Je vous estime. Vous me raconterez vos malheurs tout au long plus tard. Pour le moment, je sais déjà quel homme vous êtes et quels dangers vous avez vaincus. Puisque vous possédez tant de chevaux et pouvez apparaître et disparaître à votre gré, il faut que vous ayez au milieu du Llano un coin où il y ait de l'eau, des arbres, de l'herbe et des fruits.

— J’en ai un, en effet. J’habite au bord du lac, de l'autre côté du grand champ de cactus.

— Un lac ! Les bruits qui couraient n'étaient donc pas faux ; décrivez-moi un peu l'endroit. »

Bloody-Fox le fit à voix basse, pour être seulement entendu de Old Shatterhand, qui promit d'en garder le secret.

Au coucher du soleil, ils retrouvèrent la trace des chariots et la suivirent facilement à la clarté de la lune, dont le croissant lumineux venait d'apparaître au ciel.

Au bout d'une heure, Old Shatterhand arrêta son cheval :

« Voici les émigrants, dit-il, j'aperçois leurs chariots. Restez ici, je vais me glisser là-bas et vous rapporterai des nouvelles. »

Une demi-heure après il était de retour.

« Ils ont, dit-il, douze grands chariots à bœufs disposés en carré au milieu duquel les gens sont assis. Ils n'ont rien, ni à manger, ni à boire, ni à brûler. Ils ont donc été trahis par leur guide. Les bœufs râlent à terre et ne pourront certainement se relever demain. Le peu d'eau que nous avons avec nous suffira à peine aux hommes. Pour sauver les bêtes, il faudrait leur procurer de la pluie.

— De la pluie, dit François, avez-vous la prétention de faire tomber de la pluie au milieu du Llano ?

— Assurément.

— Quoi ! véritablement ! Ça c'est trop fort. Vous êtes certainement un grand homme, mais que vous puissiez faire pousser des nuages dans le ciel à votre fantaisie, ça, je n'y crois pas. Et par quel moyen, s'il vous plaît ?

— L'électricité. Je n'ai pas le temps de vous expliquer cela. Pour faire de l'eau, il me faut du feu, et pour avoir du feu, il me faut une surface de combustion aussi grande que possible. Bloody-Fox parle d'un immense champ de cactus tout près d'ici. J'espère, grâce à lui, vous donner d'ici peu une pluie abondante. Et maintenant suivez-moi. »

Il remonta à cheval et les autres se pressèrent derrière lui, curieux de voir ce qui allait arriver.

Ils arrivèrent près des voitures. Elles étaient placées si près les unes des autres, qu'aucun cavalier ne pouvait passer entre elles, mais les émigrants n'en entendirent pas moins les pas des chevaux qui approchaient.

« Écoutez, cria l'un d'eux, voici des cavaliers.

— Viennent-ils nous sauver ou sont-ce des brigands ?

— Nous ne sommes pas des brigands et nous vous apportons de l'eau, leur cria Old Shatterhand. Laissez- nous entrer.

— Diable ! reprit une voix en colère, serait-ce par hasard ?... Attendez un peu, vous autres, je vais voir qui est là. »

Et, s'appuyant sur le timon d'une voiture :

« Qui êtes-vous ? cria-t-il aux étrangers.

— On me nomme Old Shatterhand et mes compagnons sont tous d'honnêtes gens.

— Old Shatterhand ! Que le diable vous emporte ! répondit l'homme, qui n'était autre que le guide.

— Ah ! c'est vous, mister Tobias Burton, s'écria d'un ton moqueur Fred, qui venait de le reconnaître. Je suis follement heureux de vous rencontrer. »

Mais Burton n'avait pas perdu de temps à l'écouter. Se glissant, en toute hâte, à travers les chariots, il avait bondi en selle et détalait aussi vite que possible...

Les cris de malédiction des émigrants saluèrent son départ.

« Attendez, leur cria-t-il, je reviendrai bientôt, et ceux qui sont venus à votre aide périront avec vous. »

Au bout d'un quart d'heure, en effet, il retrouvait ses compagnons les Vautours. Ces derniers se réjouirent de la présence d'Old Shatterhand ; ils n'y voyaient qu'une aubaine de plus pour eux et ne croyaient pas que leur plan puisse échouer.

Les deux Mexicains, qui étaient aussi avec eux, avaient raconté leur aventure dans la Vallée qui chante, sans se douter que Winnetou, sa bande et les Comanches étaient sur leurs

traces. Le chef des Apaches, après avoir été au Bassin du Meurtre, où il ne les trouva pas, était arrivé à l'endroit même où ils étaient actuellement, les épiant sans qu'ils s'en doutent. Il vit arriver Burton, le faux guide, et put se rendre compte de leur nombre.

« Ils sont trente-cinq Vautours, revint-il dire aux siens. Demain, à cette heure, leur chair sera déchirée par les vautours véritables.

— Qu'ont-ils l'intention de faire ? demanda Nouvelle Lune.

— Ils guettent une proie qui doit se trouver au nord d'ici, car les Mexicains suivent cette direction d'où est aussi venu un messager annoncer que le meurtre pouvait commencer. Allons donc, nous aussi, vers le nord. »

Ils firent un grand détour pour ne pas être aperçus des bandits et prirent ensuite la direction convenue.

Ils aperçurent bientôt la forteresse de chariots. Old Shatterhand avait déjà posté des sentinelles. Celles-ci crièrent :

« Qui vive ?

— Winnetou, le chef des Apaches, qui vous apporte du secours, leur fut-il répondu.

— Winnetou, s'écria une voix joyeuse derrière les voitures, quel bonheur ! Car où est l'Apache est aussi le Tueur d'ours et son petit Martin. Laissez-moi passer, il faut que j'aille les embrasser. »

Et François grimpa dans un chariot et sauta à terre, mais resta stupéfait à la vue des Comanches.

« Qu'est-ce que cela ? dit-il. Monsieur Old Shatterhand, venez donc un peu voir les Esprits qui nous arrivent à cheval cette nuit ! »

Martin Masson lui avait déjà sauté au cou, et son père le serrait dans ses bras. Winnetou saluait aussi cette vieille connaissance.

« Et mon frère Shatterhand serait ici aussi ? N'aurait- pas reconnu ma voix ? demanda-t-il.

— Oh ! si. Me voilà, » dit l'interpellé en passant à travers des chariots que l'on venait de déranger pour lui.

Et à sa suite apparurent Jemmy, Davy et Fred. Ce fut un chassé-croisé de demandes et de réponses, d'effusions joyeuses, de serrements de mains, le tout le moins bruyamment possible.

Seul, Cœur d'Airain restait grave et triste devant ses Comanches, à qui il apprit l'assassinat de son père, leur chef. Tous l'écoutaient en silence, mais avaient déjà, dans leur for intérieur, voué les Vautours à la mort.

Puis tout le monde se mit à l'œuvre. On agrandit la ligne de défense formée par les chariots, et hommes et chevaux furent assemblés à l'intérieur. Les Comanches partagèrent entre les émigrants la viande et l'eau qu'ils avaient apportée avec eux dans des citrouilles creusées. C'est à peine si les pauvres gens furent désaltérés.

Enfin le silence se fit, bien que personne ne pût dormir dans l'attente de ce qui pouvait arriver.

Old Shatterhand, assis près de Bloody-Fox, se faisait décrire minutieusement par celui-ci la contrée où ils se trouvaient actuellement. II s'agissait, en effet, de ne pas laisser échapper un seul Vautour. Il fut particulièrement intéressé d'apprendre qu'à côté du grand champ de cactus, au sud, il s'en trouvait un autre plus étroit, mais beaucoup plus long, séparé du premier par une langue de sable assez étroite qui permettait d'arriver à l'habitation de Bloody-Fox.

« Bon, dit Old Shatterhand, pas un coquin ne nous échappera. Dans le cas où ils fuiraient après une première attaque, nous les cernerons pour les forcer de se jeter entre les deux champs de cactus, auxquels nous mettrons le feu. Nous obtiendrons du même coup de la pluie pour les animaux.

— Mais alors les Vautours arriveront à mon lac et pourront nous échapper.

— Non, Fox, car vous allez vous rendre immédiatement chez vous avec dix Comanches pour recevoir les bandits de la bonne façon. Vous arriverez au lac à temps, car je parie bien que l'attaque n'aura lieu qu'au matin. »

Fox parti, les sentinelles reçurent l'ordre, dès qu'elles verraient l'ennemi, de revenir à l'intérieur en se glissant entre les roues. Les chevaux y étaient sellés, tout prêts à une poursuite si elle était nécessaire.

La nuit se passa ainsi. Puis, à l'est, les premières lueurs du jour apparurent et avec elles les silhouettes des voitures devinrent nettement distinctes. Il n'y avait pas ombre de brouillard, aussi il fut facile d'apercevoir bientôt les Vautours arrivant au galop pour prendre d'assaut le campement.

Quand ils furent à cinquante pas :

« Feu ! » commanda Old Shatterhand.

Plus de trente détonations retentirent. Alors ce fut une confusion indescriptible parmi les assaillants. Morts et blessés tombaient de leurs chevaux, qui prenaient la fuite, les autres essayaient de se sortir de la bagarre avec leurs montures. Ils étaient à peine dix.

« Hourrah ! hourrah ! Old Shatterhand et Winnetou ! » s'écria François le Boiteux.

A ces noms et à la vue de leurs pertes, les quelques Vautours qui étaient encore à cheval prirent la fuite vers le sud.

« En avant ! Chacun à son poste ! » cria Old Shatterhand.

Deux chariots furent écartés. Les émigrants coururent aux morts et aux blessés, les autres s'étaient élancés à la poursuite des fuyards. Jemmy et Davy étaient partis à toute vitesse vers le sud-ouest mettre le feu aux cactus.

Une partie des cavaliers avec Winnetou se chargea d'aller couper la route aux Vautours pour les forcer à passer entre les champs de cactus.

Les autres, avec Old Shatterhand, leur donnaient la chasse.

Les bandits étaient furieux de leur échec ; ils fuyaient en silence, poussant seulement de temps en temps quelques cris de malédiction. Ils arrivèrent ainsi au Bassin du Meurtre, où ils s'arrêtèrent.

« Eh bien ! dit Burton hors d'haleine, nous ne pouvons rester ici, puisque les chiens sont sur nos talons.

— Naturellement, dit Carlos Pellejo, qui était sain et sauf ainsi que son frère, puisque nous ne pouvons pas traverser les cactus, prenons à droite. »

Ils partaient dans cette direction, quand ils aperçurent une fumée épaisse s'élever.

« Satan ! s'écria Burton, ils nous ont prévenus et mis le feu aux cactus. Retournons en arrière. »

Au bout de dix minutes à peine, ils aperçurent à leur gauche Old Shatterhand et sa troupe, qui se dirigeaient de biais sur eux. Ils furent saisis d'épouvante et, enfonçant brutalement leurs éperons dans les flancs de leurs chevaux, ils essayèrent de passer coûte que coûte.

Ils pouvaient croire y avoir réussi, quand ils aperçurent en avant Jemmy et Davy et leurs hommes, qui leur barraient le chemin.

« Le diable est donc déchaîné aujourd'hui ! s'écria Emilio. Il n'y a plus qu'à passer entre les champs de cactus.

— Y a-t-il une issue ? demanda Carlos.

— Sais pas, je n'y suis jamais venu ; mais c'est la seule chance de salut qui nous reste.

— Alors, vite, avant que le feu n'arrive jusqu'à nous. »

Et ils se hâtèrent juste dans la direction où Old Shatterhand avait voulu les amener.

Les trois troupes réunies se mirent à leur poursuite.

Tandis qu'ils galopaient tous à perdre haleine, le feu aussi faisait son œuvre. Les cactus flambaient comme de l'amadou ; ce ne fut bientôt plus qu'une immense étendue de flammes dont les pétillements ressemblaient au grondement d'un tonnerre lointain. Une chaleur effroyable se dégageait du foyer et bientôt, comme Old Shatterhand l'avait prévu, le ciel s'obscurcit, des nuages s'amoncelèrent au-dessus de la prairie, des éclairs en jaillirent, puis

quelques gouttes d'eau tombèrent, d'autres encore, et enfin ce fut la pluie torrentielle tant désirée.

Les émigrants, qui avaient achevé leur tâche et recommençaient à subir les affres de la soif, ne pouvaient croire à leur bonheur. Ils aspiraient à longs traits l'eau bienfaisante que le ciel leur envoyait et abreuvèrent leurs bêtes en bénissant la divine Providence...

Peu après le lever du jour, Bloody Fox et ses Comanches étaient arrivés à la maison aux passiflores.

Sanna n'eut pas peur des Indiens ; elle fut au contraire enchantée de voir des humains et s'informa tout de suite du nègre Bob auprès de son jeune maître. Il lui promit de le voir plus tard et rentra dans la cabane pour revêtir sa peau de buffle.

« *Timb-na-ungva* (l'Esprit de la Savane) ! » s'écria Cœur d'Airain en l'apercevant.

Les Comanches avaient enfin la clef du mystère, mais se gardèrent bien d'en rien dire. Ils repartirent à la suite de Bloody-Fox, qui alla se poster près de la forêt de cactus.

Ils aperçurent tous l'incendie.

« Le feu nous amènera les Vautours, dit-il à Cœur d'Airain. Peut-être mon frère rouge trouvera-t-il parmi eux le meurtrier de son père. »

Ils tinrent leurs fusils prêts à tirer.

« *Uff* ! s'écria l'Indien en indiquant le nord, les voici ! »

C'étaient bien eux, en effet, les Vautours ; mais ils n'étaient plus que trois, les autres avaient péri en route. Leurs chevaux dégouttaient de sueur, et eux pouvaient à peine se tenir en selle. Derrière eux arrivaient Old Sharterhand et Winnetou, suivis des autres ; mais aucun ne se pressait, ils voulaient laisser à Bloody-Fox sa vengeance.

Le premier des bandits, bien en avant des autres, était Burton. Il aperçut les arbres, une rareté dans le Llano, et se dirigea vers eux. Fox le mit en joue. Quand le mormon l'aperçut, il poussa un cri de terreur et dirigea son cheval pour l'amener aux arbres en un bond. Ses deux compagnons arrivaient à leur tour devant Cœur d'Airain, qui, les ayant aussitôt reconnus pour avoir pris part au meurtre de son père, n'eut pas une hésitation et d'un double coup de fusil les envoya rouler à terre. Il se précipita ensuite sur eux pour les scalper.

Pendant ce temps, Bloody-Fox galopait si furieusement derrière Burton, qu'il en perdit la peau de buffle qui le recouvrait. Comme tous deux arrivaient à la cabane, le cheval du bandit s'écroula en projetant son cavalier. Fox, le couteau à la main, fut d'un bond sur ce dernier ; mais il rejeta son arme en poussant un cri d'épouvante. Le Vautour, dans sa chute, s'était brisé la colonne vertébrale. Ses yeux vitreux semblaient fixer le jeune homme, qui venait de reconnaître en lui Stealing Fox, le meurtrier de ses parents. Il avait dû entendre ce nom jadis crié par quelqu'une des victimes, et c'est pourquoi il n'avait cessé de le répéter dans son délire.

Il remonta à cheval chercher sa peau de buffle, dont il se recouvrit. A sa vue, tous s'écrièrent :

« L'Esprit ! l'Esprit du Llano, c'est Bloody-Fox ! » Mais lui, sans leur répondre, indiquant du doigt le cadavre de Burton :

« Le voilà le meurtrier, je ne l'avais pas soupçonné en vain. Mais il est mort et je ne saurai jamais qui étaient mes parents ! »

Et Pleine Lune, s'approchant à son tour :

« Stealing Fox ! s'écria-t-il. C'est dommage qu'il se soit cassé le cou, il a échappé à la balle que je lui réservais.

— La paix soit avec lui, dit Old Shatterhand gravement, et avec nous aussi, puisque tous les Vautours sont maintenant anéantis. Et si jamais il en reparaissait dans le Llano, il sera facile de les détruire grâce à cet oasis dont personne ne se doute. »

Pendant ce temps, Bob avait aperçu la négresse. Celle-ci, l'ayant remarqué aussi, accourut vers lui.

« Toi être nègre Bob ? » demanda-t-elle.

Et comme il répondait affirmativement.



Ses yeux vitreux semblaient fixer le jeune homme.

« Mère à toi s'appeler Sanna ? Toi avoir vu déjà image de Sanna et de petit Bob ? »

Et elle lui présenta la photographie.

Avec un cri de joie, il se précipita dans ses bras, et la mère et le fils se tinrent longtemps embrassés.

Une partie des Comanches alla chercher les voyageurs pour les faire se reposer au bord du lac des Passiflores et les accompagner dans le Llano.

Et tandis que l'incendie s'éteignait peu à peu, chacun faisait fête à Bloody-Fox, le héros du jour. On lui demanda l'histoire de sa vie, qui était plutôt triste ; il la termina en exprimant sa volonté de rester toujours dans sa maisonnette pour empêcher les Vautours de reparaître dans le Llano. Bob et Sanna promirent de rester toujours avec lui.

Son récit avait été si intéressant, que, pas une fois, François n'avait pensé à l'interrompre. Mais, quand un peu plus tard, au cours d'une promenade au bord du lac, Fred dit au Gascon :

« Nous voici enfin au pays des Esprits. Soutiens-tu toujours que l'Esprit du Llano était un fantôme véritable ?

— Tais-toi donc, lui répondit François, ce n'est pas parce que je me suis trompé une fois, que tu ne me dois pas le respect et l'estime. Si je ne m'étais pas rencontré chez Helmer avec Bloody-Fox, vous n'auriez jamais découvert l'esprit du Llano. Vous me devez tous de la reconnaissance, et je ne désespère pas d'avoir un jour ou l'autre ma statue en marbre ou en bronze, avec mon nom en lettres d'or, ici comme au Parc national, où je suis également célèbre. »

FIN

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

LE FILS DU CHASSEUR D'OURS

DEUXIÈME PARTIE

L'ESPRIT DU LLANO ESTACADO

44001-1933. — Tours, impr. Mame.

Imprimé en France.

